This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Ger. II. B.173

OEUVRES
COMPLETTES
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

TOME DOUZIEME.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME TROISIEME.

1790.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 11 janvier.

A l'auguſte prophète de la nouvelle loi.

GRAND prophète, vous reſſemblez à vos devanciers envoyés du Très-haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorſqu'on m'apporta votre ſacrée viſion. A meſure que je liſais, ma tête ſe débarraſſait, mon ſang circulait, mon ame renaiſſait ; dès la ſeconde page je repris mes forces, et par un ſingulier effet de cette médecine céleſte, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens. 1771.

L'Eternel ordonna autrefois à votre prédéceſſeur *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin ; j'aurais

1771. bien volontiers mangé votre papier, si je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le seul envoyé de *Jéhova*, puisque vous êtes le seul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères; aussi *Jéhapa* vous a béni en affermissant votre trône, en taillant votre plume, et en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'est lui dont j'ai prédit : il applanira les hauts, il comblera les bas; le voilà qui vient : il apprend aux enfans des hommes qu'on peut-être valeureux et clément, grand et simple, éloquent et poëte : car c'est moi qui lui appris toutes ces choses. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je suis, et non pas tel que les sots enfans des hommes m'on peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni fessé ni pendu dans ce petit globule de la terre; que je n'ai jamais inspiré aucun juif, ni couronné aucun pape; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon serviteur *Frédéric*, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'est pas oint; mais il est mon fils et mon image, et je lui ai dit : Mon fils, ce n'est pas assez d'avoir fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds et d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chasses pour jamais la superstition de ce globe.

Et *le grand Frédéric* à répondu à *Jéhova :* Je l'ai chassé de mon cœur ce monstre de la superstition, et du cœur de tout ce qui m'environne; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples et de Madrid ? *Jéhova* alors a dit : Tes exemples et tes leçons ſuffiront ; donnes-en long-temps, mon fils, et je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps. 1771.

Et le grand prophète a répondu : O *Jéhova*, vous êtes bien puiſſant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raiſonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

LETTRE II.

DU ROI.

A Berlin, le 29 de janvier.

En liſant votre lettre, j'ai cru que la correſpondance d'*Ovide* avec le roi *Cotys* continuait encore, ſi je n'avais vu le nom de *Voltaire* au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'*Ovide* eut la complaiſance de compoſer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers ſont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces queſtions encyclopédiques qu'on pourrait appeler à plus juſte titre inſtructions encyclopédiques. Cet ouvrage eſt plein de choſes. Quelle variété ! que de connaiſſances, de profondeur ! et quel art pour traiter tant de ſujets avec le même agrément ! Si je me ſervais du ſtyle précieux,

1771. je pourrais dire qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remercîmens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand philosophe, grand poëte, je ne savais pas que vous joignissiez à tant de talens les connaissances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés les *Pediculosos* en auront été ravis; la sorbonne vous aggrégera à son corps; le *très-chrétien* (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe; et l'évêque d'Orléans vous assignera une place auprès d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*. A coup sûr vos reliques feront des miracles, et l'*inf*... célébrera son triomphe.

Où donc est l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, si les philosophes, par ménagement pour leurs lecteurs, osent à peine leur laisser entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du Système de la nature a trop impudemment cassé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal: il a rendu la philosophie odieuse par de certaines conséquences qu'il tire de ses principes. Et peut-être à présent faut-il de la douceur et du ménagement pour réconcilier avec la philosophie les esprits que cet auteur avait effarouchés et révoltés.

Il eſt certain qu'à Pétersbourg on ſe ſcandaliſe moins qu'à Paris, et que la vérité n'eſt point rejetée du trône de votre ſouveraine, comme elle l'eſt chez le vulgaire de nos princes. Mon frère *Henri* ſe trouve actuellement à la cour de cette princeſſe. Il ne ceſſe d'admirer les grands établiſſemens qu'elle a faits, et les ſoins qu'elle ſe donne de décraſſer, d'élever et d'éclairer ſes ſujets. 1771.

Je ne ſais ce que vos ingénieurs ſans génie ont fait aux Dardanelles : ils ſont peut-être cauſe de l'exil de *Choiſeul*. A l'exception du cardinal de *Fleuri*, *Choiſeul* a tenu plus long-temps qu'aucun autre miniſtre de *Louis XV*. Lorſqu'il était ambaſſadeur à Rome, *Benoît XIV* le définiſſait un fou qui avait bien de l'eſprit. On dit que les parlemens et la nobleſſe le regrettent et le comparent à *Richelieu* : en revanche, ſes ennemis diſent que c'était un boute-feu qui aurait embraſé l'Europe. Pour moi, je laiſſe raiſonner tout le monde. *Choiſeul* n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu ; et je me repoſe ſur les grandes lumières de votre monarque pour le choix et le renvoi de ſes miniſtres et de ſes maîtreſſes. Je ne me mêle que de mes affaires et du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; et, à l'exception d'une ſeule actrice, mauvaiſe comédie. Vos hiſtrions velches ſe vouent tous à l'opéra-comique ; et des platitudes miſes en muſique ſont chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulſions aux aſſiſtans. Durant les beaux jours du ſiècle de *Louis XIV*, ce ſpectacle n'aurait pas fait fortune. Il paſſe pour bon dans ce ſiècle de petiteſſe, où le génie eſt auſſi rare que le bon ſens ; où la médiocrité en tout genre annonce

1771. le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conserverons *Voltaire*, il n'y aura rien à craindre ; lui seul est l'*Atlas* qui soutient par ses forces cet édifice ruineux. Son tombeau sera celui du bon goût et des lettres. Vivez donc, vivez, et rajeunissez, s'il est possible : ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, et principalement les miens.

FÉDÉRIC.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

TANDIS que vos bontés me donnent les louanges qui me sont si légitimement dues sur mon orthodoxie et sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique et romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui est au-devant d'une histoire de l'Eglise très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuse ; ils disent que ce qui est

très-bon dans le vainqueur de Rosback et de Liſſa, n'eſt pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que, quand je ſerais ſur la montagne du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils ſont revêtus. Nous connaiſſons, diſent-ils, vos mauvais ſentimens et vos mauvaiſes plaiſanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de ſervir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique; et ſi on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du grand turc ſeraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites. 1771.

Vous ne croyez point aux miracles, mais fachez que nous en feſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète *Mahomet*. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'eſt pas notre faute, nous avons toujours prié DIEU pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très-royal pour reſſembler à JESUS-CHRIST notre Sauveur, qui n'avait pas où repoſer ſa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, et recevez notre malédiction ſous l'anneau du pêcheur.

Voilà, Sire, comme on me traite, et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je ſuis excommunié, j'en

1771. appellerai à mon héros, à *Julien*, à *Marc-Aurèle* ſes devanciers, et j'eſpère que leurs aigles ou romaines ou pruſſiennes (c'eſt la même choſe) me couvriront de leurs ailes. Je me mets ſous leur protection dans ce monde, et attendant que je ſois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monſeigneur le prince royal, je ne ſais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de reſpect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier mars.

SIRE,

Il n'eſt pas juſte que je vous cite comme un de nos grands auteurs ſans vous ſoumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à votre Majeſté l'épître contre *Mouſtapha*. Je ſuis toujours acharné contre *Mouſtapha* et *Fréron*. L'un étant un infidelle, je ſuis sûr de faire mon ſalut en lui diſant des injures ; et l'autre étant un ſot et un très-mauvais écrivain, il eſt de plein droit un de mes juſticiables.

Il n'y a rien à mon gré de ſi étonnant, depuis les aventures de Rosback et de Liſſa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. *Si Annibal* avait entendu parler d'une

pareille entrepriſe, il aurait compté ſon voyage des Alpes pour bien peu de choſe. 1771.

Je haïrai toujours les Turcs oppreſſeurs de la Gréce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares ! Il y a ſoixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas ſu encore en faire : ils ne ſavent pas même les régler.

Je ſuis toujours très-fâché que votre Majeſté, et l'empereur et les Vénitiens ne ſe ſoient pas entendus avec mon impératrice pour chaſſer ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la beſogne d'une ſeule campagne ; vous auriez partagé chacun également. C'eſt un axiome de géométrie qu'ajoutant choſes égales à choſes égales, les touts ſont égaux ; ainſi vous ſeriez demeurés préciſément dans la ſituation où vous êtes.

Je perſiſte toujours à croire que cette guerre était bien plus raiſonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le ſens commun ; mais je laiſſe là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à votre Majeſté que j'eſpère faire ma cour après pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris eſt enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'*Argens* eſt mort : j'en ſuis très-fâché ; c'était un impie très-utile à la bonne cauſe, malgré tout ſon bavardage.

A propos de la bonne cauſe, je me mets toujours à vos pieds et ſous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à *Ganganelli*

—— qu'à *Mouſtapha ;* je répondrai que je le ſuis à *Frédéric*
1771. *le grand* et à *Catherine la ſurprenante.*

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés pour le temps qui me reſte encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieil hermite des Alpes.

LETTRE V.

DU ROI.

A Potsdam, le 28 de mars.

J'AI eu le plaiſir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt.

J'avais donc deviné que ce beau teſtament n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de *Richelieu*, au cardinal *Alberoni*, au maréchal de *Belle-Isle*, etc. de teſter en votre nom. Je diſais à quelqu'un qui me parlait de ce teſtament, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaiſſait ni votre ſtyle, ni les bienſéances que vous ſavez ſi ſupérieurement obſerver en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact aſſez fin, s'y eſt trompé ; et je crois qu'il ne ſerait pas mal de le déſabuſer.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui eſt un prince très-inſtruit, d'une douceur charmante, et très-aimable dans la ſociété. Il aura été charmé, ſans doute, de recevoir vos vers ; et j'ai vu avec plaiſir que vous vous ſouveniez encore de moi. Le roi de Suède nous

a parlé beaucoup des nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, et de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider. 1771.

On dit que le chancelier est un homme de génie et d'un mérite distingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse et la plus utile au bien de l'Etat. Cependant quoi qu'on fasse en France, les Velches crient, critiquent, se plaignent et se consolent par quelque chanson maligne, ou quelques épigrammes satiriques. Lorsque le cardinal *Mazarin*, durant son ministère, fesait quelque innovation, il demandait si à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

Il en est presque de même par-tout. Peu d'hommes raisonnent, et tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. *Alexis Orlow*, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous pour se rendre sur sa flotte à Livourne: il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie. Je ne sais comment il se l'est procurée; le contenu en est singulier : peut-être vous amusera-t-elle.

Oh ! pour la guerre, Monsieur de *Voltaire*, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de

carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir
1771. leurs cenſures. Je ne ſais ſi la cour de Vienne les craint autant que je les reſpecte ; mais j'oſe croire toutefois qu'elle meſurera ſes démarches.

Ce qui paraît ſouvent en politique le plus vraiſemblable, l'eſt le moins. Nous ſommes comme des aveugles, nous allons à tâtons ; et nous ne ſommes pas auſſi adroits que les quinze-vingts qui connaiſſent, à ne s'y pas tromper, les rues et les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en eſt pas un : c'eſt un jeu de haſard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte *Orlow*, nous avons eu l'apparition d'un comte autrichien qui, lorſque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie : elles y ſont décrites avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte *Hoditz*, qui ſe trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus ſuperbes à mon frère *Henri*. Je ne crois pas qu'on puiſſe la ſurpaſſer en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes ; et ſur-tout l'affabilité et les grâces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les ſeules fêtes qui me conviennent ſont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque ſérénité ſur le déclin

de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéreſſe, autant que je le fais, à la conſervation du patriarche de Ferney, auquel ſoit honneur et gloire, par tous les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il. 1771.

FÉDÉRIC.

LETTRE VI.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de mars.

Il y a long-temps que je vous aurais répondu ſi je n'en avais été empêché par le retour de mon frère *Henri* qui revient de Ruſſie. Plein de ce qu'il y a vu digne d'admiration, il ne ceſſe de m'en entretenir: il a vu votre ſouveraine; il a été à portée d'applaudir à ſes qualités qui la rendent ſi digne du trône qu'elle occupe, et à ces qualités ſociables qui s'allient ſi rarement avec la morgue et la grandeur des ſouverains.

Mon frère a pouſſé par curioſité juſqu'à Moſcou; et par-tout il a vu les traces des grands établiſſemens par leſquels le génie bienfeſant de l'impératrice ſe manifeſte. Je n'entre point dans des détails qui ſeraient immenſes, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuſer de ma lenteur. J'en viens à préſent à vos lettres.

Voyez la différence qui eſt entre nous: moi, avorton de philoſophe, quand mon eſprit s'exalte, il ne produit que des rêves: vous; grand prêtre d'*Apollon*, c'eſt ce Dieu même qui vous remplit, et qui vous inſpire ce divin enthouſiaſme qui nous

1771. charme et nous tranſporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous ; je crains le ſort d'un certain *Iſraël* qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démiſe.

Je viens à vos queſtions encyclopédiques, et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne ſaurait aſſez le reſpecter, même dans ſes faibleſſes. Je n'approuve point l'auteur de la préface de *Fleury* abrégé : il s'exprime avec trop de hardieſſe, il avance des propoſitions qui peuvent choquer les ames pieuſes ; et cela n'eſt pas bien. Ce n'eſt qu'à force de réflexions et de raiſonnemens que l'erreur ſe filtre, et ſe ſépare de la vérité : peu de perſonnes donnent leur temps à un examen auſſi pénible, et qui demande une attention ſuivie. Avec quelque clarté qu'on leur expoſe leurs erreurs, ils penſent qu'on les veut ſéduire ; et en abhorrant les vérités qu'on leur expoſe, ils déteſtent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*inf*... en la comblant de politeſſes.

Mais voici une hiſtoire dont le protecteur des capucins pourra régaler ſon ſaint et puant troupeau.

Les Ruſſes ont voulu aſſiéger le petit fort de Czenſtochow défendu par les confédérés : on y garde, comme vous ſavez, une image de la ſainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détreſſe, s'adreſsèrent à elle pour implorer ſon divin appui : la Vierge leur fit un ſigne de tête, et leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Ruſſes ſe préparaient pour l'aſſaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec leſquelles ils avançaient la nuit pour eſcalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit, appelle ſon fils, et

lui

lui dit: Mon enfant, reſſouviens-toi de ton premier métier; il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confédérés orthodoxes. 1771.

Le petit JESUS ſe charge d'une ſcie, part avec ſa mère; et tandis que les Ruſſes avancent, il leur coupe leſtement quelques barres de leurs échelles; puis en riant il retourne par les airs avec ſa mère à Czenſtochow, et il rentre avec elle dans ſa niche.

Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum*; et depuis ce miracle la garde robe de notre ſainte mère et ſon cabinet de curioſités augmentent à vue d'œil par les tréſors qui ſe verſent, et que le zèle des ames pieuſes augmente en abondance.

J'eſpère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la légende, qui de long-temps n'aura été ſi bien recrutée.

Le pauvre *Iſaac* eſt allé trouver ſon père *Abraham* en paradis; ſon frère d'*Eguille*, qui eſt devot, l'avait leſté pour ce voyage; et l'*inf*... s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps: votre corps peut être âgé, mais votre eſprit eſt encore jeune; et cet eſprit fera encore aller le reſte. Je le ſouhaite pour les intérêts du Parnaſſe, pour ceux de la raiſon, et pour ma propre ſatisfaction. Sur quoi je prie le grand Dieu de la médecine votre protecteur, le divin *Apollon*, de vous avoir en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE VII.

DU ROI.

Le 19 de mars.

1771. QUELS agrémens, quel feu tu poſſèdes encore !
Le couchant de tes jours ſurpaſſe leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine et glace nos ſens,
Nous perdons les plaiſirs, les grâces, les talens :
Mais l'âge a reſpecté ta voix douce et légère ;
Pour le malheur des ſots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous eſt dû ; ou pour mieux dire, c'eſt une merveille qui étonne l'Europe ; ce ſera un problème que la poſtérité aura peine à réſoudre que *Voltaire*, chargé de jours et d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice ſera, ſans doute, flattée de l'épître que vous lui adreſſez. Il eſt conſtant que ce ſont des vérités ; mais il n'eſt donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort ſurpris de me voir cité dans vos vers : certes, je ne préſumais pas de devenir un auteur grave (1). Mon amour propre vous en fait ſes complimens. J'aurai bonne opinion de mes rapſodies tant que je les verrai enchâſſées dans les cadres que vous leur ſavez ſi bien faire.

J'en viens à ce *Mouſtapha* que je n'aime pas plus que de raiſon ; je ne m'oppoſe point à toutes les

(1) Voyez l'Epître à l'Impératrice de Ruſſie.

prétentions que vous pouvez former à son férail ; je crois même que, Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paraît cependant qu'il ferait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que *Moustapha* en payera la façon : et la Gréce deviendra ce qu'elle pourra. 1771.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié, homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes : un tel trait de générosité est rare chez les souverains. *Ganganelli* en rira sous cape, et dira en lui-même : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point.* Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce dix-huitième siècle !

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur; entassez argumens sur argumens pour détruire l'*inf...*; vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre sur les ames fortes : chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un Etat, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Eglise, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

1771. Mais quel bavardage ! je réponds au jeune *Voltaire* en ſtyle de vieillard : quand il badine, je raiſonne; quand il s'égaye, je differte. Sans doute, *Bouhours* avait raiſon : mes chers compatriotes et moi, nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues.

Ma faible chandelle s'éteint, et ce ſoupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible doſe, m'abandonne, ma gaieté me quitte, ma vivacité ſe perd. Conſervez long-temps la vôtre ; puiſſiez-vous, comme le bon homme *Saint-Aulaire*, faire des vers à cent ans, et moi les lire ! c'eſt ce que je prie *Apollon* de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney ; l'aîné eſt devenu roi, et ſe hâte d'occuper le trône que la mort de ſon père lui laiſſe. Pour le pauvre d'*Argens*, il a ceſſé de parler, de penſer et d'écrire. C'eſt mon maréchal des logis ; il eſt allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous raſſemblerons tous.

FÉDÉRIC.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 avril.

SIRE,

On a dit que j'étais tombé en jeuneſſe, mais on n'a pas encore dit que je fuſſe tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de teſter, ſi j'avais fait le teſtament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre Majeſté n'y a pas été trompé; vous avez bien ſenti qu'il était impoſſible qu'un homme de mon âge parlât ainſi de lui-même. Cette impertinence eſt d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui régale tous les mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon teſtament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour ſa peine. Je puis aſſurer votre Majeſté que mes dernières volontés ſont abſolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'eſt déjà emparée de mes yeux, de mes dents et de mes oreilles; mais j'ai une averſion invincible pour la manière dont on meurt dans notre ſainte religion catholique, apoſtolique et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de ſe faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graiſſer l'eſſieu de ſon carroſſe en voyage. Cette ſottiſe et tout ce qui s'enſuit me répugne ſi fort, que je ſuis tenté 1771.

1771. de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaiſir de mourir chez vous : il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monſeigneur le prince royal m'honore ; il penſe bien ſenſément, et paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'eſprit dans le Nord, depuis le ſoixante et unième degré juſqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me ſemble, que les confédérés de Pologne à qui on puiſſe reprocher de ſe ſervir, pour leur malheur, de la ſorte d'eſprit qu'ils ont.

On dit qu'*Alibey* en a beaucoup, et autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits ſur ſa perſonne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat ; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la ſienne. Pour le croiſſant de *Mouſtapha*, je le crois plus obſcurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté avec le plus profond reſpect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majeſté m'honore, du 19 mars. Oui, ſans doute, vous êtes un auteur grave et très-grave, quoique votre imagination ſoit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princeſſe donnât la liberté aux dames du ſérail et des fêtes ſur le Boſphore ; je ne prétends point du tout à ſes odaliſques : c'eſt la récompenſe de ſes braves guerriers. Je ſuis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'*Argens* qu'avec les demoiſelles du harem de *Mouſtapha*. Vous appelez d'*Argens* votre maréchal de logis, mais il s'y prend de trop bonne heure ; vous ne vivrez pas auſſi long-temps que votre

gloire, mais je suis très-sûr que votre feu en quoi consiste la vie, et votre régime en quoi consiste toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple. 1771.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à *Ganganelli*, quoiqu'il soit très-ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence ; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Ferney, 12 avril.

SIRE,

Il n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, et de lui parler du roi son oncle, sans communiquer au moins à votre Majesté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement, doit regretter Sans-souci ; nous n'avons que des tracasseries, beaucoup de discorde, peu de gloire, et point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très-bon, et si bon, qu'après les peines qu'on a prises pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'est un malade d'un tempérament excellent,

qui a réſiſté à plus de trente mauvais médecins ; votre
1771. Majeſté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne ſais ſi je me doute de ce que votre Majeſté fera cette année ; mais DIEU, qui m'a refuſé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à ſa place, pouſſeraient par-delà Bellegrade, et qui s'arrondiraient, attendu qu'en philoſophie la figure ronde eſt la plus parfaite. Mais je crains de dire des ſottiſes trop pointues, et je me borne à me mettre aux pieds de votre Majeſté du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je ſuis aveugle comme *Milton*, mais non pas auſſi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du meſſie et du diable ; moi je parle de mon héros.

LETTRE X.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de juin.

Ce poëte-empereur ſi puiſſant qui domine
Sur les Mantchous, et ſur la Chine,
Eſt bien plus aviſé que moi.
Si le démon des vers le preſſe et le lutine,
Des chants que ſon conſeil juge dignes d'un roi,
Il reſtreint ſagement la courſe clandeſtine
Aux bornes des Etats qui vivent ſous ſa loi.
Moi, ſans écouter la prudence,
Les eſquiſſes légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel eſprit de France,

Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris sa résidence.
C'est jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers. 1771.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts usuraires : une lettre de votre part, et un volume de Questions encyclopédiques. Si le peuple était instruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon ; et quoique l'expression soit triviale, il aurait raison.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpetuellement en conférence avec le cardinal de *Bernis*, pour convenir du sort de ces bons pères jesuites. En qualité d'associé de l'ordre : j'essuierais une banqueroute de prières, si Rome avait la cruauté de les supprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc ; on ne sait à quoi sa hautesse s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'est pas à grand'chose. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. *Obreskow*, ministre de la Russie, détenu contre le droit des gens, dont cette puissance barbare n'a aucune connaissance. C'est un acheminement à la paix qui va se conclure pour le plus grand avantage et la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau ministre dont le *très-chrétien* a fait choix. On le dit homme d'esprit : en ce cas, vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel, il n'aura ni la faiblesse ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, et néanmoins dépouiller le vicaire de DIEU de ces possessions temporelles, qui distraient trop des devoirs spirituels, et qui font souvent risquer le salut.

1771. Quelque fécond que ce ſiècle ſoit en philoſophes intrépides, actifs et ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la ſuperſtition dont vous vous plaignez en Suiſſe : ſes racines tiennent à tout l'univers ; elle eſt la fille de la timidité, de la faibleſſe et de l'ignorance. Cette trinité domine auſſi impérieuſement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'eſprit humain ! Le vieux prince d'*Anhalt-Deſſaw*, que vous avez vu, ne croyait point en DIEU ; mais allant à la chaſſe, il rebrouſſait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raiſon, il l'ignorait. Vous ſavez ce qu'on rapporte de *Hobbes* : incrédule le jour, il ne couchait jamais ſeul la nuit, de peur des revenans.

Qu'un fripon ſe propoſe de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme eſt fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans ſon eſprit ; et ce n'eſt que par des travaux immenſes qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon eſprit purifié de la rouille ſuperſtitieuſe, et *déſéborgnez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-vingt. Eclairez encore ce qui eſt éclairable : vous ſemez dans des terres ingrates ; mais les ſiècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philoſophe de Sans-ſouci ſalue l'hermite de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguſte.

SIRE,

VOTRE Majeſté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conſeiller d'Etat. (Ce n'eſt pas pour moi, comme vous le croyez bien, et je ne donne point de conſeil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de *Lentulus* appuyera ma requête. C'eſt pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé *Oſtervald*, qui eſt perſécuté par les prêtres. Il a ſervi long-temps votre Majeſté, et je crois qu'il eſt excommunié. 1771.

Voilà deux puiſſantes raiſons, à mon gré, pour le faire conſeiller d'Etat. Cet homme eſt d'un eſprit très-doux, très-conciliant et très-ſage, et en même temps d'une philoſophie intrépide, capable de rendre ſervice à la raiſon et à vous, et également attaché à l'un et à l'autre. Il eſt de votre ſiècle; et les Neuchâtelois ſont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'eſt pas aſſez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné *Petitpierre* pour n'avoir pas cru l'enfer éternel; ils ont condamné le banderet *Oſtervald* pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauts-là ne ſavent pas que c'était l'opinion de *Cicéron* et de *Céſar*. Vous

1771. qui avez l'éloquence de l'un, et qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille ſacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conſeiller d'État dans Neuchâtel ?

Le grand *Julien*, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, ſur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité ; mais puiſque ce banderet *Oſtervald* eſt menacé par le conſiſtoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci ? Cette idée m'eſt venue dans la tête, et je la mets à vos pieds. Je penſe que ce banderet a très-grande raiſon de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puiſque JESUS-CHRIST a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Ruſſes ont été battus par les Turcs ; j'en ſuis au déſeſpoir, et je ſupplie votre Majeſté de daigner me conſoler.

LETTRE XII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

UN homme qui a long-temps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre humain : il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, ou mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de *Stanislas* sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'Etat sans l'approbation du synode, serait se commettre inutilement. 1771.

J'ai voulu dans ce pays protéger *Jean-Jacques* : on l'a chassé ; j'ai demandé qu'on ne persécutât point un certain *Petitpierre* ; je n'ai pu l'obtenir.

Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont se sert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à savoir *obtempérer* à ses volontés. Je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté et ses immunités, et je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques.

1771. Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* eſt déterminée en fait de politique, et combien les métaphyſiciens l'ont embrouillée. Il y a donc néceſſairement une liberté ; car comment aurait-on une idée nette d'une choſe qui n'exiſte point ? Or je comprends par ce mot la puiſſance de faire ou de ne pas faire telle action, ſelon ma volonté. Il eſt donc sûr que la liberté exiſte ; non pas ſans mêlange de paſſions innées, non pas pure, mais agiſſante cependant en quelques occaſions ſans gêne et ſans contrainte.

Il y a une différence, ſans doute, de pouvoir nommer un conſeiller (ſoi-diſant) d'Etat, ou de ne le pouvoir pas : celui qui le peut, a la liberté ; celui qui ne ſaurait le breveter ne jouit pas de cette faculté. Cela ſeul ſuffit, ce me ſemble, pour prouver que la liberté exiſte, et que par conſéquent nous ne ſommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité.

C'eſt ce ſyſtême de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de ſa perte. Tandis que les Turcs ſe tiennent, comme des quakers, les bras croiſés, en attendant le moment de l'impulſion divine, ils ſont battus par les Ruſſes. Et ce léger échec que vient de recevoir un détachement du prince *Repnin*, ne doit pas enfler l'eſpérance de *Mouſtapha* juſqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puiſſe entrer en comparaiſon avec cet amas de victoires que les Ruſſes ont entaſſées les unes ſur les autres.

Tandis que ces gens ſe battent pour les poſſeſſions de ce monde-ci, les Suiſſes ſont très-bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde : cela

fournit plus à l'imagination ; et quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on se bat avec des paroles pour le paradis et pour l'enfer. Je ne connais point ce pays-là : *Delisle* n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener, traverse les espaces imaginaires, et jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes. 1771.

Quelqu'un qui vous a vu, m'assure que vous jouissez d'une très-bonne santé. Ménagez ce trésor le plus long-temps que possible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que *Vénus* nous conserve le chantre des Grâces ; *Minerve*, l'émule de *Thucydide* ; *Uranie*, l'interprète de *Newton* ; et *Apollon*, son fils chéri qui, surpassant *Euripide*, égala *Virgile* : ce sont les vœux que le solitaire de Sans-souci fait et fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

SIRE,

1771. — Vous êtes donc comme l'Océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable ; et le vainqueur de Rosback, de Lissa, etc. etc. ne peut parler en maître à des prêtres suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si votre Majesté a jamais vu une petite brochure intitulée *Les droits des hommes et les usurpations des papes* ; ces usurpations sont celles du saint père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à votre Majesté les sixième et septième volumes des Questions sur l'Encyclopédie ; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien là le cas où l'on peut appeler la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire ; il n'a que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres, mais j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle

les

les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde *Catherine II* comme la première femme, et *Moustapha* comme un pauvre homme, du moins jusqu'à présent. Il me semble qu'il n'a su faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une et l'autre; mais je me garderai bien de vous dire qui sont ces rois-là. 1771.

L'impératrice de Russie dit que ses affaires vont fort bien par-delà le Danube; qu'elle est maîtresse de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près; qu'elle est reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle fasse jouer incessamment sur le théâtre de Batchi-Saraï Iphigénie en Tauride. Puisse-t-elle faire bientôt une paix glorieuse, et puissent ces vilains Turcs ne plus molester les chrétiens grecs et latins!

LETTRE XIV.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 18 de novembre.

1771. — Vous vous moquez de moi, mon bon *Voltaire*; je ne ſuis ni un héros ni un océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent déſunir la ſociété. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques: les violens leur donnent des convulſions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui reſſemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième ſiècle qu'à la génération préſente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des hommes, et de l'uſurpation des papes. Vous croyez donc que les Semnons ne ſont pas curieux de vos ouvrages, et qu'on ne les lit pas au bord du Havel avec autant et peut-être plus de plaiſir que ſur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut préciſément après que les Français eurent pris poſſeſſion du comtat; je crus que c'était leur manifeſte, et que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des ſixième et ſeptième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le ſtyle de *Voiture* était encore à la mode, je vous dirais que le père des Muſes eſt l'auteur de cet ouvrage, et que l'approbation eſt ſignée du dieu du Goût. J'ai été

fort ſurpris d'y trouver mon nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obſcures que celles de l'Evangile, et je me ſuis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage eſt admirable, et je vous exhorte à le continuer. Si c'était un diſcours académique, aſſujetti à la réviſion de la ſorbonne, je ſerais peut-être d'un autre avis. 1771.

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Ruſſie: je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; et vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui eſt admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres ſont arrivés, les pieds et les bras garrottés, enchaînés et perclus: ces livres m'ont été d'une grande reſſource. En les liſant, j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reſte de mes occupations, vous ſaurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je m'aviſai de barbouiller du papier; non pour éclairer, non pour inſtruire le public, et l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuſer. Ce ne ſont pas les victoires de *Catherine* que j'ai chantées, mais les folies des confédérés. Le badinage convient mieux à un convaleſcent que l'auſtérité du ſtyle majeſtueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a ſix chants. Tout eſt fini; car une maladie de cinq ſemaines m'a donné le temps de rimer et de corriger tout à mon aiſe. C'eſt vous ennuyer aſſez que deux chants de lecture que je vous prépare.

1771. Ah! que l'homme eſt un animal incorrigible, direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie ſubjuguées doivent être chantées ſur un autre ton que les ſottiſes d'un *Crazinski*, d'un *Potoski*, d'un *Oginski*, et de toute cette multitude imbécille dont les noms ſe terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui poſsède une liberté mitigée, je m'en ſuis ſervi dans cette occaſion; et comme je ſuis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican: bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir ſon talent: c'eſt de quoi juſqu'ici perſonne ne vous accuſe; mais je voudrais que la poſtérité ne perdît aucune de vos penſées; car combien de ſiècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève, qui joigne à tant de goût tant de connaiſſances! Je plaide une belle cauſe, et je parle à un homme ſi éloquent que, s'il jette un coup-d'œil ſur ce ſujet, il ſaiſira d'abord tous les argumens que je pourrais lui préſenter. Qu'il continue donc encore à étendre ſa réputation, à inſtruire, à éclairer, à conſoler, à perſifler, à pincer (ſelon que la matière l'exige) le public, les cagots et les mauvais auteurs. Qu'il jouiſſe d'une ſanté inaltérable, et qu'il n'oublie point le ſolitaire ſemnon habitué à Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 décembre.

SIRE,

JE n'ai jamais ſi bien compris qu'on peut pleurer et rire dans le même jour. J'étais tout plein et tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait ſerment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorſque j'ai reçu votre lettre et votre très-philoſophique poëme qui dit ſi plaiſamment les choſes du monde les plus vraies. Je me ſuis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi et ma conſternation. Que vous peignez bien le diable et les prêtres, et ſur-tout cet évêque, premier auteur de tout le mal! 1771.

Je vois bien que quand vous fîtes ces deux premiers chants, le crime infame des confédérés n'avait point encore été commis. Vous ſerez forcé d'être auſſi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que votre Majeſté a bien voulu m'envoyer. Malheur eſt bon à quelque choſe, puiſque la goutte vous a fait compoſer un ouvrage ſi agréable: depuis *Scarron*, on ne feſait point de vers ſi plaiſans au milieu des ſouffrances. Le roi de la Chine ne ſera jamais ſi drôle que votre Majeſté, et je défie *Mouſtapha* d'en approcher.

1771. N'ayez plus la goutte, mais faites ſouvent des vers à Sans-ſouci dans ce goût-là. Plus vous ſerez gai, plus long-temps vous vivrez: c'eſt ce que je ſouhaite paſſionnément pour vous, pour mon héroïne, et pour moi chétif.

Je penſe que l'aſſaſſinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il eſt impoſſible que les confédérés, devenus en horreur au genre-humain, perſiſtent dans une faction ſi criminelle. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

Je ſuis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées aſſaſſinées en peu de temps dans notre ſiècle philoſophique. Heureuſement, parmi tous ces aſſaſſins, il ſe trouve des *Malagrida*, et pas un philoſophe. On dit que nous ſommes des ſéditieux; que ſera donc l'évêque de Kiovie? On dit que les conjurés avaient fait ſerment ſur une image de la ſainte Vierge, après avoir communié. J'oſe ſupplier inſtamment votre Majeſté, ſi ingénieuſe et ſi diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond reſpect et le plus grand ébahiſſement de tout ce que je viens de lire.

LETTRE XVI.

DU ROI.

A Berlin, le 12 de janvier.

Je conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'exposer les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclaircissemens nécessaires sur la Henriade. 1772.

Vous saurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris et manqué contre le roi de Pologne s'est passé, à la communion près, de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le roi de Pologne, en avait prêté le ferment à *Pulawski*, maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge à Czenstokow. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon ministre à Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) était achevé lorsque cet attentat se commit; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie et de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence,

1772. et j'en ai dit deux mots en passant, au commencement du cinquième chant; de sorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reste.

Il semble que pour détourner mes yeux des sottises polonaises et de la scène atroce de Varsovie, ma sœur la reine de Suède ait pris ce temps pour venir revoir ses parens, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens, dans lesquels les arts et les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin: je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en apercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation; et nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau: ce serait une contradiction que celui qui éclaira si long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui siége à Ferney: je le prie de m'inspirer, et d'être assuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ses décisions plus infaillibles que celles de *Ganganelli* pour les articles de foi. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier février.

SIRE,

MON cœur, quoique bien vieux, eſt tout auſſi ——
ſenſible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troi- 1772.
ſième et quatrième chants m'ont preſque guéri d'une maladie aſſez ſérieuſe; vos vers ne le ſont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque choſe d'auſſi gai ſur un ſujet ſi triſte. Ce que votre Majeſté dit des confédérés dans ſa lettre, inſpire l'indignation contre eux autant que vos vers inſpirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureuſement pour le roi de Pologne et pour votre Majeſté. Quand vous n'auriez que ſix villes pour vos ſix chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux diſſentions polonaiſes; mais elle augmentera le bonheur de ſon frère et le ſien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, et que je mette mes reſpects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher *Iſaac* (*), m'a fait part des bontés dont vous la comblez, et du petit monument qu'elle érige à ſon mari, le panégyriſte de l'empereur *Julien*, de très-reſpectable mémoire. C'eſt une virtuoſe que cette madame *Iſaac*; elle ſait du grec et du latin,

(*) Le marquis d'*Argens*.

1772. et écrit dans sa langue d'une manière qui n'est pas ordinaire.

Votre Majesté finit sa dernière lettre par de belles maximes de morale ; mais vous conseillez à un impotent de ne pas marcher trop vîte. Il y a deux ans que je ne sors presque point de mon lit. Je ferais tenté de vous dire comme *Le Nôtre* au pape *Alexandre VII: Saint père, donnez-moi des tentations au lieu de bénédictions.* La santé, la santé, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on soit, et à quelque âge qu'on soit parvenu.

Je supplie votre Majesté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produise quelque nouveau poëme en six chants.

Agréez, Sire, le profond respect et l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de mars.

Je suis, en vérité, tout honteux des sottises que je vous envoie, mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces : le cinquième chant de la Confédération, un discours académique sur une matière assez usée, pour amener l'éloge de l'illustre auditoire qui se trouvait à la séance de l'académie, et une épître à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a

reçu la lettre que vous lui avez adreſſée : elle n'a pas voulu me confier la réponſe, qui, ſans cela, ſe ſerait trouvée incluſe dans ma lettre. 1772.

Ce n'eſt pas ſeulement en Suède que l'on eſſuie des contre-temps : la pauvre *Babet*, veuve du défunt *Iſaac*, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens ; ils ont donné l'extrême-onction par force à ce bon panégyriſte de l'empereur *Julien* ; on a fait des difficultés de l'enterrer, et d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui ériger. La pauvre *Babet* a vu emporter par une inondation la moitié de la maiſon que feu ſon mari lui a bâtie ; elle a perdu ſes meubles, perte conſidérable relativement à ſa fortune qui eſt mince ; elle a acquis quantité de connaiſſances pour complaire à ſon mari : elle ne peint pas mal, et elle eſt reſpectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de ſon mari, et lui avoir rendu la vie agréable. Un ſoir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez ſa femme, et lui demande : Eh bien, as-tu fait cet enfant ? Quelques amis, qui ſe trouvèrent préſens, ſe prirent à rire de cette étrange queſtion ; mais la marquiſe les mit à leur aiſe en leur montrant le portrait d'un petit morveux que ſon mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'eſſuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croye jeune : vos ouvrages ne ſe reſſentent point de la caducité de leur auteur ; et je crois qu'il ne dépendrait que de vous de compoſer encore une Henriade.

1772. Je fais des vœux pour votre conservation ; s'ils sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 24 mars.

SIRE,

QUAND même MM. *Formey*, *Prémonval*, *Toussaint*, *Mérian* me diraient, c'est nous qui avons composé le discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un Etat, je leur répondrais : Messieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme *Trajan* aurait écrit.

Je ne sais pas si l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ses discours dans son académie, mais je le défie de faire de meilleure prose : et à l'égard de ses vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui sans se donner beaucoup de peine. Je défie sa Majesté *Kienlong*, assistée de tous ses mandarins, d'être aussi gaie, aussi facile, aussi agréable, que l'est le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que son poëme sur les confédérés est infiniment supérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, Messieurs, que l'abbé de *Chaulieu* faisait de très-jolis vers après ses accès de goutte, et moi je vous apprends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

Si vous me demandez quel eſt ce prince ſi extraordinaire, je vous dirai: Meſſieurs, c'eſt un homme qui donne des batailles tout auſſi aiſément qu'un opéra; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à ſuivre un chien qui court après un cerf; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards; et il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant ſi vous pouvez. 1772.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, et que ſi je n'avais pas été un tant ſoit peu étourdi, je le verrais encore, et je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher *Iſaac* a fort mal fait de vous quitter, Meſſieurs; il a été ſur le point de n'être pas enterré en terre ſainte, ce qui eſt pour un mort la choſe du monde la plus funeſte, et ce qui m'arrivera inceſſamment; au lieu que ſi j'étais reſté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aiſe, et beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel eſt le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui préſenter mes très-humbles reſpects, et l'admiration qu'il m'a inſpirée depuis l'an 1736, c'eſt-à-dire depuis trente-ſix ans tout juſte: or un attachement de trente-ſix ans n'eſt pas une bagatelle. DIEU m'a réſervé pour être le ſeul qui reſte de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bienheureux qu'il aſſiſte à vos ſéances; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'aſſiſter à ſes ſoupers. Je lui ſouhaiterais une vie auſſi longue que ſa gloire, ſi un pareil vœu pouvait être exaucé.

1772. tout, qu'il daigne conſerver auſſi long-temps que poſſible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne ſont pas des complimens, mais des ſentimens très-vrais que vos ouvrages gravent ſans ceſſe plus profondément dans mon eſprit.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

PERMETTEZ-MOI de dire à votre Majeſté, que vous êtes comme un certain perſonnage de *la Fontaine*.

Droit au ſolide allait Bartholomée.

Ce ſolide accompagne merveilleuſement la véritable gloire. Vous faites un royaume floriſſant et puiſſant de ce qui n'était, ſous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité : vous avez connu et ſaiſi le vrai en tout; auſſi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement, vaut bien votre poëme ſur les confédérés. Il eſt plaiſant de détruire les gens et de les chanter.

Je dois dire à votre Majeſté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-inſtruit, ayant ſervi dès l'âge de douze ans, et ne voulant plus ſervir que vous, eſt parti de Paris ſans en rien dire à perſonne, et vient vous demander la permiſſion de ſe faire

faire caſſer la tête ſous vos ordres. Il eſt d'une très-ancienne nobleſſe, véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe, ou marquis de haſard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et ſe font appeler monſeigneur par les poſtillons qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de *Saint-Aulaire*, neveu d'un lieutenant général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel feſait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez à ce que je crois et à ce que j'eſpère. Je penſe que mon jeune marquis eſt actuellement à Berlin, cherchant peut-être inutilement à ſe préſenter à votre Majeſté; mais on dit qu'il en eſt digne, et que c'eſt un fort bon ſujet. 1772.

Le vieux malade ſe met à vos pieds avec attachement, admiration, reſpect et ſyndérèſe.

LETTRE XXII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 14 d'auguſte.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites ſur des bruits qui ſe ſont répandus dans le public. Il faudra voir ſi les événemens les confirment, et quel deſtin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien ſupérieurs à ceux qui m'ont amuſé lorſque j'avais la goutte: ce ſont les *ſyſtêmes* et les *cabales*. Ces morceaux ſont auſſi frais et d'un coloris auſſi chaud que ſi vous les aviez faits à vingt

1772. ans. On les a imprimés à Berlin, et ils vont se répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant anglais que hollandais, espagnols et italiens; mais aucun français n'a mis le pied chez nous: et je sais positivement que le marquis de *Saint-Aulaire* n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, sur-tout s'il n'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation.

Je pars cette nuit pour la Silésie: à mon retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de porcelaine que les connaisseurs approuvent, et qui se fait à Berlin.

Je souhaite que votre gaieté et votre bonne humeur vous conservent encore long-temps pour l'honneur du Parnasse et pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de ſeptembre.

J'AI reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la ſuite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conſcience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur et le coloris de la jeuneſſe dans les vers que j'ai reçus: oui, je crois que ſon ame eſt immortelle, qu'elle penſe ſans le ſecours de ſon corps, et qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté ſa dépouille mortelle. C'eſt un beau privilége que celui de l'immortalité: bien peu d'êtres, dans cet univers, en ont joui. Je vous applaudis et vous admire. 1772.

Pour ne pas reſter tout-à-fait en arrière, je vous envoie le ſixième chant des confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce ſujet. Tout cela ne vaut pas une des ſtrophes que vous m'avez envoyées; mais chaque champ ne produit pas des roſes; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce ſixième chant m'a occupé plus que les affaires, et qu'on me fait trop d'honneur en Suiſſe de me croire plus abſorbé dans la politique que je le ſuis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre: les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir; mais ils ſuivront dans peu, au riſque des aventures qui les attendent en voyage.

1772. Perſonne du nom de *Saint-Aulaire* n'eſt arrivé juſqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de ſentiment.

Voilà enfin la paix prête à ſe conclure en Orient, et la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement eſt dû uniquement à la modération de l'impératrice de Ruſſie qui a ſu mettre elle-même des bornes à ſes conquêtes, en impoſer à ſes ennemis ſecrets, et rétablir l'ordre et la tranquillité où juſqu'à préſent ne régnait que trouble et confuſion. C'eſt à votre muſe à la célébrer dignement: je ne fais que balbutier en ébauchant ſon éloge; et ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le ſentiment.

Vivez encore, vivez long-temps; quand on eſt sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas ſe hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaiſance pour moi, pauvre mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre ſéjour ſur ce globe, pour que j'en jouiſſe; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 octobre.

SIRE,

La médaille eſt belle, bien frappée, la légende noble et ſimple; mais ſur-tout la carte que la Pruſſe jadis polonaiſe préſente à ſon maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort votre Majeſté de ce bijou du nord; il n'y en a pas à préſent de pareil dans le midi. 1772.

La paix a bien raiſon de dire aux Palatins :
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape;
Car vous avez à vos puiſſans voiſins,
Sans y penſer, long-temps ſervi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voiſins partagent le gâteau..

C'eſt aſſurément le vrai gâteau des rois, et la féve a été coupée en trois parts. Mais la paix ne s'eſt-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier *Catherine II* et *Mouſtapha*, et que les hoſtilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que, parmi ces Français ſi babillards, il s'en trouve qui ne diſent mot, et qui n'en agiſſent pas moins ſous terre.

1772. On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au ſaint père, ont un grand crédit dans le ſérail de Conſtantinople. Si la choſe eſt vraie, c'eſt une ſcène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Pruſſe et en Suède : le roi votre neveu paraît digne de ſon oncle.

Je remercie votre Majeſté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, et que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la pruſſienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'eſt aſſurément une choſe unique que le même homme ſe ſoit moqué ſi légèrement des Palatins pendant ſix chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour ſa peine. Le roi *David* feſait des vers contre ſes ennemis, mais ſes vers n'étaient pas ſi plaiſans que les vôtres : jamais on n'a fait un poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puiſſance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Ruſſie devient un nouveau monde. Comme tout eſt changé ! et que je me ſais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens !

Dieu merci, je prédis et je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choſes ; mais je n'avais pas pouſſé mes prédictions auſſi loin que vous avez porté votre très-ſolide gloire : votre deſtin a toujours été d'étonner la terre. Je ne ſais pas quand vous vous arrêterez ; mais je ſais que l'aigle de Pruſſe va bien loin.

Je ſupplie cet aigle de daigner jeter ſur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups-d'œil

qui raniment le génie éteint. Je trouve, ſi votre médaille eſt reſſemblante, que la vie eſt dans vos yeux et ſur votre viſage, et que vous avez, comme de raiſon, la ſanté d'un héros. 1772.

Je ſuis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

Votre vieux idolâtre.

LETTRE XXV.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de novembre.

VOUS ſaurez que, ne me feſant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me reſſemblent. Je ſuis vieux, caſſé, goutteux, ſuranné, mais toujours gai et de bonne humeur. D'ailleurs les médailles atteſtent plutôt les époques, qu'elles ne ſont fidelles aux reſſemblances.

Je n'ai pas ſeulement acquis un abbé, mais bien deux évêques, et une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur.

Je trouve, il eſt vrai, le poëte de la confédération impertinent d'avoir oſé ſe jouer de quelques français paſſés en Pologne. Il dit pour ſon excuſe qu'il ſait reſpecter ce qui eſt reſpectable, mais qu'il croit qu'il lui eſt permis de badiner de ces excrémens de nations, des français réformés par la paix, et qui, faute de

mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne
1772. dans l'association confédérale.

Je crois qu'il y a des français qui gardent le silence, et qui ont un grand crédit au sérail; mais mes nouvelles de Constantinople m'apprennent que le congrès de paix se renoue et reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raison.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce siècle. *Semper idem:* c'est votre devise. Il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel! *Apollon* vous a cédé le sceptre du Parnasse: il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps; et votre raison, de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination et la raison. Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'existence sur le globe, et qui, des sphères célestes, paraîtraient à peine comparables à un grain de sable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant; mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que

cette affaire-ci (1) s'eſt paſſée ſans effuſion de ſang, et que les encyclopédiſtes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phraſes dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre, à l'aide d'une plume, a tout fait; et l'Europe ſera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'hiſtoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans ſans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être ſuſpendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raiſon dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'eſt l'autre; et une étincelle cauſe ſouvent un embraſement général. 1772.

Voilà bien du raiſonnement: je vous donne de la marchandiſe de mon pays. Vous autres Français vous poſſédez l'imagination; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur; et nous autres, la lenteur, avec ce gros bon ſens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, et qu'elle permette à ma peſante raiſon d'admirer le phénix de la France, le ſeigneur de Ferney, et de faire des vœux pour ce même *Voltaire* que j'ai poſſédé autrefois, et que je regrette tous les jours, parce que ſa perte eſt irréparable,

FÉDÉRIC.

(1) Le partage de la Pologne.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 novembre.

SIRE,

1772. HIER il arriva dans mon hermitage une caiſſe royale, et ce matin j'ai pris mon café à la crême dans une taſſe, telle qu'on n'en fait point chez vôtre confrère *Kienlong*, l'empereur de la Chine; le plateau eſt de la plus grande beauté. Je ſavais bien que *Frédéric le grand* était meilleur poëte que le bon *Kienlong*, mais j'ignorais qu'il s'amuſât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-ſupérieure à celle de Kiengtſin, de Dreſde et de Sêve; il faut donc que cet homme étonnant éclipſe tous ſes rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiſſe, il ſe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'*Apollon*, ſur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils diſaient: comment ſe peut-il faire qu'un grand homme, qui eſt ſi connu pour mépriſer le faſte et la fauſſe gloire, s'aviſe de faire mettre ſes armes ſur le couvercle d'une écuelle! Je leur dis: il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier; les rois laiſſent tout faire au caprice des artiſtes. *Louis XIV* n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue; il n'exigea point que le maréchal de *la Feuillade* fît graver la fameuſe inſcription, *d*

l'homme immortel; et lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immo tali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas *Frédéric le grand* qui a imaginé cette deviſe, et qu'il a laiſſé dire le monde. 1772.

Il y a auſſi un *Amphion* porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poéſie, ſauva *Amphion* de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui! c'eſt-là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations et des ſénats en deux jours, et qu'on ſe moque ſur-tout très-plaiſamment des confédérés et de leur *Notre-Dame*.

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite; des opéra comiques qui font oublier *Molière*, des marionnettes qui font tomber *Racine*, ainſi que des financiers plus ſages que *Colbert*, et des généraux dont les *Turennes* n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer les conférences entre *Mouſtapha* et mon impératrice; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains turcs, ces ennemis des beaux arts, ces éteignoirs de la belle Gréce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin feſant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuſer; on ne peut pas toujours lire, philoſopher, faire des vers et de la muſique.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté avec tout le reſpect et l'admiration qu'elle inſpire.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

1772. SIRE, vous convenez que la belle Italie,
Dans l'Europe autrefois rappela le génie;
Le Français eut un tems de gloire & de ſplendeur,
Et l'Anglais profond raiſonneur,
A creuſé la philoſophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une ſombre étude, une heureuſe lenteur;
Mais à ſon eſprit inventeur,
Vous devez deux préſens qui vous ont fait honneur,
Les canons et l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permeſſe et dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien ſervie.

J'ajouterai que c'eſt à Thorn que *Copernic* trouva le vrai ſyſtême du monde, que l'aſtronome *Hévélius* était de Dantzick, et que par conſéquent Thorn et Dantzick doivent vous appartenir. Votre Majeſté aura la généroſité de nous envoyer du blé par la Viſtule, quand, à force d'écrire ſur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéra comiques, ce qui nous eſt arrivé ces dernières années.

C'eſt parce que les Turcs ont de très-bons blés et point de beaux arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux aſſociés. Cela ne ſerait

peut-être pas si difficile, et il ferait assez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout suisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France. 1772.

On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand *Grégoire* est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que votre Majesté daigne me dire à la fin de sa lettre, m'a fait presque verser des larmes, je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros et de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, et qui assurément vous est fidèle.

Le vieux malade.

LETTRE XXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 de décembre.

1772. AYANT reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, et lui ai demandé ce que ſignifiait cet *Amphion*, cette lyre et ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ſes artiſtes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était deſtinée; qu'il n'était pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de laurier deſtinée au *Taſſe* pour le couronner au capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avait été chantée; que ſi *Amphion* avait par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaiſſait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolution ſubite dans la façon de penſer; que la mer, ſur laquelle nageait *Amphion*, était allégorique, et ſignifiait le temps, duquel *Amphion* triomphe; que le dauphin était l'emblême des amateurs de lettres qui ſoutiennent les grands hommes durant la tempête.

Je vous rends compte de ce procès verbal tel qu'il a été dreſſé en préſence de deux témoins, gens graves, et qui l'atteſteront par ſerment, ſi cela eſt néceſſaire. Ces gens ont travaillé au grand deſſert *avec figures*,

que j'ai envoyé à l'impératrice de Ruſſie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine eſt trop fragile, et qu'il faudrait employer le marbre et le bronze pour tranſmettre aux âges futurs l'eſtime de notre ſiècle pour ceux qui en ſont l'honneur. 1772.

Nous attendons dans peu la concluſion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulſés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet; et la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philoſophes (car vous vous ſouviendrez des propos que l'on tint à Verſailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue); je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'*Helvétius* ſur le bonheur: je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaiſons qui manquent, et quelques vers qui m'ont ſemblé trop approcher de la proſe. Je ne ſuis pas juge compétent; je ne fais que haſarder mon ſentiment, en comparant ce que je lis de nouveau, avec les ouvrages de *Racine*, et ceux d'un certain grand homme qui illuſtre la Suiſſe par ſa préſence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphyſicien et grand politique, comme l'était le cardinal de *Richelieu*, ſans être grand poëte. La nature a diſtribué différemment ſes dons; et il n'y a qu'à Ferney, où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talens en la même perſonne.

Jouiſſez long-temps des biens que la nature, prodigue envers vous ſeul, a daigné vous donner, et

1772. continuez d'occuper ce trône du Parnaſſe, qui ſans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce ſont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney, le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 6 décembre.

SUR la fin des beaux jours dont vous fîtes l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un ſeul homme a ſoutenu la gloire:
Il ſut embraſſer tout; ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet et Racine;
Et maniant la lyre ainſi que le compas;
Il tranſmit les accords de la muſe latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'eſt l'attraction;
Il terraſſa l'erreur et la religion.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que perſonne. — Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainſi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous

Nous avons dans notre voiſinage une cherté de blés exceſſive. J'ai cru que les Suiſſes n'en manquaient pas ; encore moins les Français, dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes, ſur les premiers beſoins de la nature. 1772.

Je ne connais point de traités ſignés à Potsdam ou à Berlin. Je ſais qu'il s'en eſt fait à Pétersbourg. Ainſi le public, trompé par les gazetiers, fait ſouvent honneur aux perſonnes de choſes auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Ruſſie avait été mécontente de la manière dont le comte *Orlow* avait conduit la négociation de Focktſchani. Il peut y avoir eu quelque refroidiſſement, mais je n'ai point appris que la diſgrace fût complette. On ment d'une maiſon à l'autre, à plus forte raiſon de faux bruits peuvent-ils ſe répandre et s'accroître quand ils paſſent de bouche en bouche depuis Pétersbourg juſqu'à Ferney. Vous ſavez mieux que perſonne, que le menſonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le grand Turc devient plus docile. les conférences ont été entamées de nouveau; ce qui me fait croire que la paix ſe fera. Si le contraire arrive, il eſt probable que Monſieur *Mouſtapha* ne ſéjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de cauſes ſecondes, obſcures et impénétrables, des inſinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand viſir, de la morgue des négociateurs : et voilà comme le monde va. Il ne ſe gouverne que par compère et commère. Quelquefois, quand on a aſſez de données, on devine l'avenir; ſouvent on s'y trompe.

1772. Mais en quoi je ne m'abuſerai pas, c'eſt en vous pronoſtiquant les ſuffrages de la poſtérité la plus reculée Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle ſe fonde ſur vos ouvrages, égaux et quelquefois ſupérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouiſſent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il eſt doux de jouir et de ſe ſoutenir dans la même force, malgré les injures du temps et la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaiſir de vivre tant que je ſerai dans le monde : je ſens que j'ai beſoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il eſt encore bien agréable de vous lire. Le philoſophe de Sans-ſouci vous ſalue.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

VOTRE très-plaiſant poëme ſur les confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triſte tragédie, intitulée les loix de Minos, qu'on va ſiffler inceſſamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage auſſi gai que le votre, a pu ſe tourner chez moi en ſource d'ennui? C'eſt que je ſuis loin de vous; c'eſt que je n'ai plus l'honneur de ſouper avec vous; c'eſt que je ne ſuis plus animé par vous; c'eſt que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles paſſent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque reſſemblance avec ceux de Pologne, et encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la ſoporative tragédie par la voie de la poſte dans quelques jours, et je demande bien pardon à votre Majeſté par avance de l'ennui que je lui cauſerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puiſſe aiſément ſe préſerver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage. 1772.

Je ſuis fidèle à mon café, dont j'uſe depuis ſoixante et dix ans, et je le prends à préſent dans vos belles taſſes, mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme *Frédéric le grand.*

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous préſidez; c'eſt celui de la paix entre la Ruſſie et la Turquie: ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel eſt M. *Baſilikof* dont on parle tant: il faut que ce ſoit un auteur d'un grand mérite, et qui ait un ſtyle bien vigoureux. Votre Majeſté a bien raiſon, en feſant ſi bien ſes affaires, de rire des faibleſſes humaines; elle eſt au comble de la gloire et de la félicité, ſuppoſé que tout cela rende heureux; car il faut ſur-tout la ſanté pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un légiſlateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'eſt point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en diſent les ſtoïciens.

Mon contemporain *Thiriot* eſt mort. J'ai peur qu'il ne ſoit difficile à remplacer: il était tout votre fait.

1772. J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé *Morival* qui eſt à Véſel; il me marque qu'il eſt pénétré de vos bontés, et qu'il voudrait donner tout ſon ſang pour votre Majeſté. Vous ſavez que ce *Morival* eſt d'Abbeville, qu'il eſt fils d'un certain préſident d'*Etallonde*, le plus avare ſot d'Abbeville: vous ſavez qu'à l'âge de dix-ſept ans il fut condamné avec le chevalier de *la Barre* par des monſtres velches au plus horrible ſupplice pour avoir chanté une chanſon, et n'avoir pas ôté ſon chapeau devant une proceſſion de capucins. Cela eſt digne de la nation des tigres-ſinges qui a fait la Saint-Barthelemi; cela était digne de Thorn en 1724; et cela n'arrivera jamais dans vos Etats. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, et vous damnera tout bas pour abandonner la cauſe du Seigneur. Pour moi je vous bénis, et je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'oſe dire à votre Majeſté que je crois *Morival* digne d'être employé dans vos armées, et que je voudrais que, par ſes ſervices et par ſon avancement, il pût confondre les tigres-ſinges qui ont été coupables envers lui d'un ſi exécrable fanatiſme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, feſant trembler ſes juges et leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination ſur le cœur; il faut que je reliſe quelques-unes de vos épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthouſiaſme que j'ai toujours eu pour vous.

Le vieux malade.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

SIRE,

En recevant votre jolie lettre et vos jolis vers, du ſix décembre, en voici que je reçois de *Thiriot*, votre feu nouvelliſte, qui ne ſont pas ſi agréables. 1772.

Ç'en eſt fait, mon rôle eſt rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles;
Le pays du fleuve d'oubli
N'eſt pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fourniſſent rien,
Soit pour les vers, ſoit pour la proſe;
Ils ſont d'un fort ſec entretien,
Et font toujours la même choſe.
Cependant ils ſavent fort bien
De Frédéric toute l'hiſtoire,
Et que ce héros pruſſien
A dans le temple de mémoire
Toutes les eſpèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De ſa très-éclatante vie
Ils ſavent tous les plus beaux traits,
Et ſur-tout ceux de ſon génie;
Mais ils ne m'en parlent jamais.

1772.

Salomon eut raiſon de dire
Que Dieu fait en vain ſes efforts
Pour qu'on le loue en cet empire ;
Dieu n'eſt point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité ;
Ce n'eſt rien qu'une vanité,
Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de *Catt* mériteraient cette immortalité ; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voit de loin, et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps et de notre prétendue ame, et ce qu'on en dira ? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous ; à commencer par vous ſur votre trône, et à finir par moi ſur mon grabat au pied du mont Jura.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'Eccléſiaſte, qui ait raiſon : il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, et que tout le reſte eſt folie.

Il eſt bien plaiſant que ce petit livre, tout épicurien, ait été ſacré parmi nous, parce qu'il eſt juif.

Vous prendrez ſans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'eſt un plaiſir dont vous jouiſſez pendant votre vie ; vous vous faites déjà dans votre eſprit une image très-plaiſante de la comparaiſon qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec *Mouſtapha*. Vous riez en voyant ce *Mouſtapha*,

ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odaliques qui se moquent de lui, battu par une dame 1772.
née dans votre voisinage, trompé, volé, mépriſé par ſes miniſtres, ne ſachant rien ne ſe connaiſſant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la poſtérité de plus énorme contraſte; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il ſe porte bien, ne ſoit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en ſoit rien; ayez autant de ſanté et de plaiſir que de gloire, l'année 1773, et cinquante autres années ſuivantes, ſi faire ſe peut; et que votre Majeſté me conſerve ſes bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'eſt pas là que j'aurais voulu vivre et mourir.

La volonté de ſa ſacrée majeſté le haſard ſoit faite.

LETTRE XXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 3 de janvier.

QUE Thiriot a de l'eſprit 1773.
Depuis que le trépas en a fait un ſquelette!
Mais lorſqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnaſſe français compoſant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philoſophe, un ſage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où ſon deſtin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre

1773. Lui dénia toujours lorſqu'il en était temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin, les trépaſſés et tous nos ſots vivans
Pourront donc aſpirer à briller comme à plaire,
S'ils ſont aſſez adroits, aviſés et prudens
De choiſir pour leur ſecrétaire,
Homère, Virgile, ou Voltaire.

Solon avait donc raiſon ; on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après ſa mort. Au lieu de m'envoyer ſouvent un fatras non liſible d'extraits de mauvais livres, *Thiriot* aurait dû me régaler de tels vers, devant leſquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baiſſent le pavillon. Apparemment qu'il mépriſait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philoſophie aſcétique ſurpaſſe, je l'avoue, mes forces.

Il eſt très-vrai qu'en examinant ce que c'eſt que la gloire, elle ſe réduit à peu de choſe. Etre jugé par des ignorans et eſtimé par des imbécilles, entendre prononcer ſon nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait ſans raiſon, ce n'eſt pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendraient les actions vertueuſes et louables, ſi nous ne chériſſions pas la gloire ?

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Ce ſont les ſuffrages de *Caton* que les honnêtes gens déſirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation ; mais il eſt eſſentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une

idée nette et déterminée de ce qui eſt louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant. 1773.

Faites du bien aux hommes, et vous en ſerez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être auſſi indifférent que tout ce qui s'eſt dit à la conſtruction de la tour de Babel ; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exiſter, nous ne ſoyons ſenſibles au jugement de la poſtérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puiſque c'eſt le ſeul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on ſoit né ſenſible, on prétend à l'eſtime de ſes compatriotes : on veut briller par quelque choſe, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végette. Cet inſtinct eſt une ſuite des ingrédiens dont la nature s'eſt ſervie pour nous pétrir : j'en ai ma part. Cependant je vous aſſure qu'il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit de me comparer avec mes confrères, ni avec *Mouſtapha*, ni avec aucun autre ; ce ſerait une vanité puérile et bourgeoiſe : je ne m'embarraſſe que de mes affaires. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec le *to kalon*, avec l'archétype des ſtoïciens ; et je confeſſe alors avec *Memnon*, que des êtres fragiles comme nous, ne ſont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuiſent à la ſociété, et ne détruiſons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confeſſe d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes

1773. aient plus de part à la réputation; je crois au contraire que les grands auteurs, qui ſavent joindre l'utile à l'agréable, inſtruire en amuſant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes ſe paſſant toute en action, la viciſſitude et la foule des événemens qui ſuivent, effacent les précédens; au lieu que les grands auteurs ſont non-ſeulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les ſiècles.

Le nom d'*Ariſtote* retentit plus dans les écoles que celui d'*Alexandre*. On lit et relit plus ſouvent *Ciceron* que les commentaires de *Céſar*. Les bons auteurs du dernier ſiècle ont rendu le règne de *Louis XIV* plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de *Fra-Paolo*, du cardinal *Bembe*, du *Taſſe*, de l'*Arioſte*, l'emportent ſur ceux de *Charles-Quint*, et de *Léon X*, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, pour une fois d'*Auguſte*, et encore eſt-ce rarement à ſon honneur. S'agit-il de l'Angleterre? on eſt bien plus curieux des anecdotes qui regardent les *Newton*, les *Locke*, les *Shaftesbury*, les *Milton*, les *Bolingbroke*, que de la cour molle et voluptueuſe de *Charles II*, de la lâche ſuperſtition de *Jacques II*, et de toutes les miſérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine *Anne*. De ſorte que vous autres précepteurs du genre humain, ſi vous aſpirez à la gloire, votre attente eſt remplie, au lieu que ſouvent nos eſpérances ſont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, et vous pour tous les ſiècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; et l'on converſe avec

tous les beaux esprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres. 1773.

Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je crever à la peine; parce qu'on est incorrigible à soixante et un ans, et parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, et de ce que la nature a voulu que je fusse.

Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence; et si même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puisse-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation; il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, et qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

——Je me ſouviens que, lorſque *Milton* dans ſes voyages
1773. en Italie vit repréſenter une aſſez mauvaiſe pièce qui avait pour titre *Adam et Eve*, cela réveilla ſon imagination et lui donna l'idée de ſon poëme du *Paradis perdu*. Ainſi ce que j'aurai fait de mieux par mon perſiflage des *Confédérés*, c'eſt d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire repréſenter à Paris. Vous me faites un plaiſir infini de me l'envoyer; je ſuis très-sûr qu'elle ne m'ennuyera pas.

Chez vous le Temps a perdu ſes ailes: *Voltaire* à ſoixante-dix ans eſt auſſi vert qu'à trente. Le beau ſecret de reſter jeune! vous le poſſédez ſeul. *Charles-Quint* radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux *Clarke*, le célèbre *Swift* étaient tombés en enfance; le *Taſſe*, qui pis eſt, devint fou; *Virgile* n'atteignit pas vos années, ni *Horace* non plus; pour *Homère*, il ne nous eſt pas aſſez connu pour que nous puiſſions décider ſi ſon eſprit ſe ſoutint juſqu'à la fin; mais il eſt certain que ni le vieux *Fontenelle*, ni l'éternel *Saint-Aulaire* ne feſaient pas auſſi bien des vers, n'avaient pas l'imagination auſſi brillante que le patriarche de Ferney. Auſſi enterrera-t-on le Parnaſſe français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des *Grimm*, des *la Harpe* et tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages, mais tout ce que *Thiriot* m'a marqué dans ses feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques. 1773.

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un art de la raserie, dédié à *Louis XV*, des essais de tactique par de jeunes militaires qui ne savent pas épeler *Végèce*, des ouvages sur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait; enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales, d'abrégés, où il semble qu'on ne pense qu'au débit du papier et de l'encre, et dont le reste au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la stérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des *Fontenelles*, des *Montesquieux*, des *Gresset*, surtout des *Voltaires*, je renouerai cette correspondance; mais jusque-là je la suspendrai.

Je ne connais point ce *Morival* dont vous me parlez. Je m'informerai après lui pour savoir de ses nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive étant à mon service il n'aura pas le triste plaisir de se venger de sa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philosophes.

Je suis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Hesse avec ma nièce. Je jouerai un triste rôle à ces noces, celui de témoin, et voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix: elle sera conclue dans

peu. Alors il reſtera à pacifier la Pologne; à quoi
1773. l'impératrice de Ruſſie, qui eſt heureuſe dans toutes ſes entrepriſes, réuſſira immanquablement.

Je me trouve à préſent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher *Voltaire*, de vous en dire davantage. Dès que je ſerai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney auquel je ſouhaite ſanté et longue vie, car il a tout le reſte. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le premier février.

SIRE,

Je vous ai remercié de votre porcelaine; le roi, mon maître n'en a pas de plus belle; auſſi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre; jamais notre contrôleur général n'a fait de ſi grands retranchemens. Votre Majeſté a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante et dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai ſoixante et dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainſi je ne verrai point la deſtruction que je ſouhaitais

si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, et qui ne cultivent point les beaux arts. 1773.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot* votre historiographe des cafés? il s'acquittait parfaitement de cette charge; il savait par cœur le peu de bons et le grand nombre de mauvais vers qu'on fesait dans Paris; c'était un homme bien nécessaire à l'Etat.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature?
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du mercure?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix?
D'où vous vient tant d'indifférence?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence?
Ah! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance:
Nous sommes et riches et grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier, (*a*).

(*a*) L'abbé *Sabatier* ou *Savatier*, gredin qui s'est avisé de jurer les siècles avec un ci-devant soi-disant jésuite, et qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre.

1773.

Malgré ſa flatteuſe éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq ſortes de treteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,
Sur la finance et la tactique,
Et ſur les filles d'opéra.

En province une académie
Enſeigne méthodiquement,
Et calcule très-ſavamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Viſtule
Ne paſſent pas ſi bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces meſſieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleuſement

merveilleuſement avec l'Egliſe grecque, pour mettre à fin le ſaint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruſſie ; mais je me flatte que ce ſont des nouvelles de café ; j'aime trop ma *Catherine*. 1773.

J'aurai l'honneur d'envoyer inceſſamment à votre Majeſté les Lois de Minos. L'ouvrage ſerait meilleur ſi je n'avais que les ſoixante et dix ans que vous m'accordez.

Ce *Morival*, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eſt depuis ſept ou huit ans à votre ſervice. Je ne ſais pas le nom de ſon régiment ; mais il eſt à Véſel.

Voilà toute votre auguſte famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monſieur le prince de Wirtemberg eſt dans notre voiſinage avec neuf enfans, dont quelques-uns ſeront un jour ſous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés qui ſont la conſolation de ma vie, et avec leſquelles je deſcendrai au tombeau très-allégrement.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de février.

——— J'AI reçu votre lettre et vos vers charmans, qui
1773. démentent sans doute votre âge. Non : je ne vous en croirai point sur votre parole ; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au temps ses ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, si vous ne saviez pas que les gens de mon espèce se permettent souvent ce qu'on désapprouverait en d'autres. Un certain *Cotys*, roi d'un pays très-barbare, entretint une correspondance en vers avec *Ovide* exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un souverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'*Olivet* et des puristes de son académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire :
Je n'y vois plus ces beaux esprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'instruisant savaient me plaire.
Je ne veux de correspondans
Que sur les confins de la Suisse,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en esprit, en talens,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le seul auteur qui me ravisse.

Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Aſie
La ſcience et la vérité ; 1773.
Platon juſqu'en Egypte avait même tenté
D'éclairer ſa philoſophie ;
Déſormais nos cantons de ſes charmes épris,
Sans chercher pour l'eſprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaiſir de voir les Muſulmans chaſſés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la ſeconde fois. De nouvelles combinaiſons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches ſont bien tracaſſiers. Pour moi, diſciple des encyclopédiſtes, je prêche la paix univerſelle en bon apôtre de feu l'abbé de *Saint-Pierre* ; et peut-être ne réuſſirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il eſt plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, et que l'enchaînement fatal des cauſes nous entraîne malgré nous et ſe joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un ſable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choſes ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, et nos évêques conſervent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarraſſe des ſoins mondains, pour qu'ils s'attachent ſans diſtraction à gagner la Jéruſalem céleſte, qui eſt leur véritable patrie.

Je vous ſuis obligé de la part que vous prenez à l'établiſſement de ma nièce : elle a une figure fort intéreſſante, jointe à une conduite qui me fait

1773. eſpérer qu'elle ſera heureuſe, autant qu'il eſt donné à notre eſpèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux *la Barre*; et s'il a de la conduite, il ſera facile de le placer. Votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieuſement de celles que je reçois de Péterſbourg. On vous écrit ce que l'on ſouhaite, mais non pas ce qui exiſte; enfin ce que l'on ſe promet du fruit de ſes tracaſſeries, ce qui peut-être était poſſible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Ruſſie de la ſageſſe du gouvernement actuel.

Eh bien, je vous ai rogné quelques années, et je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptiſtère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on eſt déçu
En ſe fiant à l'apparence :
Je ſuis très-sûr et convaincu
Que Voltaire en ſecret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de ſon ſort :
Immortel par ſa vie, ainſi qu'après ſa mort.

C'eſt cette première immortalité qui me touche le plus. Je ſuis intéreſſé à votre conſervation ; l'autre vous eſt sûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur *Auguſte : Feſtina lentè.* Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant les Lois de Minos.

. . . .

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 mars.

SIRE,

VOTRE lettre du 29 février, qui eſt apparemment datée ſelon votre ancien ſtyle hérétique, ne m'en eſt pas moins précieuſe. Votre ſtyle n'en eſt pas moins charmant : les choſes les plus agréables et les plus philoſophiques naiſſent ſous votre plume. Il vous eſt auſſi aiſé d'écrire des choſes dignes de la poſtérité qu'il l'eſt aux rois du Midi d'écrire : *Dieu vous ait, mon couſin, en ſa ſainte et digne garde; et vous, monſieur le préſident, en ſa ſainte garde.* 1773.

J'ai été ſur le point de ne répondre à votre Majeſté que des champs Elyſées; c'eſt après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de *Mouſtapha* et la Porte de *Catherine II* n'entraîne des ſuites fatales. Votre Majeſté eſt toujours préparée à tout événement, et quelque choſe qui arrive, elle fera de jolis vers et gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer les Lois de Minos avec des notes qui pourront lui paraître aſſez intéreſſantes; elle trouvera dans le cours de la pièce que

1773. j'ai profité d'un certain poëme ſur les confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque choſe qui reſſemble au roi de Suède, votre neveu ; on prétend que notre miniſtère velche veut s'approprier ce grand prince et troubler un peu votre Nord. Ce ſont myſtères qui paſſent mon intelligence ; je m'en remets, ſur tous les futurs contingens, aux ordres de ſa ſacrée majeſté le Haſard, ou plutôt aux ordres plus réels de ſa divine majeſté la Deſtinée. Les mourans d'autrefois ſavaient prédire l'avenir ; le monde dégénère ; et tout ce que je puis prédire, c'eſt que je ſerai votre admirateur, et votre très-ſincèrement attaché ſuiſſe pendant le peu de minutes qui me reſtent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 d'avril.

Vous ſavez que tous les princes ont des eſpions : j'en ai juſqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne ſais s'ils m'ont annoncé juſte (car vous ſavez que les princes ſont ſujets à être trompés) ; mais ils ſoutiennent que votre mal eſt dégénéré en goutte : ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronoſtique une longue vie, et je ſuis bien aiſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remercîmens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne et des révolutions de Suède ; et cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazette, des ſujets de tragédie. 1773.

Celle-ci eſt certainement très-nouvelle, et ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre eſpèce ceſſe d'être ; mais s'il eſt permis à un *dilettante*, ou pour mieux nommer les choſes par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous expoſer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher perſonne ; et que ſi *Aſtérie* ou *Teucer* avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué et plus attendri.

Vous qui poſſédez les ſecrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je ſuis, vous avez eu ſans doute des raiſons de préférer le dénouement qui ſe trouve dans la pièce à celui que je propoſe.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des ſujets comiques ; les autres, nous les avons eus par le paſſé. Et nous aimons mieux voir repréſenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci : c'eſt le vieux *Polnitz*. Il a fait une grande maladie, et je vous envoie l'hiſtoire de ſa

convaleſcence. Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans
1773. paſſés. Ce n'eſt pas une bagatelle d'avoir pouſſé ſa carrière juſqu'à un âge auſſi avancé, et de repouſſer les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales. J'ai fort recommandé qu'on eût ſoin d'en affranchir le port, parce qu'il n'eſt pas juſte que vous payiez un fatras de fadaiſes qui vous ennuyera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches et de leurs intrigues ; elles me ſont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui ſe paſſe à Stockholm ainſi qu'à Conſtantinople. Mais il faut attendre juſqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des reſſources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il eſt, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, et que vos Velches, pour trouver des ſouverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus juſqu'à préſent.

Mais je ne ſais de quoi je m'aviſe : les pronoſtics ne vont point à l'air de mon viſage, et ce n'eſt pas à un incrédule à faire le voyant, auſſi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers velches. Je me ſauverai de ceci comme *Pilate* qui dit : *Quod ſcripſi, ſcripſi.*

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne ſoit ſenſible au deſtin des grands hommes, et que le philoſophe

de Sans-souci ne prenne un vif intérêt à la conser-
vation du patriarche de Ferney, pour lequel il 1773.
conservera toute sa vie la plus grande admiration.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 avril.

J'ALLAIS passer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate et ses sorcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuses de nos vies,
Les trois sœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du séjour sombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma surprise était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainsi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'est tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint son bras, son esprit;
Il m'exauça, je vis encore.

1773. Vous avez eu, sans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de *Polnitz*. L'enfer l'a respecté, et sans doute il vous respectera bien davantage; vous vivrez assez long-temps pour augmenter encore vos Etats, car pour votre gloire je vous en défie ; à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, et bien heureux de n'avoir point payé son passage à *Caron*.

Votre épître sur le globe des petites-maisons est charmante, vous connaissez parfaitement notre pays velche dont vous parlez, et ses banqueroutes passées, et ses banqueroutes présentes et futures.

Je remercie votre Majesté de prendre toujours sous sa protection la majesté de *Julien*, qui était assurément une très-respectable majesté, malgré l'insolent *Grégoire* et l'impertinent *Cyrille*.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire si tôt parler d'eux ; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuser à ravager le monde ; et ce n'est pas le cas de ces messieurs : mais, si jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le sieur *Morival*, qui sert dans un de vos régimens à Vésel. Je vous supplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a six ans, lui et le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une procession de capucins. Le chevalier de *la Barre* subit une partie de cette petite pénitence chrétienne ; *Morival*

plus heureux alla ſervir un roi qui n'immole perſonne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, et qui ſe ſert mieux que perſonne de ſa langue, de ſa plume et de ſon épée. 1773.

Suppoſé que Thorn ſoit en votre puiſſance, j'oſe vous demander juſtice de la ſainte Vierge *Marie*, à laquelle on ſacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de ſacrifices à elle et à ſon fils. Le ſang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, et vous voyez que l'auteur des notes ſur les Lois de Minos a bien raiſon; mais rien n'eſt ſi dangereux chez les Velches que d'avoir raiſon.

Je veux eſpérer que le roi de Pologne finira ſon rôle comme *Teucer* le ſien, et que le *liberum veto*, qui n'eſt que le cri de la guerre civile, ſera aboli ſous ſon règne. Je veux l'eſtimer aſſez, pour croire qu'il eſt entièrement d'accord avec le protecteur de *Julien*. Je ſais qu'il penſe comme ces deux grands hommes; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui puniſſent ſes aſſaſſins, et qui lui laiſſent un beau royaume, où il pourra être le maître?

Je ne verrai pas les troubles qui ſemblent ſe préparer, ma ſanté eſt trop délabrée; j'irai retrouver tout doucement *Iſaac d'Argens*, et nous vous célébrerons tous deux ſur le bord des trois rivières.

En attendant je vous prie de me conſerver vos bontés. Plaignez-moi ſur-tout de mourir loin de votre Majeſté; mais ma deſtinée l'a voulu ainſi.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de mai.

1773. Si je n'étais pas surchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureusement échappé: ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages; ce qui sera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque pressé que je sois, je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médisance épargne les philosophes aussi peu que les rois. On suppose des raisons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, et vous surpasserez *Mathusalem* en toute chose. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, et je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philosophe de Sans-souci salue le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE XL.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 d'auguſte.

PUISQUE les trinités ſont ſi fort à la mode, je vous citerai trois raiſons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt; mon voyage en Pruſſe, l'uſage des eaux minérales, et l'arrivée de ma nièce la princeſſe d'Orange. 1773.

Je n'en prends pas moins de part à votre convaleſcence, et j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui ſe paſſe ſur les bords de l'Achéron, que ſi vous aviez fixé votre ſéjour dans cette contrée d'où perſonne encore n'eſt revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, et il ne paraiſſait pas qu'il eût quatre-vingt-ſix ans. Si le vieux baron s'eſt échappé de la fatale barque, faute de payer le paſſage, vous avez, à l'exemple d'*Orphée*, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; et en tout ſens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous poſſédez.

Vous avez non-ſeulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de *la Barre*, et exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce *Morival*, dont vous me parlez, m'eſt inconnu. Je m'informerai

de ſa conduite ; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

1773.

Je vois que le public ſe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne ſe trouve point dans la partie qui m'eſt échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maſſacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir ; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument ſur le tombeau du fameux *Copernic* qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenſer que punir ; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commiſes.

Il m'eſt tombé entre les mains un ouvrage de défunt *Helvétius* ſur l'éducation ; je ſuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des penſées fauſſes et des *concetti* qui me ſemblent on ne ſaurait plus déplacés dans un ouvrage de philoſophie. Il veut prouver, ſans pouvoir en venir à bout, que les hommes ſont également doués d'eſprit, et que l'éducation peut tout. Malheureuſement l'expérience, ce grand maître, lui eſt contraire et combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuſe qu'il avait de ma perſonne. Je voudrais la mériter.

Je ne ſais comment penſe le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occaſionnés par ce qui ſe paſſe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres et le fléau de l'*inf*...; et ſi je ne vous vois

pas *facie ad faciem*, les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne, et mes vœux vous accompagnent par-tout. 1773.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 4 septembre.

SIRE,

Si votre vieux baron a bien dansé à l'âge de quatre-vingt-six ans, je me flatte que vous danserez mieux que lui à cent ans révolus. Il est juste que vous dansiez long-temps au son de votre flûte et de votre lyre, après avoir fait danser tant de monde, soit en cadence, soit hors de cadence, au son de vos trompettes. Il est vrai que ce n'est pas la coutume des gens de votre espèce de vivre long-temps. *Charles XII* qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, *Gustaphe Adolphe* qui eût été un de vos généraux, *Valstein* à qui vous n'eussiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurseur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous savez ce qui arriva à *César* qui avait autant d'esprit que vous, et à *Alexandre* qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que

1773. vous êtes sobre, et que vous savez tempérer le feu qui vous anime, et empêcher qu'il vous dévore.

Je suis fâché que Thorn n'appartienne point à votre Majesté, mais je suis bien aise que le tombeau de *Copernic* soit sous votre domination. Elevez un gnomon sur sa cendre, et que le soleil remis par lui à sa place le salue tous les jours à midi de ses rayons joints aux vôtres.

Je suis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. *Morival* doit être à Vesel lieutenant dans un de vos régimens : son véritable nom n'est point *Morival*, c'est d'*Etallonde* ; il est fils d'un président d'Abbeville. *Copernic* n'aurait été qu'excommunié s'il avait survécu au livre où il démontra le cours des planètes et de la terre autour du soleil ; mais d'*Etallonde* à l'âge de quinze ans a été condamné par des Iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire et extraordinaire, à l'amputation du poing et de la langue, et à être brûlé à petit feu avec le chevalier de *la Barre*, fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir pas salué des capucins, et pour avoir chanté une chanson ; et un parlement de Paris a confirmé cette sentence, pour que les évêques de France ne leur reprochassent plus d'être sans religion ; ces messieurs du parlement se firent assassins afin de passer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât sur leurs bancs semés de fleurs de lis, et qu'on étendît leur peau sur ces fleurs. Si d'*Etallonde*, connu dans vos troupes sous le nom de *Morival*, est un garçon de mérite, comme on me l'assure,

l'assure, daignez le favoriser. Puisse-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler ses détestables juges, et leur pardonner ! 1773.

Le jugement que vous portez sur l'œuvre posthume d'*Helvétius* ne me surprend pas; je m'y attendais; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage est plus capable de faire du tort que du bien à la philosophie; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigeste de vérités triviales et de fausſetés reconnues. Une vérité assez triviale, c'est la justice que l'auteur vous rend; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamans brillans semés çà et là. Ils m'ont fait grand plaisir, et m'ont consolé des défauts de tout l'ensemble.

Je ne sais si je me trompe sur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de se confier à votre Majesté. Il a bien justifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout :* il lui en restera toujours assez pour être heureux. Où en serions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large ? *Mouſtapha* en a trop ; je voudrais toujours qu'on le débarrassât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, et que la religion grecque soit un contre-poids à la religion papiste, je voudrais que vous servissiez vous-même de contre-poids. Je suis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de *Thémiſtocle* et d'*Alcibiade*. Cela me fait autant de peine

1773. que de voir des cardinaux caresser leurs mignons sur le tombeau de *Marc-Aurèle*.

Sérieusement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu sa vaisselle, et donné son dernier écu à son fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre *Catherine II* à Andrinople. Cette entreprise me paraissait si naturelle, si aisée, si convenable, si belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée ; bien entendu qu'il y aurait eu pour votre Majesté un gros pot de vin dans ce marché. Chacun a sa chimère ; voilà la mienne :

> Après quoi je rentre en moi-même,
> Et suis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtissant, établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très-sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 ſeptembre.

SIRE,

IL faut que je vous diſe que j'ai bien ſenti ces jours-ci, malgré tous mes caprices paſſés, combien je ſuis attaché à votre Majeſté et à votre maiſon. Madame la ducheſſe de *Wirtemberg*, ayant eu comme tant d'autres la faibleſſe de croire que la ſanté ſe trouve à Lauſanne, et que le médecin *Tiſſot* la donne à qui la paye, a fait, comme vous ſavez, le voyage de Lauſanne; et moi, qui ſuis plus véritablement malade qu'elle et que toutes les princeſſes qui ont pris *Tiſſot* pour *Eſculape*, je n'ai pas eu la force de ſortir de chez moi. Madame de *Wirtemberg*, inſtruite de tous les ſentimens que je conſerve pour la mémoire de madame la margrave de *Bareith* ſa mère, a daigné venir dans mon hermitage et y paſſer deux jours. Je l'aurais reconnue quand même je n'aurais pas été averti; elle a le tour du viſage de ſa mère avec vos yeux. Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laiſſez pas ſubjuguer par l'attendriſſement, vous l'éprouvez tout comme nous; mais vous gardez votre décorum. 1773.

Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impreſſions; je me mis à pleurer en lui parlant de vous et de madame la princeſſe ſa mère;

1773. et quoiqu'elle ſoit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ſes larmes. Il me paraît qu'elle a l'eſprit et les grâces de votre maiſon, et que ſur-tout elle vous eſt plus attachée qu'à ſon mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princeſſe d'un genre différent, c'eſt mademoiſelle *Clairon*, qui cultive l'hiſtoire naturelle, et qui eſt la philoſophe de M. le Margrave.

Pour vous, Sire, je ne ſais où vous êtes actuellement; les gazettes vous font toujours courir. J'ignore ſi vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux Etats, ou dans votre abbaye d'Oliva: ce que je ſouhaite paſſionnément, c'eſt que les diſſidens ſe multiplient ſous vos étendards. On dit que pluſieurs jéſuites ſe ſont faits ſociniens; Dieu leur en faſſe la grâce! il ſerait plaiſant qu'ils bâtiſſent une égliſe à St *Servet*; il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles eſpérances de voir les Mahométans chaſſés de l'Europe, et l'éloquence, la poéſie, la muſique, la peinture, la ſculpture, renaiſſantes dans Athènes; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Boſphore; vous laiſſez battre les Ruſſes à Siliſtrie, et mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de *Thoas* et d'*Iphigénie*. Enfin vous ne voulez point faire de croiſade. Je vous crois très-ſupérieur à *Godefroi de Bouillon*: vous auriez eu par-deſſus lui le plaiſir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout auſſi-bien que des confédérés polonais; mais je vois bien que vous ne vous ſouciez d'aucune Jéruſalem, ni de la terreſtre, ni de la céleſte: c'eſt bien dommage.

Le vieux malade de Ferney eſt toujours aux pieds de votre Majeſté ; il eſt bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la ducheſſe de *Wirtemberg* qui vous adore. 1773.

Le vieux malade.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 9 d'octobre.

Je m'aperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors ; cependant ſi vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danſe, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc et décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon exiſtence, et je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont perſonne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les obſervateurs ont cru s'apercevoir que le grand nombre de vieux militaires finiſſent par radoter, et que les gens de lettres ſe conſervent mieux. Le grand *Condé*, *Marlborough*, le prince *Eugène*, ont vu dépérir en eux la partie penſante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même deſtin, ſans avoir poſſédé leurs talens. On ſait qu'*Homère*, *Atticus*, *Varron*, *Fontenelle*, et tant d'autres, ont atteint un grand âge ſans éprouver les mêmes infirmités. Je

souhaite que vous les surpassiez tous par la longueur
1773. de votre vie et par les travaux de l'esprit.

Sans m'embarrasser du sort qui m'attend, de quelques années de plus ou de moins d'existence, qui disparaissent devant l'éternité, on va inaugurer l'église catholique de Berlin. Ce sera l'évêque de Warmie qui la consacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'est dans le diocèse de cet évêque que se trouve le tombeau de *Copernic*, auquel comme de raison, j'érigerai un mausolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de son temps, il s'est trouvé le seul qui enseignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point persécuté.

Le jeune d'*Etallonde*, lieutenant à Vésel, l'a été : il mérite qu'on pense à lui. Muni de votre protection et du bon témoignage que lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas de faire son chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne est une suite des manigances politiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences sont trompeuses, et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis est aussi vrai que la 48me proposition d'*Euclide*.

Vous vous étonnez que l'empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient : c'est au prince *Kaunitz* de vous répondre pour l'empereur ; il vous révélera les secrets de sa politique. Pour moi, je

concours depuis long-temps aux opérations des Ruſſes par les ſubſides que je leur paye, et vous devez ſavoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps. Je ne ſuis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Ruſſie. Quant à mon perſonnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philoſophes. 1773.

J'ai lu l'article *Guerre*, (Queſtions encyclopédiques) et j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes ſont habillées d'un gros drap bleu, et les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite et à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire ſans mériter le titre honorable de chef de brigands, puiſqu'il n'eſt ſuivi que d'un tas de fainéans que la néceſſité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire ſous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin ? Avez-vous oublié que la guerre eſt un fléau qui, les raſſemblant tous, leur ajoute encore tous les crimes poſſibles ? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces ſages maximes, un homme, pour peu qu'il ait ſa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils ſcélérats.

Vous ſaurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a, juſqu'à préſent, empêché qu'il n'y ait eu de diſcorde entre les deux Etats, et qu'il faut qu'un ſouverain ſoit condamnable (à mort s'il était particulier) pour qu'en conſcience un autre ſouverain ait le droit de le détrôner. Liſez *Puffendorf* et *Grotius*, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres juſtes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige ſa propre défenſe

—— ſont inconteſtablement de ce genre. J'avoue que la
1773. domination des Turcs eſt dure, et même barbare: je confeſſe que la Grèce ſur-tout eſt de tous les pays de cette domination le plus à plaindre; mais ſouvenez-vous de l'injuſte ſentence de l'aréopage contre *Socrate*; rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens uſèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'eſt peut-être en punition de ces crimes qu'ils ſont aſſujettis et avilis par des barbares. Eſt-ce à moi de les en délivrer? Sais-je ſi le terme poſé à leur pénitence eſt fini, ou combien elle doit durer? Moi qui ne ſuis que cendre et pouſſière, dois-je m'oppoſer aux arrêts de la Providence?

Que de raiſons pour maintenir la paix dont nous jouiſſons! il faudrait être inſenſé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuiſé par ce que je vous ai dit ci-deſſus: ne le penſez pas. Une raiſon auſſi valable que celle que je viens d'alléguer, eſt qu'on eſt perſuadé en Ruſſie qu'il eſt contre la dignité de cet empire de faire uſage des ſecours étrangers, lorſque les forces des Ruſſes ſont ſeules ſuffiſantes pour terminer heureuſement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de *Romanzow*, ne peut entrer en aucune comparaiſon avec une ſuite de ſuccès non interrompus qui ont ſignalé toutes les campagnes des Ruſſes. Tant que cette armée ſe tiendra ſur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté conſiſte à paſſer ce fleuve avec ſureté. Elle trouve à l'autre bord un terrein exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter:

ce n'eſt qu'un déſert et des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amaſſer des magaſins, de les conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe. Mais comme juſqu'à préſent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement fin à une auſſi pénible expédition. 1773.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent; j'en demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un demi-quaker juſqu'à préſent; quand je le ſerai comme *Guillaume Penn*, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière, que le philoſophe de Sans-ſouci vous aſſure qu'il ne ceſſe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 d'octobre.

1773. S'IL m'eſt interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en ſuis pas moins aiſe que la ducheſſe de *Wirtemberg* vous ait vu. Cette façon de converſer par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem*. Des relations et des lettres ne tiennent pas lieu de *Voltaire*, quand on l'a poſſédé en perſonne.

J'applaudis aux larmes vertueuſes que vous avez répandues au ſouvenir de ma défunte ſœur. J'aurais ſurement mêlé les miennes aux vôtres ſi j'avais été préſent à cette ſcène touchante. Soit faibleſſe, ſoit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette ſœur ce que *Cicéron* projetait pour ſa *Tullie*. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié; ſa ſtatue ſe trouve au fond, et chaque colonne eſt chargée d'un maſcaron contenant le buſte des héros de l'amitié. Je vous en envoie le deſſin. Ce temple eſt placé dans un des boſquets de mon jardin. J'y vais ſouvent me rappeler mes pertes, et le bonheur dont je jouiſſais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je ſuis de retour de mes voyages. J'ai été en Pruſſe abolir le ſervage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raiſonnables, ouvrir un canal qui joint la Viſtule, la Sretz, la Varte, l'Oder et l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peſte de 1709, défricher vingt milles

le marais, et établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. De là j'ai été en Siléſie conſoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverſes provinces où je les conſerve, et les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle ils ſe voueront entièrement. De plus, j'ai arrangé la bâtiſſe de ſoixante villages dans la haute Siléſie, où il reſtait des terres incultes : chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, et rebâtir deux villes brûlées : elles étaient de bois ; elles ſeront de briques, et même de pierres de taille, tirées des montagnes. 1773.

Je ne vous parle point des troupes : cette matière eſt trop prohibée à Ferney pour que je la touche. Vous ſentirez qu'en feſant tout cela, je n'ai pas été les bras croiſés.

A propos de croiſés, ni l'empereur ni moi ne nous croiſerons contre le Croiſſant ; il n'y a plus de reliques à remporter de Jéruſalem. Nous eſpérons que la paix ſe fera, peut-être cet hiver ; et d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit : Il faut vivre, et laiſſer vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure ; il faut la conſerver autant qu'on le pourra ſans riſque, et ni plus ni moins ſe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'aſſaſſins à gage.

Ce ſyſtême n'eſt ni celui de *Richelieu*, ni celui de *Mazarin* ; mais il eſt celui du bien des peuples, objet principal des magiſtrats qui les gouvernent.

1773. Je vous ſouhaite cette paix accompagnée de toutes les proſpérités poſſibles, et j'eſpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philoſophe de Sans-ſouci, qui admire et admirera ſon génie juſqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 octobre.

MONSIEUR Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel eſprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui ſe pique
D'imiter, ſans lui reſſembler;
Et que tout héros, germanique,
Eſpagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monſieur Guibert eſt véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre hiſtoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obſtinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. *Guibert*, Sire, fait comme l'Europe; il parle de votre Majeſté avec enthouſiaſme. Il dit

qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes ; Dieu nous en préſerve ! mais accordez-vous donc avec lui ; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame, et vous prétendez que non : il eſt vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue ; et ces jours-là, vous pourriez bien vous rengorger et vous requinquer, comme une belle à ſon miroir. 1773.

Je ne vous propoſais pas, Sire, vingt campagnes, je n'en propoſais qu'une ou deux ; et encore c'était contre les ennemis de *Jéſus-Chriſt* et de tous les beaux arts. Je diſais : Il protége les jéſuites, il protégera bien la vierge *Marie* contre *Mahomet*, et la bonne vierge lui donnera ſans doute deux ou trois belles provinces à ſon choix, pour récompenſe d'une ſi ſainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont votre Majeſté pacifique a la bonté de me parler : il eſt vraiment un peu inſolent par excès d'humanité ; mais je vous prie de conſidérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que ſur les Turcs, qui ſont venus du bord oriental de la mer Caſpienne juſqu'auprès de Naples, et qui chemin feſant, ſe ſont emparés des lieux ſaints, et même du tombeau de *Jéſus-Chriſt* qui ne fut jamais enterré. En un mot, je reſſemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de *Pierre* l'hermite, qui prêchait la croiſade. L'empereur des Romains, que vous aimez, et qui ſe regarde comme votre diſciple, ne pouvait ſe plaindre de moi ; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Conſtantinople. DIEU n'a

1773. pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient ; du moins les philoſophes vous béniront d'ériger un mauſolée à *Copernic*, dans le temps que votre ami *Mouſtapha* fait enſeigner la philoſophie d'*Ariſtote* à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raiſon et au génie.

Quand je vous ſuppliais d'être le reſtaurateur des beaux arts de la Grèce, ma prière n'allait pas juſqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne ; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. de *Lentulus*, ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux grecs de faire autant de ſottiſes que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée : je crois qu'au fond votre Majeſté a raiſon, et que, dans l'état où eſt l'Europe, ce port de Dantzick eſt bien plus important que l'autre.

Je ne ſais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice *Catherine II*, et franchement je crois que dans tout cela vous en ſavez plus que moi, et qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque choſe qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puiſſe votre vie en approcher !

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 8 novembre.

SIRE,

La lettre dont votre Majeſté m'a honoré le 24 octobre, eſt depuis vingt ans celle qui m'a le plus conſolé ; votre temple aux manes de votre ſœur, *Willeminæ ſacrum*, eſt digne de la plus belle antiquité, et de vous ſeul dans le temps préſent ; madame la ducheſſe de *Wirtemberg* verſera bien des larmes de tendreſſe, en voyant le deſſin de ce beau monument. 1773.

Le canal, les villes rebâties, les marais déſſéchés, les villages établis, la ſervitude abolie, font de *Marc-Aurèle*, ou de *Julien*. Je dis de *Julien*, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, et je ſuis toujours indigné contre *la Bletterie*, qui ne l'a juſtifié qu'à demi, et qui a paſſé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures et de calomnies que *Grégoire* de Nazianze et *Théodoret*.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti : je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant deſſéché : je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'eſclavage et que vous les avez changés en hommes. *Gengis-kan* et *Tamerlan* ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous; mais ils dévaſtaient, et vous améliorez.

1773. Je ne ſais s'ils auraient recueilli les jéſuites ; mais je ſuis sûr que vous les rendrez utiles, ſans ſouffrir qu'ils puiſſent jamais être dangereux. On dit qu'*Antoine* fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions ; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, et, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme *Samſon*, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'eſt que vous n'établiſſiez pas une égliſe de ſociniens comme vous en établiſſez pluſieurs de jéſuites ; il y a pourtant encore des ſociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suiſſe ; certainement *Julien* les aurait favoriſés ; ils haïſſent ce qu'il haïſſait, ils mépriſent ce qu'il mépriſait, et ils ſont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant perſécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai oſé dire des Turcs à votre Majeſté, je ne vous propoſe pas une moſquée ; cependant *Barberouſſe* en eut une à Marſeille ; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter : tout ce que je ſais, c'eſt que votre nom ſera bien grand de Dantzick juſqu'en Turquie, et de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra comiques.

Que votre Majeſté daigne conſerver vos bontés au vieux malade *Libanius*.

LETTRE

LETTRE XLVII.

DU ROI.

Le 26 de novembre.

FAUT-IL écrire en mauvais vers — 1773.
Au dieu qui préſide au Parnaſſe ?
C'eſt aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né ſous un ciel de frimats,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, caſſé, ſans feu, ſans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour ſalaire
Le traitement de Marſyas.

M. *Guibert* m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchiſſent, ma force ſe diſſipe et ma chaleur s'éteint. Il n'eſt donné qu'à *Voltaire* de rajeunir. Les protégés d'*Apollon* ſont plus favoriſés que ceux de *Mars*. Au lieu de vingt campagnes que M. *Guibert* me donne libéralement, il ne m'en reſte qu'une à faire : c'eſt celle du dernier décampement.

Dans cette ſituation, on ne penſe pas à chercher des combats dans la Thrace et en Scythie. Soyez sûr que l'impératrice de Ruſſie, jalouſe de la gloire de ſa nation, ſaura bien faire la paix ſans ſecours

1773. étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être ſpectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe ; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Ruſſie, ſi cette révolution n'arrive pas. Cette princeſſe ne penſe pas comme *Charles XII*, qu'il n'y a de paix avec ſes ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour leſquels vous vous intéreſſez ſi vivement, ſont, dit-on, ſi avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le ſouverain mépris que vous et les encyclopédiſtes avez affiché contre les guerriers ? Qui ſera aſſez oſé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney et de toute la ſéquelle encyclopédique ? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, et de brigand lui-même ? Croyez qu'on laiſſera la Grèce eſclave, et qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philoſophes.

Déſormais ces meſſieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'aſſujettiſſaient autrefois. Je crois même que M. *Guibert* aura fait abjuration de ſon art meurtrier entre vos mains, et qu'il ſe fera capucin ou philoſophe pour trouver en vous un puiſſant protecteur. Il faut que les philoſophes aient des miſſionnaires pour augmenter le nombre de pareilles converſions ; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les Etats de ces groſſes armées qui les abyment, et ſucceſſivement il ne reſtera plus perſonne pour ſe battre. Tous les ſouverains et les peuples n'auront plus ces malheureuſes paſſions, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, et tout le monde

aura la raiſon auſſi parfaite qu'une démonſtration géométrique. 1773.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un auſſi beau ſpectacle dont je ne jouirai pas même de l'aurore ; et l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un ſiècle de ténèbres, ſur la fin duquel a commencé le crépuſcule du jour de la raiſon perfectionnée.

Tout dépend pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je ſois venu trop tôt, je ne le regrette pas : *j'ai vu Voltaire ;* et ſi je ne le vois plus, je le lis, et il m'écrit.

Continuez long-temps de même, et jouiſſez en paix de toute la gloire qui vous eſt due ; et de tous les biens que vous ſouhaite le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

UNE belle dame de Paris (dont vous ne vous ſouciez guère) prétend que vous ſerez fâché contre moi de ce que je donne votre Majeſté au diable ; et moi je lui ſoutiens que vous me le pardonnerez, et que *Belzébuth* même en ſera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu perſonne plus diable que vous à la tête d'une armée, ſoit pour arranger un plan

1773. de campagne, soit pour l'exécuter, soit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il est vrai, votre métier de héros, mais je le révère; ce n'est point à moi de juger de la tactique de M. *Guibert*. Je ne m'entends point à ces belles choses; je sais seulement qu'il vous regarde avec raison comme le premier tacticien, et moi j'ajoute, comme le premier politique; car vous venez d'acquérir un beau royaume, sans avoir tué personne, et non-seulement vous voilà pourvu d'évêchés et d'abbayes, non-seulement vous voilà général des jésuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux comme à la Chine, et vous enrichissez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reste-t-il à faire? rien autre chose que de vivre long-temps pour jouir.

Comme votre Majesté recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, et que le Dieu de paix va naître avant qu'il soit trois semaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, et que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à votre Majesté, et la haine cordiale que j'ai pour votre métier de *César*. Ce *César*, comme vous savez, pardonnait à ses ennemis, quand il les avait vaincus; et vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ses souffrances, se met à vos pieds avec cinq ou six sortes de vénérations pour vos cinq ou six sortes de grands talens, et pour votre personne qui les réunit.

LETTRE XLIX.

DU ROI.

Le 10 de décembre.

Il était bien juſte qu'un pays qui avait produit un *Copernic*, ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie, en tout genre, où la tyrannie des puiſſans l'avait plongé. Cette tyrannie allait ſi loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple inſtruit. 1773.

On ne peut comparer les provinces polonaiſes à aucun Etat de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conſéquent de l'ouvrage et du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaiſe adminiſtration a négligé pendant tant de ſiècles.

Vos vœux ont été exaucés: les Turcs ont été battus par les Ruſſes, Siliſtria priſe, et le viſir fugitif du côte d'Andrinople. *Mouſtapha* apprendra à trembler dans ſon ſérail, et peut-être que ſes malheurs le rendront plus ſouple à ſigner une paix que les conjonctures rendent néceſſaire. Si les armes victorieuſes des Ruſſes pénètrent juſqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie circaſſienne du ſérail, eſcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au ſérail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelque expérience

1773. de physique, en animant par le feu de *Prométhée* quelque embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la landgrave de *Darmſtadt* eſt de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point ſur les éloges de l'impératrice et des choſes utiles qu'elle a exécutées, et des grands projets qu'elle médite encore. *Diderot* et *Grimm* y paſſeront l'hiver. Cette cour réunit le faſte, la magnificenee et la politeſſe; et l'impératrice ſurpaſſe tout le reſte par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jéſuites? Ce n'eſt qu'en faveur de l'inſtruction de la jeuneſſe que je les ai conſervés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus ſervir, comme les renards de *Samſon*, pour embraſer les moiſſons des Philiſtins. D'ailleurs, la Siléſie n'a produit ni de père *Guignard*, ni de *Malagrida*. Nos allemands n'ont pas les paſſions auſſi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raiſons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte : j'ai promis par la paix de Dreſde que la religion demeurerait *in ſtatu quo* dans mes provinces. Or j'ai eu des jéſuites, donc il faut les conſerver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur diſpoſition qui les abſout de leurs ſermens par la plénitude de ſa puiſſance: pour moi, perſonne ne peut m'abſoudre, je ſuis obligé de garder ma parole, et le pape ſe croirait pollué s'il me béniſſait; il ſe ferait couper les doigts avec leſquels il aurait donné l'abſolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jéſuites, je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces. Nous ſommes

à deux de jeu. Mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père *Tournemine*, votre recteur: les capucins se targuent de St *Cucufin*, dont ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous protégez ces gens, et vous seul valez tout ce qu'*Ignace* a produit de meilleur; aussi j'admire et je me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.* 1773.

FÉDÉRIC.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

SIRE,

Me voilà bien loin de mon compte: tous les gens de lettres m'avaient fait compliment sur la manière assez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable (1); on trouvait que ce tour n'était pas sans quelque finesse. *Rousseau* avait dit:

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

(1) L'épître intitulée *la Tactique* avait déplu au roi de Prusse, et l'on aperçoit quelques traces d'humeur dans plusieurs de ses lettres; il en manque une, où il avait apparemment marqué cette humeur avec plus de force.

1773. Cette idée paraiſſait auſſi fauſſe que groſſière à tous les connaiſſeurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Aſie, au vengeur de l'aſſaſſinat de *Darius*, au héros qui bâtit plus de villes que *Gengis-kan* n'en détruiſit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *tu es le dernier des mortels*. Mais de plaindre les hommes qui ſouffrent du fléau de la guerre, et d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais néceſſaire, et de louer les *Cyrus*, les *Alexandre*, les *Guſtave*, etc. en feignant de ſe fâcher contre eux ; c'eſt ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à *Alexandre* pour quelque officier grec comdamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant *la Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuſte que l'aréopage, et vous valez bien cet *Alexandre*, à qui *Juvénal* et *Boileau* ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, Sire, pour ce jeune *Morival*. Votre Majeſté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'eſt plus digne de vous que de le protéger ; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, et il mourra content.

Agréez, Sire, ma reſpectueuſe et vive reconnaiſſance.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, janvier.

SIRE,

QUOIQUE je vous aye donné à tous les diables, vous et *Cyrus*, et le grand *Guſtave*, etc. cependant je propoſe à votre Majeſté quelque choſe de divin, ou plutôt de très-humain et de très-digne d'elle. Ce n'eſt point ici une plaiſanterie ; c'eſt une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder. 1774.

Ce jeune gentilhomme qui eſt, ſous le nom de *Morival*, lieutenant au régiment d'Eichmann à Véſel, ne peut hériter de ſon père et de ſa mère tant qu'il ſera dans les liens de la procédure criminelle, et du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorſqu'il n'avait qu'environ ſeize ans ; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville, et ſon nom eſt d'*Etallonde*. On a été très-content de lui à Véſel depuis qu'il eſt à votre ſervice. Je ſais que c'eſt un des plus braves et des plus ſages officiers que vous ayez. Toute ſon ambition eſt de vivre et de mourir au ſervice de votre Majeſté ; il n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître. Mais il eſt affreux qu'il reſte toujours condamné au même ſupplice dans lequel eſt mort le chevalier de *la Barre*, qui avait fait un petit commentaire ſur votre art de la guerre.

Ces aſſaſſinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de ſon roi,

de la raiſon et de la juſtice, qui, en étant caſſé, n'a
1773. pas été aſſez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour *Morival*, ou la caſſation de l'arrêt qui l'a condamné. Je ſupplie donc votre Majeſté avec la plus vive inſtance d'accorder à *Morival* un congé d'un an, pendant lequel il ſera chez moi. Je vous répondrai de ſa perſonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiſſe plus facilement lever des ſoldats que dans le petit canton que j'habite, qui eſt préciſément à une lieue de la Suiſſe, de Genève, de la Savoie et de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aïder à vous fournir les plus beaux hommes, et à choiſir les plus ſages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer ſon congé d'un an ; il partira ſur le champ, et peut-être reviendra-t-il à Véſel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à votre Majeſté, et vous aurez fait ce qu'auraient fait ces *Cyrus* et ces *Guſtave*, dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les ſentimens que j'ai toujours eus, et avec leſquels je mourrai.

LETTRE LII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de février.

Vous devez savoir que je suis teuton de naissance, et que par conséquent la langue francaise n'est pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous soyez donnée de m'enseigner les finesses de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, soit par distraction des affaires, soit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage sur la tactique : et je n'ai jamais vu que les termes de *haine* et de *donner à tous les diables* se soient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fussent écrits par *Tisiphone*, *Mégère* ou *Alecton*. Mais à cela ne tienne ; vous avez le privilége de tout dire, et d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si *Rousseau* dit : 1774.

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels ;

il n'a pas tort dans un sens, parce que *Socrate* était le plus sage et le plus modéré des mortels, et *Alexandre* le plus dissolu et le plus emporté des hommes, lui qui dans ses débauches avait tué *Clitus*, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir

1774. le philoſophe *Calliſthène*, et par faibleſſe pour les caprices d'une courtiſane avait brûlé Perſépolis.

Il eſt certain qu'un caractère auſſi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à *Socrate*. Mais il eſt vrai auſſi que ſi *Socrate* s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perſes, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les réſolutions hardies par leſquelles *Alexandre* dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde eſt monde, et il y en aura long-temps après que vous et moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre *Morival* a eu une permiſſion pour un an pour ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françaiſe que vous ferez mettre à Verſoy.

On dit que cette ville s'élève et fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous et à M. de *Choiſeul* ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute M. d'*Aiguillon*, nouveau miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, et je n'écris point contre elle. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie et proſpérité.

FÉDÉRIC.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

SIRE,

Soyez bien sûr que je suis très-fâché que vous ayez la goutte ; ce n'est pas seulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, et qu'on plaint les maux qu'on a sentis ; mais c'est parce que la santé de votre Majesté est un peu plus précieuse et plus nécessaire au monde que la mienne ; c'est parce que je m'intéresse à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaises plaisanteries sur l'art de tuer ; je ne songe qu'à votre conservation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie. 1774.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour *Morival*, en me boudant et en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à passer ses jours et à mourir à votre service.

Il espère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, et qui le rendent capable d'hériter, et qui le mettront en état d'être plus utile à son régiment : ces lettres s'accordent aisément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis assurer d'ailleurs votre Majesté

1774. que l'on se repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de *la Barre*. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magistrat d'Abbeville, qui fut la première cause de cette horrible affaire. Voici ses propres mots : *Nous déclarons que non-seulement nous avons le jugement du chevalier de la Barre en horreur, mais frémissons encore au nom du juge qui a instruit cet exécrable procès ; en foi de quoi nous avons signé ce certificat, et y avons apposé le sceau de nos armes.* A Abbeville, le 9 novembre 1773. Signé, *de Belleval.*

De plus, il est de droit dans notre jurisprudence (si nous en avons une) qu'un homme jugé pendant son absence, est écouté quand il se présente ; et c'est ainsi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille *Sirven* ; et c'est dans la même espérance que j'implore votre Majesté pour *Morival*, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la justice que je demanderai, je vous renverrais *Morival* sur le champ ; et il se consolera toujours par l'honneur de servir un roi guerrier et philosophe, qui voit tout et qui fait tout par lui-même, et qui n'aurait pas souffert cette détestable boucherie. Je remercie donc votre Majesté avec la plus grande sensibilité ; et si je ne réussis pas dans mon œuvre charitable, je ne serai pas moins reconnaissant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond respect de ce vieux malade, qui est à vous comme s'il se portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de *Morival :* Je souligne l'endroit où il m'explique ses vues sur son service. Vous verrez, Sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un sujet indigne.

J'oserais vous demander une autre grâce pour lui en cas qu'il ne pût réussir dans son procès; ce serait de l'envoyer dans l'armée russe parmi les autres officiers de votre Majesté. Il ne verra rien de si barbare parmi les Turcs que ce qui s'est passé dans Abbeville. 1774.

LETTRE LIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de mars.

VOTRE éloquence est semblable à celle de ce fameux orateur des Romains, *Antoine*, qui savait si bien plaider ses causes, même injustes, qu'il les gagnait toutes. Je me sens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, et je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puissiez me faire. Bientôt vous me persuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je suppose que *Morival* doit être à présent à Ferney. Vous entendez mieux les lois françaises que moi, et vous concilierez la présence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir sa grâce, et une récompense de ce qu'il a eu assez d'esprit pour se dérober au supplice que ce malheureux *la Barre* a souffert.

Je veux croire qu'il y a des gens sensés, même dans Abbeville, qui condamnent le jugement barbare

1774. de leurs juges. Mais que le fanatiſme crie que la religion eſt offenſée, vous verrez ces mêmes juges, emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés ſur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges français ſont comme les nôtres : lorſque ces derniers ont la fièvre chaude, malheur à la victime qui ſe préſente tandis qu'ils ont le tranſport au cerveau.

Mais c'eſt au protecteur des *Calas* et des *Sirven* à ſecourir *Morival*, et à purger ſa nation de la honte que lui impriment d'auſſi atroces barbaries que celles d'Abbeville et de Toulouſe.

En écrivant je reçois votre ſeconde lettre datée du 11. Elle me trouve ſans goutte, et je ne vous ſuis pas moins obligé du compliment que vous me faites au ſujet de ma maladie. Cependant croyez que je ſuis très-perſuadé que le monde eſt très-bien allé avant mon exiſtence, et qu'il ira de même quand je ſerai confondu dans les élémens dont je ſuis compoſé. Qu'eſt-ce qu'un homme, un individu, en comparaiſon de la multitude des êtres qui peuplent ce globe ? On trouve des princes et des rois à foiſon, mais rarement des *Virgiles* et des *Voltaires*.

Nous connaiſſons ici *le Taureau blanc*, mais point le *Dialogue du prince Eugène et de Marlborough* dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs ſont *la Vierge* et *la Pompadour*. Je trouve la matière abondante, et je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeuneſſe me conſolent de mon radotage.

Demeurez jeune long-temps, haïſſez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez

ceux

ceux qui défendent leur patrie, et sachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.* 1774.

FÉDÉRIC.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 avril.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de parler à votre Majesté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permission de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune français qui aurait encore un petit reste de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonspect et le plus sage, ayant les mœurs les plus douces, et aimant passionnément la profession des armes, à laquelle il s'est voué.

Je ne sais encore s'il réussira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre service, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante et la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille et de son étonnante affaire; c'est un bon gentilhomme, fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne sors point de surprise, quand je vois quelle a été sa faute, et quelle a été sa condamnation. Il n'est chargé juridiquement que d'avoir passé fort vîte, le chapeau

1774. sur la tête, à quarante pas d'une procession de capucins, et d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanson grivoise faite il y a plus de cent ans.

Il est inconcevable que dans un pays qui se dit policé, et qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au supplice des parricides un jeune homme sortant de l'enfance, pour une chose qui n'est pas même une peccadille, et qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de prison.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, et j'en suis aussi frappé que le premier jour. J'aurais conseillé à M. de *Morival* votre officier de ne point s'avilir jusqu'à demander grâce à des barbares en démence, si cette grâce n'était pas nécessaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il restera chez moi jusqu'à ce que son affaire soit finie ou manquée, et il profitera de la permission que votre Majesté lui a donnée. Il reviendra à son régiment le plutôt qu'il pourra, et le jour que vous prescrirez.

Je remercie votre Majesté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me suis attaché à lui de plus en plus, et sa passion de vous servir toujours est une des plus fortes raisons des sentimens que j'ai pour lui. J'ose vous assurer que personne n'est plus digne de votre protection; la pitié que son horrible aventure vous inspire, fera la consolation de sa vie, si malheureusement commencée, et qui finira heureusement sous vos ordres. La mienne est accablée des plus grandes infirmités; vos bontés en adoucissent l'amertume,

et je la finirai avec des sentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond respect pour votre Majesté, et j'ose le dire, avec le plus tendre attachement pour votre personne. 1774.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 15 de mai.

MORIVAL vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, son innocence seule a plaidé pour lui ; et rougissant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légèretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embrassez généreusement sa défense. C'est se déclarer le protecteur des opprimés et le vengeur des injustices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que fasse la philosophie, la stupidité et le faux zèle se maintiennent dans l'Eglise, et le nom de l'*inf*... est encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'esprit, et de ceux que la fureur du salut de leurs concitoyens possède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les sujets soient très-chrétiens ; et on n'en souffrira jamais qui manquent à saluer ou à s'agenouiller devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

1774. Le seul moyen d'obtenir grâce pour *Morival* est de lui persuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque église, la torche à la main, de se faire fesser par des moines au pied du maître-autel, et au sortir de là de se faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui se dit le ministre du *Dieu des vengeances*, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de se rétracter.

Cependant l'entreprise vous fera honneur, et la postérité dira qu'un philosophe retiré à Ferney, du fond de sa retraite, a su élever sa voix contre l'iniquité de son siècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, et contraint les puissans de la terre à réformer les abus. L'*Arétin* n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve et l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée sous les pieds impérieux de l'arrogance titrée; et soyez persuadé que personne ne vous souhaite plus de prospérités que philosophe de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 de juin.

AUCUN cheval ne m'a jeté en bas : je ne suis point tombé. Je n'ai point eu l'aventure de votre St. *Paul*, qui était un détestable cavalier ; mais j'ai eu la fièvre avec un fort érésipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries ; point de troisième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne saurait rendre. Mon aventure toute commune s'est réduite à un érésipèle, comme tout le monde peut l'avoir. 1774

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de sa faveur, a brodé ce conte à plaisir. Il a l'imagination poëtique ; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique.

Pour le bon *Louis XV*, il est allé en poste chez le père éternel. J'en ai été faché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son successeur débute avec beaucoup de sagesse, et fait espérer aux Velches un gouvernement heureux. Je voudrais qu'il eût traité la *Dubarri* plus doucement, par respect pour son bisaïeul.

Si la monacaille influe sur ce jeune homme, les petits-maîtres seront en rosaire, et les initiés de *Vénus* couverts d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelque évêque s'intéresse pour *Morival*, et qu'un picpuce

——— plaide sa cause. On prétend qu'un orage se forme et
1774. menace les philosophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés et les événemens que ce nouveau règne va produire : disposé à admirer tout ce qui sera admirable, et à faire mes réflexions sur ce qui ne le sera pas, ne m'intéressant qu'au sort des philosophes, et principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philosophe de Sans-souci a été, est, et sera le sincère admirateur. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

Il est vrai que les gobes-Dieu pourront bien avoir du crédit en France ; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appelez la *dévote* pourra contribuer plus que personne à affermir ce crédit si dangereux. Je n'ai pas assez exalté ce qui me reste d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards sont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux ; mais aussi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont votre Majesté veut bien me parler avait, comme vous dites très-bien, le défaut d'être roi.

Il était, ainſi que tant d'autres, peu fait pour ſa place, indifférent à tout, mais ſe piquant aiſément dans les petites choſes qui lui étaient perſonnelles; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi; et moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarraſsât ſi j'étais ou non ſur la liſte de ſes domeſtiques; je reſpecte ſa mémoire, et je vous ſouhaite une vie qui ſoit juſte le double de la ſienne. 1774.

Si on fait à *Morival* la moindre difficulté, je le renverrai ſur le champ à votre Majeſté; nos ſous tyrans velches étaient des monſtres bien abſurdes. Ce jeune homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes, (comme s'il avait commis une douzaine de parricides) eſt le jeune homme le plus ſage, le plus circonſpect que j'aye jamais vu; il n'a d'un jeune officier que la bravoure; ſon éducation avait été très-négligée, comme elle l'eſt dans toute les petites villes de France: il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le deſſin ſous un très-bon maître; et je réponds à votre Majeſté qu'à ſon retour il ſera en état de vous rendre de vrais ſervices, et qu'il ſera très-digne de votre protection dans ce diable de grand art de *Lucifer* dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occaſion de demander pour lui ce que l'humanité, la juſtice et la raiſon lui doivent; ſon père eſt gentilhomme, et préſident d'une ſotte ville; ſon oncle eſt chevalier de Malte; ſon frère a ſollicité la place de bailli de la nobleſſe, et aucun d'eux n'a oſé parler pour lui.

Daignez voir, Sire, ſi vous voudrez bien protéger,

1774. sans vous compromettre, ce brave et vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriser à dire qu'il est sous votre protection, et qu'on vous fera plaisir en le favorisant? Il me semble que cette tournure peut lui faire un grand bien sans exposer votre Majesté au moindre dégoût.

J'avoue que si j'étais à la place de *Morival*, je me garderais bien de rien demander à des velches; mais il y est forcé, il ne doit pas abandonner ses héritages. Je supplie votre Majesté de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le respect, l'attachement et les regrets qui me suivront au tombeau.

LETTRE LIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 30 de juillet.

Je ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur *Louis XVI*. Il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions: il faut suivre ses démarches, et cela pendant quelques années. En se précipitant, en décidant à la hâte, on se trompe.

Vous qui avez des liaisons en France, vous pouvez savoir, sur le sujet de la cour, des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*inf*... l'emporte sur celui de la philosophie, je plains les pauvres Velches; ils risqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en soutane, qui leur donnera la discipline

d'une main, et les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts et les hautes sciences; la rouille de la superstition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, et né pour la société. 1774.

Mais il n'est pas sûr que cette triste folie religieuse secoue ses grelots sur le trône des *Capets*.

Laissez en paix les manes de *Louis XV*. Il vous a exilé de son royaume, il m'a fait une guerre injuste: il est permis d'être sensible aux torts qu'on ressent, mais il faut savoir pardonner. La passion sombre et atrabilaire de la vengeance n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. Nous devons réciproquement oublier nos sottises, et nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre *Morival*, si je le puis. Corriger les injustices et faire le bien, sont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que zéro le crédit que je puis avoir en France; je n'y connais personne. J'ai vu M. de *Vergennes* il y a vingt ans, comme il passait pour aller en Pologne, et ce n'en est pas assez pour s'assurer de son appui. Enfin, vous en userez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer *Aufresne* sur notre théâtre. Il a joué les rôles de *Couci* et de *Mithridate*. On m'a dit qu'il avait été à Ferney: aussitôt je l'ai fait venir pour l'interroger sur votre sujet; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité et urinant du sang. Ces paroles m'ont saisi; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, et je me suis rassuré.

1774. Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez; et je ne croirai votre fin prochaine que lorſque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui riſquent leur ſanté, leurs membres et leur vie pour conſerver celle de leurs concitoyens. Puiſque nous vous perdrions ſi vous ne lâchiez de ces ſarcaſmes contre les guerriers, je vous accorde le privilége excluſif de vous égayer ſur leur compte. Mais repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney: ne regarderez-vous pas comme votre dieu-ſauveur, le brave qui défendrait vos poſſeſſions, et qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

Je prévois votre réponſe. Vous avancerez qu'il eſt juſte de ſe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perſonne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs ſouverains leur donnent. Si *Turenne* et *Louvois* ont mis le Palatinat en cendres, ſi le maréchal de *Bellisle* oſa propoſer de faire un déſert de la Heſſe, ces ſortes de conſeils ſont l'opprobre éternel de la nation françaiſe, qui, quoique très-polie, s'eſt quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Obſervez cependant que *Louis XV* rejeta la propoſition du maréchal de *Bellisle*, et qu'en cela il ſe montra ſupérieur à *Louis XIV*.

Mais je ne ſais où je m'égare. Eſt-ce à moi à ſuggérer des réflexions à ce philoſophe ſolitaire qui de ſon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira

votre esprit inépuisable. Il vous dira sans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige et la grêle, que contre la guerre; que ce sont des maux nécessaires, et qu'il n'est pas digne d'un philosophe d'entreprendre des choses inutiles. 1774.

On demande d'un médecin qu'il guérisse la fièvre, et non qu'il fasse une satire contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les nous; n'en avez-vous point, compatissez à nos maux. Disons comme l'ange *Ituriel*: Si tout n'est pas bien dans ce monde, tout est passable; et c'est à nous de nous contenter de notre sort.

En attendant, vos héros russes entassent victoires sur victoires sur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du sultan. Ils lisent vos libelles, et vont se battre. Et votre impératrice, comme vous l'appelez, a fait passer une nouvelle flotte dans la Méditerranée; et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, et ayez la bonté de m'en envoyer la concordance.

Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant russe à *Ninon de l'Enclos*, *Pégase et le Vieillard*, et nous attendons *Louis XV aux champs Elysées*. Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de sans-Souci souhaite longue vie, gaieté et contentement. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 auguſte.

SIRE,

1774. J'AI enfin propoſé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait; je lui ai mandé que votre Majeſté daignait s'intéreſſer à ce jeune homme, qui mérite en effet votre protection par ſon extrême ſageſſe et par ſon application continuelle à tous les devoirs de ſon état, et ſurtout par la réſolution inébranlable de vous ſervir toute ſa vie.

Peut-être les formalités, qui ſemblent inventées pour retarder les affaires, pourront retenir *Morival* chez moi encore quelque temps; mais il ſe rendra à Véſel au moment que votre Majeſté l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je ſuis et j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans votre lettre du 30 juillet: *Repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne regarderez-vous pas comme votre ſauveur le brave qui défendrait vos poſſeſſions?*

J'ai dit en médiocres vers, dans la Tactique, ce que vous dites en très-bonne proſe:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre.
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux;
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes, etc.

Vous voyez, Sire, que je penſais abſolument comme certain héros du ſiècle. Madame *Deshoulieres* a dit : 1774

Faute de s'approcher et faute de s'entendre,
On eſt ſouvent brouillé pour rien.

D'ailleurs les penſées d'un pauvre philoſophe, enterré au pied des Alpes, ne ſont pas comme les penſées des maîtres de la terre. Ces philoſophes vrais ou prétendus ſont ſans conſéquence ; mais vous autres héros et ſouverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la deſtinée des hommes en dépend.

Que je gémiſſe ou non de voir la patrie d'*Homère* en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chaſſer et de mettre des *Alcibiades* en leur place, il n'en ſera ni plus ni moins, et les Turcs n'en ſauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puiſſance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la choſe devient ſérieuſe, et malheur à qui s'y oppoſerait !

L'*Epître à Ninon* eſt réellement du comte de *Shouwalof*, neveu du *Shouwalof* dernier amant de l'impératrice *Eliſabeth ;* ce neveu a été élevé à Paris, et a d'ailleurs beaucoup d'eſprit et beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un ruſſe ferait ſi bien des vers français ; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la ſatire intitulée *Louis XV aux champs Elyſées*, et je ne crois

1774. pas qu'elle exiſte. Il paraît un recueil des lettres du feu milord *Cheſterfield* à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de *Sévigné* aimait ſa fille.

Il eſt très-ſouvent parlé de vous dans ces lettres; on vous y rend toute la juſtice que la poſtérité vous rendra.

Le ſuffrage du lord *Cheſterfield* a un très-grand poids, non-ſeulement parce qu'il était d'une nation qui ne ſonge guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'eſt peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être ſuſpecte; il ne ſe doutait pas que ſes lettres ſeraient imprimées après ſa mort et après celle de ſon bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainſi votre Majeſté les verra bientôt. Elle lira le ſeul anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me ſouviens toujours que ma plus grande paſſion a été de vous plaire: elle eſt actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on ſent ſa misère, plus on eſt modeſte.

Votre vieux admirateur.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE LXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 de ſeptembre.

Le chancelier de France eſt culbuté, à ce que diſent les nouvelles publiques ; il faudra recourir à un autre protecteur, ſi vous voulez ſervir *Morival*. On dit que l'ancien parlement va revenir ; mais je ne me mêle pas des parlemens, et je m'en repoſe ſur la prudence du ſeizième des *Louis*, qui ſaura mieux que moi ce qu'un *Louis* doit faire. 1774.

Je rends juſtice à vos beaux vers ſur la tactique, comme aux injures élégantes qui, ſelon vous, ſont des louanges. Et quant à ce que vous ajoutez ſur la guerre, je vous aſſure que perſonne n'en veut en Europe ; et que ſi vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Ruſſie comme à celui de l'impératrice-reine, elles atteſteraient toutes deux que ſans moi il y aurait eu un embraſement général en Europe, et même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà aſſez pour les affaires de Pologne : je pourrais plaider cette cauſe devant tous les tribunaux de la terre, aſſuré de la gagner. Cependant je garde le ſilence ſur des événemens ſi récens, dont il y aurait de l'indiſcrétion à parler.

Votre lettre m'eſt parvenue à mon retour de la Siléſie où j'ai vu le comte *Hoditz*, auparavant ſi gai, à préſent triſte et mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, et qui

—— ſont une ſuite de l'âge. ai adreſſé cette épître,
1774. ſur laquelle vous jette oup d'œil, ſi vous le
voulez. Elle ne vaut de *Ninon*; mais je
ſoupçonne fort que le abo *Voltaire* a paſſé ſur
cette dernière. J'ai vu, bea up de ruſſes; mais
aucun qui s'expliquât, ou qu eût ce tour de gaieté
dont cette épître eſt animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïſſe point; et je ne ſaurais m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort perſonne ne vous remplacera: c'en ſera fait en France de la belle littérature. Ma dernière paſſion ſera celle des lettres; je vois avec douleur leur dépériſſement, ſoit faute de génie, ou corruption de goût qui paraît gagner le deſſus. Dans quelques ſiècles d'ici on traduira les bons auteurs du temps de *Louis XIV*, comme on traduit ceux du temps de *Périclès* et d'*Auguſte*. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau ſiècle ſi fameux. Ceux qui viendront après nous, naîtront avec moins d'enthouſiaſme pour les chefs-d'œuvres de l'eſprit humain, parce que le temps de l'effervescence eſt paſſé: il ſe borne aux premiers progrès, qui ſont ſuivis de la ſatiété et du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaiſes.

Vivez donc autant que cela ſera poſſible, et ſoutenez ſur vos épaules voûtées, comme un autre *Atlas*, l'honneur des lettres et de l'eſprit humain. Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 d'octobre.

LES négociations de la paix de Veſtphalie n'ont pas coûté plus de peine à *Claude d'Avaux*, comte de Meſmes, et au fameux *Oxenſtiern*, qu'il ne vous en coûte à ſolliciter la grâce de *Jacques-Marie Bertrand d'Etallonde* à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps poſſibles. Voilà un chancelier ſans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connaiſſez pas, et qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de *Jacques-Marie*, enfin un témoignage que vous me demandez, et qui n'eſt pas ſelon le ſtyle de la chancellerie. 1774.

On prétend qu'un *atteſtat* de l'officier général dans le régiment où il ſert, eſt ſuffiſant, et que les princes ne doivent pas s'abaiſſer à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les ſervent; ou il faut en faire une affaire miniſtérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi qui ne ſuis exercé ni en ſtyle de chancellerie, ni profondément inſtruit du *punctilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M. d'*Alembert*, et je ferai écrire à mon miniſtre à Paris qu'il diſe un mot en faveur du jeune homme au nouveau chancelier.

Si les anciens uſages barbares prévalent contre les bonnes intentions de *Marie-François Arouet de Voltaire* et

1774. de ſon aſſocié M. de *Sans-ſouci*, il faudra s'en conſoler, car ce n'eſt pas une raiſon pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit : Il faut vivre et laiſſer vivre. C'eſt ainſi que penſe votre impératrice : elle ſe contente d'avoir humilié la Porte ; elle eſt trop grande pour écraſer ſes ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra ; les anciens grecs ſont reſſuſcités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marſeille ; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'exiſte plus.

Le deſtin des choſes humaines eſt de changer : la Grèce et l'Egypte ſont barbares à leur tour ; mais la France, l'Angleterre, et l'Allemagne qui commence à s'éclairer, nous dédommagent bien du Péloponnèſe. Les marais de Rome ont inondé les jardins de *Lucullus* ; peut-être que dans quelques ſiècles d'ici il faudra puiſer les belles connaiſſances chez les Ruſſes. Tout eſt poſſible, et ce qui n'eſt pas, peut arriver enſuite.

Je fais des vœux pour que l'Etre des êtres prolonge les jours de votre ame charitable : qu'il vous conſerve long-temps pour la conſolation des malheureux et pour la ſatisfaction de l'humble philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 d'octobre.

L'ART de vous autres grands poëtes
Rehauſſe les petits objets :
De ſecs et décharnés ſquelettes,
Maniés par vos mains adraites,
Deviennent charnus et replets.
Voltaire et ſa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si ſon génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudeſque,
Qui, dans l'école ſoldateſque
Nourri depuis ſes jeunes ans,
A paſſé chez les vétérans,
Sans ſe guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ſes vieux camps.

Suffit que le ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connaître
Tant de chefs-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteraient des autels,
Si dans ce temps de petiteſſe
On penſait comme à Rome, en Grèce,
Où tout reſpirait la grandeur.

1774.

1774.

Mais notre ſiécle dégénère;
Les lettres ſont ſans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux arts, ſacré vallon!
Et vous, Virgile, et Cicéron,
Vous irez avec lui ſous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, et vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivans, cela eſt plus difficile, parce que tout ne ſe ſait pas; et une ſeule circonſtance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné *Louis XIV* de ſon vivant de ce qu'il avait entrepris la guerre de la ſucceſſion : à préſent on lui rend juſtice; et tout juge impartial doit avouer que c'aurait été lâcheté de ſa part de ne pas accepter le teſtament du roi d'Eſpagne. Tout homme fait des fautes, et par conſéquent les princes. Mais le vrai ſage des ſtoïciens et le prince parfait n'ont jamais exiſté, et n'exiſteront jamais.

Les princes comme *Charles le téméraire*, *Louis XI*, *Alexandre VI*, *Ludovic Sforze*, ſont les fléaux de leurs peuples et de l'humanité: ces ſortes de princes n'exiſtent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois foux à lier, nombre de ſouverains faibles, mais non pas des monſtres comme aux XIVe et XVe ſiècles. La faibleſſe eſt un défaut incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, et non pas à la perſonne. Je conviens qu'on fait du mal par faibleſſe; mais dans tout pays où la ſucceſſion au trône eſt établie, c'eſt une ſuite néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune

famille quelconque n'a fourni une ſuite non interrompue de grands hommes. Croyez que tous les établiſſemens humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut ſe contenter de l'*à peu-près*, et ne pas déclamer violemment contre les abus irremédiables. 1774.

Je viens à préſent à votre *Morival*. J'ai chargé le miniſtre que j'ai en France d'intercéder pour lui, ſans trop compter ſur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des atteſtations de la vie d'un ſuppliant ſe produiſent dans des cauſes judiciaires; elles ſeraient déplacées dans des négociations, où l'on ſuppoſe toujours, comme de raiſon, que le ſouverain qui fait agir ſon miniſtre n'emploîrait pas ſon interceſſion pour un miſérable. Cependant, pour vous complaire, j'ai envoyé un petit atteſtat, ſigné par le commandant de *Véſel*, à d'*Alembert*, qui en pourra faire un uſage convenable.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne pas: à la ſuite d'une longue vie, les veines commencent à s'oſſifier, et il faut du temps pour que cela gagne la veine cave; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, et peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne réſiſtent pas auſſi long-temps que ceux qui, par une vie réglée, ont été ménagés et conſervés. C'eſt le moindre de mes embarras, car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il eſt égal d'avoir vécu ſix ſiècles ou ſix jours. Il eſt plus important d'avoir bien vécu, et de n'avoir aucun reproche conſidérable à ſe faire.

Voilà ma confeſſion; et je me flatte que le

LETTRE LXV.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 de novembre.

1774. —— Ne me parlez point de l'Elysée. Puisque *Louis XV* y est, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : *Homère*, *Virgile*, *Sophocle*, *Euripide*, *Thucydide*, *Démosthènes* et *Cicéron*; tous ces gens ne vous verraient arriver qu'à contre-cœur; au lieu qu'en restant chez nous, vous pouvez conserver une place que personne ne vous dispute, et qui vous est due à bon droit. Un homme qui s'est rendu immortel, n'est plus assujetti à la condition du reste des hommes : ainsi vous vous êtes acquis un privilége exclusif.

Cependant, comme je vous vois fort occupé du sort de ce pauvre d'*Etallonde*, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque espérance. Vous y verrez les termes dans lesquels le garde des sceaux s'exprime, et vous verrez en même temps que M. de *Vergennes* se prête à la justification de l'innocence. Cette affaire sera suivie par M. de *Goltz*; j'espère à présent que ce ne sera pas en vain, et que *Voltaire*, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remercîmens de d'*Etallonde* et les miens.

Si je ne vous croyais pas immortel, je consentirais volontiers à ce que d'*Etallonde* restât jusqu'à la fin de son affaire chez votre nièce. Mais j'espère que ce sera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne saurais m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait ; et il me semble qu'il manquerait quelque chose à notre Europe, si elle était privée de *Voltaire*. 1774.

Que votre pouls inégal ne vous inquiéte pas : j'en ai parlé à un fameux médecin anglais qui se trouve actuellement ici : il traite la chose de bagatelle, et dit que vous pouvez vivre encore long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ses décisions, vous voulez bien ne pas m'ôter l'espérance, qui était le dernier ingrédient de la boîte de *Pandore*.

C'est dans ces sentimens que le philosophe de Sans-souci fait mille vœux à *Apollon*, comme à son fils *Esculape*, pour la conservation du patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 décembre.

SIRE,

Vous faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'*Etallonde*. J'ose toujours assurer votre Majesté qu'il en est bien digne : son éducation avait été très-négligée par son père, sot et dur président de province, qui destinait son fils à être prêtre ; il ne savait pas seulement l'arithmétique quand il est venu chez moi : il est consommé

1774. actuellement dans la géométrie pratique et dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Majeſté par les chariots de poſte, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de deſſiner de tout le pays qui eſt entre les Alpes et le mont Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne ſert qu'à montrer avec quelle facilité et quelle propreté ſurprenante il deſſine. J'oſe vous répondre qu'il ſera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il ne reſpire qu'après le bonheur de vivre et de mourir à votre ſervice. Il n'a et il n'aura jamais d'autre patrie que vos Etats et d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raiſon comme ſon bienfaiteur, et j'oſe le dire, comme ſon père.

Il écrit aujourd'hui à votre ambaſſadeur; mais il attend les pièces de ſon abominable procès, ſans leſquelles on ne peut rien faire; il eſt moins inſtruit que perſonne de tout ce qui s'eſt fait pendant ſon abſence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il ſait, c'eſt qu'elle fut l'effet d'une tracaſſerie de province et d'une inimitié de famille. Un de ſes infames juges, qui mourut il y a deux ans, ſe fit traîner avant ſa mort chez un vieux gentilhomme oncle de d'*Etallonde* et chevalier de St Louis; il lui demanda publiquement pardon de ſon exécrable injuſtice; mais ſon repentir ne nous ſuffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'eſt ſi aiſé que d'être condamné à mort, et rien de ſi difficile que de connaître ſeulement pourquoi on a été condamné. Telle eſt notre juriſprudence

barbare. Ce procès eſt plus odieux encore que celui des *Calas*. 1774.

Vous ſouvenez-vous, Sire, d'une petite pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peigniez ſi bien

Ce peuple ſot et volage,
Auſſi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats. (1)

Vous ſavez que ce peuple de Velches a maintenant pour ſon *Végèce* un de vos officiers ſubalternes (*), dont on dit que vous feſiez peu de cas, et qui change toute la tactique en France, de ſorte que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. L'Europe n'eſt plus au temps des *Condé* et des *Turenne*, mais elle eſt au temps des *Frédéric*. Si jamais par haſard vous aſſiégiez Abbeville, je vous réponds que d'*Etallonde* vous ſervirait bien.

Ma ſanté décline furieuſement; j'ai grand'peur de ne pas vivre aſſez long-temps pour voir finir ſon affaire; mais elle finira bien ſans moi; votre nom ſuffira; il ne me reſtera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de votre Majeſté.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des Etats du roi de Pruſſe, vexation que la déroute de Rosbach ſuivit de près.

(*) Le baron de *Pirſch*.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de décembre.

1774. NON, vous ne mourrez pas de ſi tôt: vous prenez les ſuites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin; mais ce feu divin que *Prométhée* déroba aux cieux et qui vous remplit, vous ſoutiendra et vous conſervera encore long-temps.

„ Il faut, Monſeigneur, que vos ſermons baiſſent „ (diſait *Gilblas* à l'archevêque de Tolède) pour „ qu'on préſage votre décadence „ Juſqu'à préſent vos ſermons ne baiſſent pas. Récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Sénez, l'autre à l'abbé *Sabathier*, qui marquaient de la vigueur et de la force d'eſprit. Cet eſprit tient au genre nerveux et à la fineſſe des ſucs qui ſe diſtillent et ſe préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration ſe fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez, et vous verrez la fin du procès de *Morival*. J'aurais ſans doute dû penſer plutôt à lui, mais la multitude et la diverſité des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de l'obligation de m'en avoir fait ſouvenir. Peut-être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos ſollicitations: nous trouverons les eſprits moins échauffés, par conſéquent plus raiſonnables. Peut-être alors y aura-t-il des bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-

huitième ſiècle, et qui tâcheront d'effacer cette flétriſſure, en feſant déperſécuter le compagnon du malheureux *la Barre.* 1774.

Vous ſerez l'auteur de cette bonne action. Je m'aſſocierai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occaſion de ſoutenir l'innocence, et de délivrer les opprimés. C'eſt un devoir de tout ſouverain d'en uſer ainſi chez lui; et ſelon les cas il peut en uſer quelquefois de même en d'autres pays, ſurtout s'il meſure ſes démarches ſelon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir briſé un crucifix et d'avoir chanté des chanſons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, ſi d'ailleurs il a du mérite. Les ſentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus, car c'eſt le véritable crime qui diffame, et non pas la punition lorſqu'elle eſt injuſte. Il faudra voir ſi le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux inſinuations de M. de *Vergennes.*

Ce miniſtre, qui a réſidé long-temps en pays étranger, a entendu le cri public de l'Europe à l'occaſion de ce maſſacre de *la Barre*; il en a honte; et il tâchera de réparer en cette affaire ce qui eſt réparable. Mais le parlement peut-être ne ſera pas docile; ainſi je ne réponds encore de rien.

Prenez bien ſoin de votre ſanté pendant le froid rigoureux qui commence à ſe faire ſentir, et comptez que le philoſophe de Sans-ſouci s'intéreſſe plus que perſonne à la conſervation du patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 décembre.

SIRE,

1774. PENDANT que votre officier de Ferney deſſine des montagnes, et fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney ſe jette à vos pieds, et envoie à votre Majeſté les charges énoncées contre cet officier dans le procès criminel auſſi abſurde qu'exécrable intenté contre lui. Ce procès eſt beaucoup plus atroce que celui des *Calas*, et rend la nation plus odieuſe; car du moins les infames juges des *Calas* pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, et qu'ils avaient cru venger la nature; mais les ſinges en robes noires qui ont oſé juger d'*Etallonde* ſans l'entendre, et même ſans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus ſotte des ſuperſtitions, et ſe ſont conduits contre les lois auſſi-bien que contre le ſens commun.

Ce mot de *religion*, dont on s'eſt ſervi pour condamner l'innocence au plus horrible ſupplice, feſait une grande impreſſion ſur l'eſprit du feu roi de France; il croyait s'attacher le clergé par ce ſeul mot; et même à la mort du Dauphin ſon fils il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il diſait qu'il n'aimait ſon fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce

qui a cauſé la mort du chevalier de *la Barre* et la condamnation de votre officier d'*Etallonde*. Il eſt à vous pour jamais, et ſoyez très-sûr qu'il eſt digne de vous appartenir. 1774.

Je ne doute pas que votre ambaſſadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, et je vous demande en grâce d'échauffer ſon zèle ſur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous reſpecte, on ménagera un militaire qui vous appartient et qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on ſoit fort de vos amis, mais on peut préſumer qu'on aura un jour beſoin d'en être; et enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne ſoit très-puiſſant. Il m'eſt ſacré, je mourrai en le prononçant.

J'oſe me flatter que votre Majeſté voudra bien me laiſſer d'*Etallonde Morival* juſqu'à ce que le reſpect qu'on vous doit, termine heureuſement cette affaire affreuſe.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

A Berlin, le 28 de décembre.

Non, vous ne mourrez point; je n'y puis consentir.

1774. Vous vivrez, et vous verrez la fin du procès de d'*Etallonde*; mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence; et d'*Etallonde* vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, et de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction de quoi former et perfectionner ses talens.

Je vous remercie des dessins que vous m'envoyez, surtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres et que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune homme (*) qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la *Dubarri*. Si *Louis XV* n'était pas mort, il aurait joué un rôle subalterne dans ce royaume, mais actuellement il a beaucoup perdu: il est fort éventé; et je doute qu'il se soutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie, il s'est annoncé comme homme à talens; on l'en a cru

(*) Le baron de *Pirsch*.

d'abord

d'abord sur sa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité ; il se peut alors qu'il devienne quelque chose. 1774.

Les siècles où les nations produisent des *Turenne*, des *Condé*, des *Colbert*, des *Bossuet*, des *Bayle* et des *Corneille*, ne se suivent pas de proche en proche : tels furent ceux des *Périclès*, des *Cicéron*, des *Louis XIV*. Il faut que tout prépare les esprits à cette effervescence. Il semble que ce soit un effort de la nature, qui se repose après avoir prodigué tout à la fois sa fécondité et son abondance. Point de souverain qui puisse contribuer à l'avénement d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte que ceux qui les ont reçus, puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et souvent les génies déplacés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien.

Dans tout pays où le culte de *Plutus* l'emporte sur celui de *Minerve*, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées et des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux États : les richesses y portent la mollesse et la corruption : non pas qu'une république, comme celle de Sparte, puisse subsister de nos jours ; mais en prenant un juste milieu entre le besoin et le superflu, le caractère national conserve quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, et à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues.

Vous me comparerez peut-être au renard de *la Fontaine*, qui trouvait trop aigres les raisins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'est pas cela, mais

1774. des réflexions que la connaiſſance de l'hiſtoire et ma propre expérience me fourniſſent. Vous m'objecterez que les Anglais ſont opulens, et qu'ils ont produit de grands hommes : j'en conviens. Mais les inſulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent ; et les mœurs anglaiſes ſont moins molles que celles des autres européans. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre ; et tout cela, joint enſemble, forme d'autres combinaiſons ; ſans mettre en conſidération que ce peuple, étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui ſe voit chez nous autres animaux terreſtres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, et le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'eſt poſſible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conſervation. Vous êtes le dernier rejeton du ſiècle de *Louis XIV*, et ſi nous vous perdons, il ne reſte en vérité rien de ſaillant dans la littérature de toute l'Europe. Je ſouhaite que vous m'enterriez ; car après la mort *nihil eſt*.

C'eſt avec ces ſentimens que le philoſophe de Sans-ſouci ſalue le patriarche de Ferney. *Vale*.

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir les deſſeins de d'*Etallonde*, et j'ai examiné Ferney avec autant de ſoin que j'en aurais mis à examiner Charlotembourg, et cela par l'unique raiſon que vous l'habitez.

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 janvier.

SIRE,

Je mets aux pieds de votre Majesté, pour ses étrennes, un plan de citadelle inventé et dessiné par d'*Etallonde Morival*, qui n'avait jamais su dessiner lorsqu'il vint chez moi ; ses progrès tiennent du prodige, et par conséquent ses talens ne doivent être employés que pour votre service ; il a appris ce qu'il faut précisément de mathématiques pour être utile. Tout le reste est une charlatanerie ridicule, admirée des ignorans : la quadrature d'une courbe n'est bonne à rien ; et l'idée d'aller mal mesurer un degré du méridien, pour savoir si le pôle est alongé de quatre ou cinq lieues, est une idée si romanesque, que toutes les mesures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaises difficiles. Je suis près de ma fin, et je vous dis la vérité. Hélas, vous savez trop bien, et l'Europe le sait ce que c'était qu'un géomètre chimérique et calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous. 1775.

Souffrez au moins que je meure consolé par les bontés que vous avez et que vous aurez pour d'*Etallonde Morival* ; c'est un gentilhomme plein

d'honneur et de sageſſe, qui n'a point rougi d'être
1775. ſoldat pendant trois ans, qui a été fait officier par votre Majeſté, qui eſt votre ouvrage, qui vous conſacre ſa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos Etats ; il eſt aſſidu, diſcret, appliqué ; il écrit très-bien et vîte, il pourrait vous ſervir de ſecrétaire, s'il vous en fallait un ; permettez qu'il travaille dans ma maiſon à ſe rendre digne de vous ſervir, juſqu'à ce que ſon affaire ſe décide, ſoit que je vive ſoit que je meure. Il écrit très-bien, il a des lettres, il eſt bon à tout : ni moi, ni M. d'*Alembert*, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme ; une grâce eſt trop honteuſe : daignez, Sire, prolonger ſon congé ; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés feront la condamnation de ſes aſſaſſins : le grand *Julien* l'eût protégé ; les *Cyrille* et les *Grégoire* de Nazianze l'euſſent aſſaſſiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit *Julien* ! vous l'auriez achevé. Mais au moins vous conſolez l'innocence. Je vous ſouhaite les années des premiers rois d'Egypte ; votre nom eſt plus illuſtre que le leur.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de janvier.

Tout ce qui regarde le procès de d'*Etallonde* a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie et cent formalités inutiles feront que d'*Etallonde* continuera d'être opprimé; et s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu. 1775.

Si *Louis XV* a eu du faible pour le clergé, cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, et environné toute sa vie de personnes ou dévotes, ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit: Sire, DIEU vous a placé sur le trône pour protéger l'Eglise; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie et de l'incrédulité. L'Eglise est le vrai soutien du trône, ses prêtres sont les organes divins qui prêchent la soumission aux peuples; ils tiennent les consciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées, etc.

Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la dissipation, et qui n'emploie pas un seul moment de sa vie à réfléchir, il les croira, et agira en conséquence. C'était le cas de *Louis XV*. Je le plains

1775. ſans le condamner. Le pauvre d'*Etallonde* en ſouffre, et je prévois que je ſerai ſon ſeul refuge.

On a fait votre buſte à la manufacture de porcelaine : je ſais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périſſable. Vous voyez cependant, par l'empreſſement qu'on a de poſſéder votre reſſemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces buſtes qui vous reſſemblaient autrefois, et peut-être encore.

Je vous le répète, vivez, conſervez vos vieux jours ; et ſi la vie vous eſt indifférente, ſongez au moins que votre exiſtence ne l'eſt point au philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

SIRE,

Je reçois dans ce moment le buſte de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'inſcription, dont je ſuis ſi indigne :

Les rois de France et d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtiſans ;
Mais il eſt un roi ſur la terre
Qui fait de plus nobles préſens.

Je dis à ce héros, dont la main ſouveraine
Me donne l'immortalité : 1775.
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs (*), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les ſens. Il y a un volume tout entier de plans de batailles, de campemens et de marches, et de toutes les actions où il s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes ſont très-fidelles et très-bien deſſinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteſte cordialement la guerre, cependant j'avoue à votre Majeſté que je déſirerais avec paſſion que votre Majeſté permît de deſſiner vos batailles; j'oſe vous dire que perſonne n'y ſerait plus propre que d'*Etallonde Morival.* C'eſt une choſe étonnante que la célérité, la préciſion et la bonté de ſes deſſins. Il ſemble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puiſque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté; mon cœur eſt pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il eſpère s'en ſervir. Mais auſſi le congé que votre Majeſté lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera ſans doute toutes ſes eſpérances pour voler à ſon devoir, c'eſt ſon deſſein. Je vous implore pour lui et malgré lui. Accordez-nous encore ſix mois. Je n'oſe renouveler ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur et de lieutenant ou de capitaine ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'une victime des prêtres peut être immolée, et qu'un

(*) Le maréchal de *Saxe*.

homme à vous ſera reſpecté. Vous ne vous bornez
1775. pas à donner l'immortalité, vous donnez des ſauvegardes dans cette vie. Je paſſerai le reſte de la mienne à remercier, à relire *Marc-Aurèle Julien Frédéric*, héros de la guerre et de la philoſophie.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 27 de janvier.

J'ETAIS préparé à tout, excepté de recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales et des anthropophages. *Morival* me revient comme *Alexandre* : ce dernier était diſciple d'*Ariſtote*, et le premier l'eſt de *Voltaire*; et quoique ſous l'école des plus grands philoſophes, tous deux auront quitté *Uranie* pour *Bedone*. Mais il faut eſpérer que *Morival* n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le pouſſa *Alexandre*.

Cet officier peut reſter chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ſes intérêts, quoiqu'à vue de pays ſon procès puiſſe bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, et que ce n'eſt qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choſes avec étonnement, et ſans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raiſon de trouver la géométrie pratique préférable à la tranſcendante. L'une eſt utile et néceſſaire, l'autre n'eſt qu'un luxe de l'eſprit. Cependant ces ſublimes abſtractions ſont honneur à l'eſprit humain; et il me ſemble que les génies qui les cultivent, ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, et s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraye, et quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, et je ne l'en eſtime pas moins. 1775.

Ce *Maupertuis*, que vous haïſſez encore, avait de bonnes qualités; ſon ame était honnête; il avait des talens et de belles connaiſſances; il était bruſque, j'en conviens; et c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux français ne ſont amis dans les pays étrangers. Des millions ſe ſouffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez *Maupertuis* qu'à la vallée de *Joſaphat*, où rien ne vous preſſe d'arriver.

Jouiſſez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité et de l'envie: de votre couchant répandez ces rayons de goût et de génie que vous ſeul pouvez tranſmettre du beau ſiècle de *Louis XIV*, auquel vous tenez de ſi près; répandez ces rayons ſur la littérature, empêchez-la de dégénérer; et, s'il ſe peut, tâchez de réveiller le goût des ſciences et des lettres, qui me paraît paſſer de mode et ſe perdre.

1775. Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière surpassera celle de *Fontenelle*, car vous avez trop d'ame pour mourir si tôt. Nous avons ici milord *Maréchal*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, aussi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme : nous avons *Polnitz* qui ne lui cède pas, et qui compte bien encore sur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, etc. etc. n'irait-il pas aussi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh, qui en eut plus que vous ? Enfin *Apollon* m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, et lui ai dit : O seule Divinité que j'implore, conservez à votre fils de Ferney de longues années, pour l'avantage des lettres et la satisfaction de l'hermite de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

SIRE,

Je reçois dans ce moment la lettre charmante dont votre Majesté m'honore, du 2 décembre, elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je suis souvent près de succomber.

Je ne fais assurément nulle comparaison entre vous et l'empereur *Kienlong*, quoiqu'il soit arrière-petit-fils

d'une vierge céleſte ſœur de DIEU. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu ſur cette généalogie, qui eſt beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour diſſiper mes ſouffrances; s'il peut amuſer votre Majeſté un moment; ma peine n'eſt pas perdue. 1775.

L'ancienne religion des Brachmanes eſt évidemment l'origine du chriſtianiſme; vous en ſerez convaincu ſi vous daignez lire la lettre ſur l'Inde, et cela pourra peut-être amuſer davantage votre eſprit philoſophique: tout ce que je dis des Brachmanes eſt puiſé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. *Paw* connaît mieux que moi.

Je penſe abſolument comme lui ſur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père *Parennin*, homme très-ſavant et très-ſenſé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reſte, ces lettres ſont ſous le nom d'un jeune bénédictin, qui voudrait être un peu philoſophe, et qui s'adreſſe à M. *Paw* comme à ſon maître, en dépit de ſaint *Benoit* et de ſaint *Idulphe*.

Il eſt vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos ſoixante-ſeize mille journaux de prairies et des ſept mille vaches qui vous devront leur exiſtence, que des romans théologiques des Chinois et des Indiens; mais l'empereur *Kienlong* défriche auſſi, et on prétend même que ſa charrue vaut mieux que ſa lyre. Vous êtes aſſurément le ſeul roi ſur ce globe qui ſoyez ſupérieur dans tous les genres.

Vous reſſembleriez à *Apollon* comme deux gouttes d'eau, ſi vous n'aviez pas pris ſi long-temps pour votre patron un autre ſaint, nommé *Mars*; car

1775. *Apollon* bâtiſſait comme vous des palais, cultivait des prairies, était le dieu de la muſique et de la poéſie : de plus, vous êtes médecin comme lui; car votre Majeſté pouſſe la bonté juſqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'eſt un remède ſouverain pour la maladie de poitrine, dont ma nièce eſt attaquée et pour la faibleſſe extrême où je ſuis. Non-ſeulement votre Majeſté fait le charme de ma vie, mais elle la prolonge : le reſte de mes jours doit lui être conſacré.

Je la remercie de l'*Ammien Marcellin*, dont on m'a dit que les notes étaient très-inſtructives. Cet *Ammien* était un ſuperſtitieux perſonnage, qui croyait aux démons de l'air et aux ſorciers, comme tout le monde y croyait de ſon temps, comme les Velches y ont cru du temps même de *Louis XIV*, comme les Polonais y croient plus que jamais; car on dit qu'ils viennent de brûler ſept pauvres vieilles femmes, accuſées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne ſais, Sire, ſi je ne me ſuis pas démis à vos pieds de mon marquiſat ; je n'ai voulu accepter aucune récompenſe du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfans ; l'érection d'une terre en marquiſat demande des ſoins au-deſſus de mes forces ; je ne déſire à préſent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi *Frédéric le grand*, à qui je ſuis attaché avec le plus profond reſpect juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 février.

SIRE,

PENDANT que d'*Etallonde Morival* vous construit des citadelles sur le papier et les assiège, pendant qu'il dessine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'est avisé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de votre Majesté. Il vous supplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine; mais daignez du moins jeter un petit coup d'œil sur un petit *Voyage de la Raison et de la Vérité*, et sur une note de la Tactique, dans laquelle l'éditeur à mis je ne sais quoi qui vous regarde. 1775.

Pardonnez-lui sa hardiesse, car il faut bien que *Julien Marc-Aurèle* permette de dire ce qu'on pense.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'*Etallonde Morival* s'éclaircisse; il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. Votre Majesté lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur? J'ose vous assurer qu'il est digne de l'être.

Permettriez-vous aussi qu'il fût lieutenant au lieu d'être sous-lieutenant? l'honneur de vous appartenir n'est pas une vanité; c'est une gloire qui en impose, et qui peut le faire respecter des Velches

1775. Il ne fera partir sa lettre qu'après que je l'aurai mise sous vos yeux et que vous l'aurez approuvée. Vous serez étonné de cette affaire, qui est, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des *Calas*. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au supplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré et l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, et qui n'avait jamais fait le métier d'avocat; j'ignore le troisième. Cette épouvantable et absurde velcherie sera démontrée; et si cet écrit simple, modeste et vrai, est approuvé de votre Majesté, il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres sur cet objet, comme la plus grande faveur qui puisse consoler ma vieillesse et me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, Sire, mon respect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos Etats.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 février.

SIRE,

Vous m'accablez des bienfaits les plus flatteurs : votre Majesté change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre son portrait ; elle orne une de ses lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle disait : 1775.

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.

Enfin, elle accorde sa protection à l'innocence opprimée de *Morival :* ajoutez à tout cela que *Voiture* n'écrivait pas si bien que vous, à beaucoup près ; et cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel est cet étonnant Protée ?
On disait qu'il tenait la lyre d'Apollon :
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure ensanglantée.
Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'est Platon,
C'est Lucien, c'est Cicéron ;
Et s'il avait voulu, ce serait Epicure.
Dites-moi donc votre secret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

1775. Je viens enfin de recevoir des inſtructions très-sûres ſur la ſingulière cataſtrophe de votre protégé. Ce ſerait en vérité une ſcène d'arlequin ſi ce n'était pas une ſcène de cannibales: c'eſt le comble du ridicule et de l'horreur. Rien n'eſt plus velche.

Non, Sire, je ne ſortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Verſailles. Je jurai de n'y aller jamais; le jour que je reçus à Potsdam la lettre du miniſtre M. de *Puiſieux*, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'hiſtoriographe ni ma penſion. Je mourrai aux pieds des Alpes; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce: le mot infame de *grâce* n'eſt fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter ſera peu de choſe, et certainement ſes talens et ſa ſageſſe ſuffiront dans votre ſervice. Croyez, Sire, que votre Majeſté n'aura guère un officier plus attaché à ſes devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperaſſes quelques indications ſur une de vos victoires; il en a fait un plan régulier: vous verrez par là, Sire, ſi ce jeune homme entend ſon métier, et s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puiſque votre Majeſté le permet, juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement perfectionné dans ſon art. Je ne l'oublierai point à ma mort; mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de *Molina* et de *Janſénius*. Je n'avilirai jamais ainſi un de vos officiers digne de vous ſervir. Si on veut lui ſigner une juſtification honorable, à la bonne heure. Tout le reſte me paraît honteux.

Je

Je mourrai avec ces sentimens, et sur-tout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'ose aimer autant qu'admirer. 1775.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 de février.

VOTRE muse est dans son printemps;
Elle en a la fraîcheur, les grâces;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui font ses ornemens.

Ma muse sent le poids des ans;
Apollon me dédaigne; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles et languissans.

Pour vous, le dieu du jour, Apollon votre père
Vous obombra de ses rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous soutient en toutes les saisons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au souverain des dieux,
Ce mobile divin dont l'ame est excitée,
M'abandonne, et s'élance aux cieux.

1775.

Le Génie éleva votre vol au Parnaſſe :
Au chantre de Henri le grand,
Au-deſſus d'Homère et d'Horace,
Les muſes et les dieux aſſignèrent le rang.

Mars, auquel je vouai ma jeuneſſe imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ſes brillans héros ;
Mais, uſé par ſes durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort ſuit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raiſon, vous écraſez l'erreur,
Et vos chants conſolent le monde.

Un guerrier vieilliſſant, fût-il même Annibal,
En paix voit ſa gloire éclipſée :
Ainſi qu'une lame caſſée,
On le laiſſe rouiller au fond d'un arſenal.

Si le deſtin jaloux n'eût terminé ſon rôle,
On aurait vu le Taſſe, en dépit des cenſeurs,
Triompher dans ce capitole,
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel ſpectacle, ô Ciel ! je vois pâlir l'Envie ;
Furieuſe, elle entend chez les ſybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au louvre :
Je vois d'ici la pompe, et le jour ſolennel
Où la main de LOUIS vous couvre,
Aux vœux de ſes ſujets, d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verſailles que celui de la vallée de *Joſaphat*. Mais voici une ſeconde lettre qui me ſurvient ; on me demande de quel officier elle eſt : c'eſt, dis-je, du lieutenant général *Voltaire*, qui m'envoie quelque plan de ſon invention. Vous paſſerez pour l'émule de *Vauban* ; dans la ſuite on conſtruira des baſtions, des ravelins et des contregardes *à la Voltaire*, et l'on attaquera les places ſelon votre méthode. 1775.

Pour le pauvre d'*Etallonde*, je n'augure pas bien de ſon affaire, à moins que votre ſéjour à Paris, et le talent de perſuader que vous poſſédez ſi ſupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueuſes à vous aſſiſter. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer* : revêche à l'égard de ſon réinſtituteur *Maurepas*, que ne ſera-t-il pas envers vous ?

Je viens de lire votre traduction du *Taſſe*, qu'un heureux haſard a fait tomber en mes mains. Si *Boileau* avait vu cette traduction, il aurait adouci la ſentence rigoureuſe qu'il prononça contre le *Taſſe*. Vous avez même conſervé les paragraphes qui répondent aux ſtances de l'original. A préſent l'Europe ne produit rien ; il ſemble qu'elle ſe repoſe, après avoir fourni de ſi abondantes moiſſons les ſiècles paſſés. Il paraît une tragédie de *Dorat* : le ſujet m'a paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois perſonnes ; et les paſſions n'étant qu'ébauchées, m'ont laiſſé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens ſupplée-t-il à ces défauts, et que l'impreſſion en eſt différente au ſpectacle. *Pépin*, votre maire du palais, en eſt le héros ; il y a des ſituations

—— ſuſceptibles de pathétique ; elles ne ſont pas natu-
1775. rellement amenées ; et il me ſemble que le poëte manque de chaleur. Vous nous avez gâtés ; quand on eſt accoutumé à vos ouvrages, on ſe révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéreſſe à votre conſervation, et combien le philoſophe de Sans-ſouci ſouhaite de bénédictions à l'*Epictète* de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 fevrier.

SIRE,

Je ne ſuis point étonné que le grand baron de *Polnitz* ſe porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans ; il eſt grand, bien fait, bien conſtitué. *Alexandre*, qui était très-bien conſtitué auſſi, et très-bien pris dans ſa taille, mourut à trente ans, après avoir ſeulement remporté trois victoires ; mais c'eſt qu'il n'était pas ſobre, et qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme *Achille*, ce n'eſt pas que je n'aye toujours la guerre en horreur ; et certainement j'irais vivre chez les quakers en Penſilvanie, ſi la guerre était par-tout ailleurs.

Je ne ſais ſi votre Majeſté a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé *le Partage de la Pologne*, en ſept dialogues, entre le roi de Pruſſe, l'impératrice-reine et l'impératrice ruſſe. 1775.

On le dit traduit de l'anglais ; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage eſt ſurement compoſé par un de ces polonais qui ſont à Paris. Il y a beaucoup d'eſprit, quelquefois de la fineſſe, et ſouvent des injures atroces. Ce ſerait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans. Si vous ſavez vaincre et vous arrondir, vous ſavez auſſi vous moquer des gens mieux que perſonne. Le neveu de *Conſtantin*, qui a ri et qui a fait rire aux dépens des *Céſars*, n'entendait pas la raillerie auſſi bien que vous.

Je ſuis très-maltraité dans les ſept dialogues ; je n'ai pas cent ſoixante mille hommes pour répondre ; et votre Majeſté me dira que je veux me mettre à l'abri ſous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de ſouffrir pour votre cauſe.

Je fus attrapé comme un ſot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Ruſſie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre juſtice aux diſſidens, et pour établir ſeulement la liberté de conſcience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'*Homère*, qui ſont ſervir les hommes à leurs deſſeins, ſans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des choſes horribles dans ces ſept dialogues qui courent le monde.

——— A l'égard de d'*Etallonde Morival*, qui ne s'occupe
1775. à préſent que de contreſcarpes et de tranchées, je remercie votre Majeſté de vouloir bien me le laiſſer encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur ; et il vous ſervira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbach qui ſe préſenteront.

J'eſpère envoyer à votre Majeſté, dans quelques mois, un petit précis de ſon aventure velche, vous en ſerez bien étonné. Je ſouhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'eſt une choſe bien extraordinaire que la nation velche ! Peut-on réunir tant de ſuperſtition et tant de philoſophie, tant d'atrocité et tant de gaieté, tant de crimes et tant de vertus, tant d'eſprit et tant de bêtiſes ? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe ! Il ne faudrait qu'un *Louvois* et qu'un *Colbert* pour rendre ce rôle paſſable ; mais *Colbert*, *Louvois* et *Turenne* ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, et qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, et avec les mêmes ſentimens que j'avais il y a environ quarante ans.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXIX.

DU ROI

Le 23 de février.

AUCUN monarque de l'Europe n'eſt en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choſes charmantes contenues dans ce volume ! Et quel vieillard, quel eſprit pour les compoſer ! Vous êtes immortel, j'en conviens : moi qui ne crois pas trop à un être diſtinct du corps, qu'on appelle *ame*, vous me forceriez d'y croire : toutefois ſerez-vous le ſeul des êtres penſans qui ait conſervé à quatre-vingt ans cette force, cette vigueur d'eſprit, cet enjouement et ces grâces qui ne reſpirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite ; et j'implore la nature univerſelle, qu'elle daigne conſerver long-temps ce réſervoir de penſées heureuſes dans lequel elle s'eſt complu. 1775.

Je trouve d'*Etallonde* bien heureux de ſe trouver à la ſource d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvre : il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à ſauver les débris de ſa fortune. D'*Alembert* me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, et qu'il faut des années pour réparer des injuſtices d'un moment : ſi cela eſt, il faudra ſe munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit ; et qu'à force d'employer les grands talens que la

nature vous a octroyés, vous ne parveniez à ſauver
1775. l'innocence opprimée. Cela fournira le ſujet d'une tragédie larmoyante ; la ſcène ſera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y ſera appelé par un ſage : il ſera étonné de trouver plus de ſecours chez un étranger que chez ſes parens. Le philoſophe de Ferney, par humanité, travaillera ſi efficacement pour lui, que *Louis XVI* dira : Puiſqu'un ſage le protége, il faut qu'il ſoit innocent ; et il lui enverra ſa grâce. Une arrière-couſine, dont *Etallonde* était amoureux, ſera chargée de la lui apporter ; elle arrivera au dernier acte. Le philoſophe humain célébrera les noces, et tous les conviés feront l'éloge de la bienfeſance de cet homme divin, auquel d'*Etallonde* érigera un autel, comme à ſon dieu ſecourable.

Ce ſujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, et fournir des ſcènes touchantes et attendriſſantes. Mais ce n'eſt pas à moi d'envoyer des ſujets à celui qui poſsède un tréſor d'imagination, et qui, comme *Jupiter*, accouche par la tête de déeſſes armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous ſoyez, ſoit à Ferney, ſoit à Verſailles, n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-ſouci, qui vous ſera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 28 de février.

1775.

L'ESPRIT républicain, l'esprit d'égalité
Respire dans les cœurs des grands et du vulgaire;
Le mérite éclatant blesse leur vanité:
Sa splendeur, qui les désespère,
Redouble leur obscurité:
Aussi l'Envie usa des lois du despotisme.
Athènes, le berceau des sciences, des arts,
Bannit, du ban de l'ostracisme,
Les plus chers nourrissons de Mercure et de Mars.
Le besoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur absence,
Les firent bientôt regretter.
Le peuple plein de bienveillance
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fièrement sur son siècle s'élève,
Peut s'encenser lui-même et jouir d'un beau rêve.
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les sucs empoisonnés, obscurcissent les cieux,
Et sur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre détenu;
Eugène fut chassé; des Français méconnu,
Bayle chez le Batave enfin trouve un asile;
L'émule généreux d'Homère et de Virgile,
Dont le nom illustra tous ses concitoyens,
Transporte ses foyers chez les Helvétiens.

. . . . . .

1775. Paſſez, ſi vous pouvez, du vieux Neſtor les ans.
Les mâles efforts du génie
Vous ſerviront peu, ſi le temps
Ne vous fait ſurvivre à l'Envie.
Ainſi l'univers enchanté,
De Voltaire à Berlin court acheter le buſte;
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Diſons que le public eſt juſte.

Ce n'eſt point un conte; on ſe déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre buſte: on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon ſens de nos Germains veut des impreſſions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles ſont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez, du maréchal de *Saxe*, m'eſt connu; et j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits ſont récens et connus; il n'y a que les cartes qui intéreſſent, parce que le terrain eſt l'échiquier de nous autres anthropophages, et que c'eſt lui qui décide de l'habileté, ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre eſt pour le lieutenant général *Voltaire*, qui m'entendra bien: le reſte eſt pour le patriarche de Ferney, pour le philoſophe humain, qui protége d'*Etallonde*, et qui veut à toute force caſſer l'arrêt de l'*inf*.... Je ne refuſerai aucun titre à d'*Etallonde*, ſi par cette voie je peux le ſauver: ainſi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour ſon avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le ſuis. Depuis la guerre, je n'ai penſé ni à plan, ni à batailles, ni à toutes les choſes qui ſe ſont paſſées. Il faut penſer

à l'avenir, et oublier le passé, car celui-là reste tel qu'il est; mais il y a bien des mesures à prendre pour l'avenir. 1775.

Ce discours sent un peu le jeune homme: songez pourtant que les Etats sont immortels, et que ceux qui sont à leur tête ne doivent pas vieillir, tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Versailles, d'*Etallonde* est sauvé: si votre santé ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune issue heureuse de son procès. Vous avez, à la vérité, quelques philosophes en France, mais les superstitieux font le grand nombre; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques et huguenots, ne connaissent que l'intérêt: chez les Français, c'est le fanatisme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes: ils mettent de l'honneur à délirer; et l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, sera-t-il souple à la raison pure? agissant d'ailleurs d'une manière si opposée à ses devoirs et à ses véritables intérêts.

Mais qui pensera à d'*Etallonde* quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de *Henri IV*? Il faut changer sa garde-robe, faire emplette d'étoffes, et employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet est bien plus important que celui d'un procès jugé. Hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen, nommé d'*Etallonde*, s'est échappé aux punitions injustes et cruelles qu'on lui avait infligées, et qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une polissonnerie.

1775. Je ſalue le patriarche de Ferney; je lui ſouhaite longue vie. J'ai lu ſa nouvelle tragédie, qui n'eſt point mauvaiſe du tout. Je haſarderais quelques petites remarques d'un ignorant! mais ne pouvant pas dire comme *le Corrége*, *ſon pittor*; *anche io!* je garde le ſilence, en vous priant de ne point oublier le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 2 de mars.

Le baron de *Polnitz* n'eſt pas le ſeul octogénaire qui vive ici, et qui ſe porte bien: il y a le vieux *le Cointe*, dont peut-être vous vous reſſouviendrez, qui a dix ans de plus que *Polnitz*: le bon milord *Maréchal* approche du même âge; et l'on trouve encore de la gaieté et du ſel attique dans ſa converſation. Vous avez plus de ce feu élémentaire, ou céleſte, que tous ceux que je viens de nommer: c'eſt ce feu, cet eſprit, que les Grecs appelaient *anima*, qui fait durer notre frêle machine.

Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne ſe reſſentent point de la décrépitude: tant que votre eſprit conſervera cette force et cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de *dialogues polonais* qui me ſont inconnus; tout ce qu'il y a d'injures dans ces dialogues ſera des ſarmates; le très-*fin*, des velches qui les protégent. Je penſe ſur ces ſatires comme

Epictète : Si l'on dit du mal de toi et qu'il ſoit véritable, corrige-toi ; ſi ce ſont des menſonges, ris-en. J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poſte ; je fais ma ſtation, et ne m'embarraſſe pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billeveſées : je ne fais de vers que pour m'amuſer. Il faut être ou *Boileau*, ou *Racine*, ou *Voltaire*, pour tranſmettre ſes ouvrages à la poſtérité ; et je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon conſentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner ſur moi, on m'a volé ces manuſcrits, et on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il eſt permis de ſe délaſſer et de s'amuſer avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ſes fadaiſes. 1775.

Ce poëme des *Confédérés* dont vous me parlez, je l'ai fait pour me déſennuyer. J'étais alité de la goutte, et c'était pour moi une agréable diſtraction. Mais dans cet ouvrage il eſt queſtion de bien des perſonnes qui vivent encore, et je ne dois, ni ne veux choquer perſonne.

La diète de Pologne tire vers ſa fin : on termine actuellement l'affaire des diſſidens. L'impératrice de Ruſſie ne vous a point trompé ; ils auront pleine ſatisfaction ; et l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princeſſe trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérans, que vous et moi à rendre votre parlement juſte et humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y ſont. Cependant,

1775. pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne sont pas si saillantes, parce que leur tempérament est plus flegmatique; mais chez les Français, plus vifs et plus fougueux, ces contradictions sont plus marquées: d'autant plus respectables sont pour eux ces précepteurs du genre-humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance et toutes les vertus. Je connais un de ces sages qui, bien loin d'ici, habite, dit-on, Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions, et toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de mars.

NON, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
Des monstres que nourrit l'Envie:
J'étouffe leurs cris discordans
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Destin
Veut bien vous réserver encore.

Vous avez charmé mon loiſir ;
J'ai pu vous voir et vous entendre : 1775.
Tous vos vers ſont à moi, car j'ai ſu les apprendre.
D'un cœur reconnaiſſant le plus ardent déſir
Eſt, qu'ayant par vos ſoins reçu tant de plaiſir,
Je puiſſe à mon tour vous en rendre.

Le pauvre *Protée* dont vous faites l'éloge n'eſt qu'un *dilettante*, eſpèce de gens qu'on appelle ainſi en Italie, amateurs des arts et des ſciences, n'en poſſédant que la ſuperficie ; mais qui pourtant ſont rangés dans une claſſe ſupérieure à ceux qui ſont totalement ignorans.

Je me ſuis enfin procuré les ſept dialogues, et j'en ai approfondi toute l'hiſtoire. L'auteur de cet ouvrage eſt un anglais, nommé *Lindſic*, théologien de profeſſion, et précepteur du jeune prince *Poniatowski*, neveu du Roi de Pologne. C'eſt à l'inſtigation des *Czartorinski*, oncles du roi, qu'il a compoſé ſa ſatire en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'eſt aperçu que perſonne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français ; ce qui s'eſt exécuté tout de ſuite. Mais, comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les dialogues à un certain *Gérard* à Dantzick, qui pour lors y était conſul de France, et qui à préſent eſt commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de *Vergennes*. Ce *Gérard*, qui a de l'eſprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces dialogues, et les amis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri ; il y a par-ci par-là des groſſièretés et des platitudes inſipides,

1775. mais il y a des traits de bonne plaiſanterie. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce ſycophante. Il faut s'en tenir à ce que diſait le cardinal *Mazarin*: Laiſſons chanter les Français, pourvu qu'ils nous laiſſent faire.

Je reviens au pauvre d'*Etallonde*, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageuſement: comme je lui ai procuré ſon premier aſile, je ſerai ſa dernière reſſource. Un ingénieur formé ſous les yeux de *Voltaire* eſt un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a ſi long-temps qu'elle s'eſt donnée qu'à peine je m'en reſſouviens. D'*Etallonde* pourra vous ſervir à conduire les travaux au ſiége de l'*inf...*, à former les batteries, des baliſtes et des catapultes pour faire écrouler entièrement la tour de la ſuperſtition, dernier aſile des vieilles femmes et des tonſurés.

Je vois que vous préférez le ſéjour de Ferney à celui de Verſailles: vous le pouvez faire ſans riſque. Les diſtinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à ſon honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don; vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France font cependant ſon éloge: il eſt beau qu'une jeune princeſſe penſe à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, ſurtout qu'elle rende juſtice au mérite éclatant.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, et qui eſt plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par *Michelet*. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorète, cela n'a pas été exécuté.

Si

Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que personne ne vous souhaite plus de bénédictions ni ne s'intéresse plus à votre conservation que le philosophe de Sans-souci. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 28 mars.

SIRE,

TOUTES les fois que j'écris à votre Majesté sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régimens à Rosbach. Mais votre bonté et votre magnanimité me rassurent.

Je vous supplie de daigner lire dans un de vos momens de loisir, si vous en avez, le mémoire de d'*Etallonde* : il est entièrement fondé sur les pièces originales qu'on nous cachait, et qui nous sont enfin parvenues. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des *Calas* et des *Sirven*, à quel point les Velches sont quelquefois frivoles et atroces ; vous y verrez à la fois l'imbécillité du *Pierrot de la Foire*, et la barbarie de la *Saint-Barthelemi*. Ce n'est pas que la bonne compagnie de Paris ne soit infiniment estimable ; mais souvent ceux qu'on appelle magistrats, sont l'opposé de la bonne compagnie.

J'ose croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons résolu d'envoyer

1775. ce mémoire non-seulement aux avocats de Paris, mais à tous les jurisconsultes de l'Europe. Notre dessein est de nous en tenir à leur décision. D'*Etallonde* ayant pris avec votre permission le titre de votre aide de camp et de votre ingénieur, ne doit ni demander grâce à un garde des sceaux, ni s'avilir jusqu'à se mettre en prison pour faire casser son arrêt.

Si vous daignez seulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette décision, jointe à celle que nous espérons avoir à Naples, à Milan et à Londres, sera assez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'*Etallonde* et le chevalier de *la Barre* que sur les assassins qui les ont condamnés. C'est une nouvelle manière de demander justice ; mais si votre Majesté l'approuve, je la crois très-bonne et très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales qui se font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'est à *Marc-Aurèle* de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la décision des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers jurisconsultes d'Allemagne et d'Italie, et peut-être de Rome même, je rendrai d'*Etallonde* à votre Majesté. Il est digne de la servir, et il n'attend que ce moment pour se remettre à un devoir qui lui est cher.

Pour moi j'attendrai la mort sans aucune peine, si je peux réussir dans cette juste entreprise, et je mourrai heureux, si votre Majesté me conserve ses bontés.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

J'AI reçu aujourd'hui, par les bontés de votre Majesté, le portrait d'un très-grand homme; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot : 1775.

Imitateur heureux d'Alexandre et d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Aristide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'*Aristide* que celle d'*Hercule*. Il n'y a point de velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là; c'est précisément ce que je voulais.

Tout velche qui vous examine,
De terreur panique est atteint;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'est que vous avez l'air de la santé la plus brillante.

Nous nous jetons *Morival* et moi aux pieds de ce héros. Le dessein de ce jeune homme est de ne point s'avilir jusqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas besoin aux yeux de l'Europe :

1775. il veut et il doit se borner à faire voir la turpitude et l'horreur des jugemens velches. Cette affaire est plus abominable encore que celle des *Calas*; car les juges des *Calas* n'avaient été que trompés, et ceux du chevalier de *la Barre* ont été des monstres sanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, et j'attends votre décision qui réglera notre conduite. Nos lois sont atroces et ridicules, mais *Morival* ne connaît que les vôtres. Il se soucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec sa famille; il ne veut plus connaître d'autre famille que son régiment, et n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps sans écrire à votre Majesté. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuse, dont ma nièce a pensé mourir, et dont je suis encore attaqué.

Vivez long-temps, Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos Etats. Conservez-moi des bontés qui me consolent de toutes mes misères.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier mai.

SIRE,

VOTRE dernière lettre eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'eſprit, de goût et de bonté. 1775.

C'eſt un ſage qui nous inſtruit,
C'eſt un héros qui s'humaniſe ;
Rien de ſi beau ne fut produit
Sur le Parnaſſe et dans l'Egliſe.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis.
Tout près de mon heure ſuprême,
Grâces à vous je rajeunis ;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis :
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je ſens une joie mêlée d'attendriſſement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, et diſent : Voilà donc ce grand homme.

Chaque peuple à ſon tour a régné ſur la terre
Par les lois, par les arts, et ſur-tout par la guerre :
Le ſiècle de la Pruſſe eſt à la fin venu.

Il eſt vrai qu'on peut à préſent obſerver parmi preſque tous les ſouverains de l'Europe une émulation

1775. de se signaler par de grands et d'utiles établissemens. Il semble même que la superstition diminue dans quelques cours. Mais quel est le prince qui approche de votre philosophie ? Par ma foi, il est très-vrai que vous pensez en *Marc-Aurèle*, et que vous écrivez en *Cicéron*, et cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de *Cicéron* ne valent par celles de *Frédéric le Grand*. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'*Alexandre*.

Je remercie bien votre Majesté de ses bonnes intentions pour *divus d'Etallandus*, martyr de la philosophie. Il y a autant de grandeur et de vertu à protéger de tels martyrs qu'il y a d'infamie et de barbarie à les faire.

On me dit que votre Majesté fait le voyage de Silésie, suivie de messieurs les princes de *Wirtemberg*. J'ignore si c'est le duc régnant, ou le prince *Louis*, ou le prince *Eugène*, ou quelqu'un de ses enfans; si c'était le Duc régnant, j'oserais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir sans avoir de nouvelles preuves de votre bonté ; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établissement d'une colonie à Ferney. Votre Majesté peut se souvenir que mon premier dessein était de l'établir à Clèves. J'aurais espéré alors d'être assez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'est une consolation dont il ne m'est plus permis de me flatter. Daignez me conserver un souvenir qui est envié de tous les princes qui vous ont approché.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

SIRE,

C'EST à *Ariſtide* que j'écris aujourd'hui, et je laiſſe là *Alexandre* et *Alcide* juſqu'à la première occaſion. 1775.

Je me jette à vos pieds avec *Morival*. Voici où il en eſt. Les gens qui ſont aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui donneront ſa grâce ; et cette grâce pourra le mettre dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles lois exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grâce ou de la rejeter.

Morival eſt un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout velche que je ſuis ; et je me flatte qu'il ne déplaira pas à votre Majeſté.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous feriez notre dernière reſſource. Vous avez toujours été la ſeule ; car j'ai toujours mandé à la famille et à nos amis de Paris, que nous ne voulions point

1775. de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'*Etallonde Morival* s'intitulât ingénieur et adjudant de votre Majeſté. Ces titres, qui, ce me ſemble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées ſans faire aucun paſſe-droit à perſonne.

Pour peu que votre Majeſté daigne lui donner de légers appointemens, il ſubſiſtera très-honorablement avec les petits ſecours de ſa famille et de ſes amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection eſt au-deſſus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné ſecourir les *Calas*; d'*Etallonde* eſt opprimé bien plus injuſtement; il eſt la victime d'une ſuperſtition et d'un fanatiſme que vous haïſſez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame et à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-ſage, très-brave et très-utile, indignement perſécuté par les plus lâches et les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-ſeulement aux Velches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de votre Majeſté : j'oſe eſpérer qu'ils conſoleront ma décrépitude, et que mes cheveux blancs ne deſcendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Le 10 de mai.

VOUS ne m'accuſerez pas de lenteur à vous envoyer la conſultation de nos juriſconſultes : c'eſt eux qui m'ont lanterné juſqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte déciſion. Si notre juſtice eſt ſi lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris ? Ni vous, ni moi, ni *Morival* ne vivrons aſſez long-temps pour voir la fin de cette affaire. 1775.

Le parti le plus sûr ſera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatiſme et la ſuperſtition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté Il y a des gens qui veulent toujours avoir raiſon, et qui ſe laiſſeraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A préſent on ne penſe à Paris qu'au ſacre de Reims ; y eût-il mille d'*Etallondes*, on ne les écouterait pas. On a les yeux ſur les otages de la ſainte *Ampoule* ; on veut ſavoir qui portera la couronne, qui le ſceptre, qui le globe, et qui le ſoir le bougeoir du roi : ce ſont des choſes bien plus attrayantes que de juſtifier un innocent. Vos conſeillers de grand'-chambre penſeront ainſi, et *Voltaire*, le protecteur de l'innocence ſans pouvoir la ſauver, muni des conſultations les plus intègres, n'aura de reſſource

——— que de flétrir dans ſes écrits, lus de l'Europe entière,
1775. les bourreaux de *la Barre* et de ſes compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs et ces atrocités qui inſpirent une mélancolie ſombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. *Le Kain* va venir ici cet été; et je lui verrai repréſenter vos tragédies. C'eſt une fête pour moi. Nous avons eu l'année paſſée *Aufreſne*, dont le jeu noble, ſimple et vrai m'a fort contenté. Il faudra voir ſi les efforts de l'art ſurpaſſent dans *le Kain* ce que la nature a produit dans l'autre. Mais, avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaiſir de vous écrire pour ſavoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le ſolitaire de Sans-ſouci ne ceſſe de faire des vœux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 juin.

SIRE,

TANDIS que votre Majeſté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui préſenter la bataille de Rosbach, deſſinée par d'*Etallonde*. 1775.

Il brûle d'envie de ſe trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la conſultation de vos premiers magiſtrats, ne lui laiſſe d'autre idée que de verſer ſon ſang pour votre ſervice; la reconnaiſſance qu'il vous doit, et l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte ſur tous les autres projets: il ne veut plus aucune grâce en France; il en était déjà bien dégoûté; vos dernières bontés ferment ſon cœur à tout autre objet que celui de mourir pruſſien; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont votre Majeſté fait des revues. On lui a dit que ſon régiment pourrait bien faire l'exercice en votre préſence cette année; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui ſa maîtreſſe a donné un rendez-vous; il ne me parle que de ſon départ, je ne puis le retenir. J'ai beau

1775. lui dire qu'il n'a point reçu d'ordre et qu'il faut attendre; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne suis pas fait pour contredire les grandes passions, et surtout une passion si belle. S'il retourne à Vésel dans quelques jours, il ne me reste, Sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite et du bord de mon tombeau, à remercier votre Majesté de ce qu'elle a daigné faire pour lui, et à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable; il n'y a qu'un héros philosophe qui puisse être servi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal à propos au milieu de vos immenses occupations, mais les plus petites affaires vous sont présentes comme les grandes. M. de *Catinat* disait que son héros était celui qui jouerait une partie de quilles au sortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles; vous faites des vers un jour de bataille; vous prenez votre flûte, lorsque vos tambours battent aux champs; vous daignez m'écrire des choses charmantes, en faisant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire de toutes les façons, et, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le sacre du roi très-chrétien n'a pas été aussi brillant que l'espéraient les Français, accoutumés à la magie de *Servandoni* et à la musique de *Gluck*. C'est un spectacle bien étrange que ce sacre. *On fait coucher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Eglise, et on ne lui permet d'être vêtu que lorsqu'il a fait son serment.* Il y a des gens qui prétendent que c'est aux rois à se faire prêter serment

par les prêtres; il me ſemble que *Frédéric le grand* en uſe ainſi en Siléſie et dans la Pruſſe occidentale. 1775.

Je fais ſerment, Sire, devant votre portrait, que mon cœur ſera votre ſujet tant que j'aurai un reſte de vie.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

SIRE,

Morival s'occupait à meſurer le lac de Genève, et à conſtruire ſur ſes bords une citadelle imaginaire, lorſque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Pruſſe occidentale ou dans vos autres Etats. Il a ſenti vos bienfaits, avec une reſpectueuſe reconnaiſſance égale à ſa modeſtie. Vous êtes ſon ſeul roi, ſon ſeul bienfaiteur. Puiſque vous permettez qu'il vienne ſe jeter à vos pieds dans Potsdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adreſſe pour être préſenté à votre Majeſté.

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaiſſance dont il ne ceſſera d'être pénétré; je ne peux pas aſpirer, comme lui, à l'honneur d'être tué ſur un baſtion ou ſur une courtine; je ne ſuis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la ſenſibilité, et je la mets toute entière à vous admirer et à vous aimer.

1775. Votre alliée l'impératrice *Catherine* fait, comme vous, de grandes choſes. Elle fait ſurtout du bien à ſes ſujets; mais le roi de France l'emporte ſur tous les rois, puiſqu'il fait des miracles. Il a touché à ſon ſacre deux mille quatre cens malades d'écrouelles, et il les a ſans doute guéris. Il eſt vrai qu'il y eut une des maîtreſſes de *Louis XIV*, qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très-bien touchée, mais un tel cas eſt très-rare.

Votre Majeſté avait eu la bonté de me mander qu'après ſes revues elle ſe délaſſerait un moment à entendre *le Kain* et *Aufreſne*; mais je vois bien que vos héros guerriers qui marchent ſous vos drapeaux l'emportent ſur vos héros de théâtre. Votre Majeſté les paſſe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu-près avec cette rapidité qu'un de vos prédéceſſeurs, nommé *Jules Céſar*, parcourait notre petit pays des Velches. Il feſait des vers auſſi ce *Jules* ou *Julius*, car les véritablement grands hommes ſont de tout.

Je ſuis plus que jamais l'adorateur et l'admirateur des gens de ce caractère, qui ſont en ſi petit nombre.

Agréez, Sire, avec bonté, le profond reſpect, la reconnaiſſance et l'attachement inviolable de ce vieux malade du mont Jura.

LETTRE XC.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 de juillet.

Vous croyez, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous reſſouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects et peu ſoignés. Je léche mes petits, je tâche de les polir. Trente années de différence rendent plus difficile à ſe ſatisfaire: et quoique cet ouvrage ſoit deſtiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuſe, je ne veux pourtant pas qu'il ſoit mal fait. En voilà aſſez pour mes occupations. 1775.

Quant à *Morival d'Etallonde*, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été ſuffiſantes pour déraciner les préjugés du fanatiſme des têtes de vos préſidens à mortier. Il eſt plus difficile de faire entendre raiſon à un docteur en droit que de compoſer la Henriade. Si *Morival* ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici; je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier *Vauban* et *Cohorn* que de s'avilir, ſurtout lorſqu'on eſt innocent. Il me ſemble que les progrès de la raiſon ſe font ſentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raiſon en eſt que beaucoup d'eccléſiaſtiques et d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir

1775. honte de leurs ſuperſtitieux uſages, au lieu qu'en France le clergé fait corps de l'Etat; et toute grande compagnie reſte attachée aux anciens uſages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du ſacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y obſervent, et de la ſainte *Ampoule*, dont l'hiſtoire eſt digne des Lapons. Un prince ſage et éclairé pourrait abolir et la ſainte *Ampoule* et le ſacre même.

J'ai vu ici deux jeunes français bien aimables: l'un eſt un M. de *Laval Montmorency*, et l'autre un *Clermont Gallerande*. Ce dernier ſurtout a de la vivacité d'eſprit, à laquelle eſt jointe une conduite meſurée et ſage. Au lieu d'aſſiſter au ſacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Pruſſe, d'où ils ſe ſont rendus à Varſovie dans le deſſein d'aller à Vienne.

Le Kain eſt venu ici; il jouera Oedipe, Oroſmane et Mahomet. Je ſais qu'il a été à Ferney: il ſera obligé de me conter tout ce qu'il ſait et ne ſait pas de celui qui rend ce bourg ſi célèbre. J'ai vu jouer *Aufreſne* l'année paſſée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maiſon pleine de nièçes, de neveux et de petits-neveux: il faut leur donner des ſpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut ſe rendre juſtice et ſe rendre ſupportable à la jeuneſſe. Ceci me regarde. Vous aurez le privilége excluſif de ne jamais vieillir; et quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre eſprit triomphe de leurs

atteintes,

atteintes, et ſemble acquérir tous les jours des forces nouvelles. 1775.

Que *Minerve* et *Apollon*, que les Muſes et les Grâces veillent ſur leur plus bel ouvrage, et qu'ils conſervent encore long-temps celui dont des ſiècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XCI.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 de juillet.

Je viens de voir *le Kain.* Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, et j'ai été bien aiſe d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre ſanté eſt aſſez bonne, et que vous avez encore plus de gaieté dans votre converſation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conſervez, eſt la marque la plus sûre que nous vous poſſéderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, eſt le premier qui s'affaiblit lorſque les années minent et ſapent la mécanique de notre exiſtence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnaſſe devienne ſitôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur teſtamentaire : ce qui me fait grand plaiſir.

Le *Kain* a joué les rôles d'Oedipe, de Mahomet et d'Oroſmane : pour l'Oedipe nous l'avons entendu

1775. deux fois. Ce comédien eſt très-habile ; il a un bel organe, il ſe préſente avec dignité, il a le geſte noble, et il eſt impoſſible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impreſſion qu'il a faite ſur moi ? Je le voudrais un peu moins outré, et alors je le croirais parfait.

L'année paſſée j'ai entendu *Aufreſne :* peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne conſulte en ceci que la nature, et non ce qui peut être en uſage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Oedipe, ni dans Zaïre: c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière, et de ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, et d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène!

Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations : ma ſœur *Amélie*, la princeſſe *Ferdinand*, la landgrave de *Heſſe*, et la princeſſe de *Wirtemberg* votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbelliard pour entendre *le Kain.* Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à ſatisfaire cette digne curioſité. Oh, que les belles-lettres ſont utiles à la ſociété ! Elles délaſſent de l'ouvrage de la journée, elles diſſipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adouciſſent l'eſprit, elles amuſent juſqu'aux femmes, elles conſolent les affligés, et ſont enfin l'unique plaiſir qui reſte à ceux que l'âge a courbés

sous son faix, et qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse. 1775.

Nos allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence et Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie, je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici ; deux choses leur manquent, la langue et le goût. La langue est trop verbeuse : la bonne compagnie parle français, et quelques cuistres de l'école et quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse et les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes ; chaque province soutient le sien, et jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent sur tout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'*Auguste* : ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français et tudesque ; ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, et sait distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie, ils croient que leurs vers sont harmonieux ; et pour l'ordinaire ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'histoire, ils n'omettraient pas la moindre circonstance, quand même elle serait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages sont sur le droit public. Quant à la philosophie, depuis le génie de *Leibnitz*, et la grosse monade de *Wolf*, personne ne s'en mêle plus. Ils croient réussir au théâtre ; mais jusqu'ici rien

1775. de parfait n'a paru. L'Allemagne eſt actuellement comme était la France du temps de *François I.* Le goût des lettres commence à ſe répandre : il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous les miniſtères des *Richelieu* et des *Mazarin.* Le ſol qui a produit un *Leibnitz* en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, et que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer, et la plus sûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me conſole d'avoir vécu dans le *Siècle de Voltaire ;* cela me ſuffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, et ſurtout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XCII.

DU ROI.

A Potsdam, le 27 de juillet.

Je pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléſie : je ne peux être de retour que le 6 de ſeptembre. Si *Morival* veut ſe rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adreſſer au colonel *Coccei*, qui me le préſentera. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de vous faire plaiſir, et en même temps de fixer le ſort d'un homme qu'une étourderie de jeuneſſe a perdu pour jamais dans ſa patrie. Comme les hommes abuſent de tout, les lois qui devaient conſtater la sûreté et la liberté des peuples, infectées en France du poiſon du fanatiſme, ſont devenues cruelles et barbares. Mais la France eſt un pays civiliſé ! Comment concilier un pareil contraſte ? 1775.

Comment ce ſol qui a produit des de *Thou*, des *Gaſſendi*, des *Deſcartes*, des *Fontenelle*, des *Voltaire*, des d'*Alembert*, a-t-il produit des furieux aſſez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la ſtatue d'un garçon charpentier juif ? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du ſphinx qu'*Oedipe* expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte *Ampoule* et ſes otages, et la guériſon des écrouelles, ne font guère honneur au dix-huitième ſiècle.

On parlait ces jours derniers de ces ſoi-diſant

1775. miracles opérés par les rois très-chrétiens, et milord *Maréchal* conta que pendant sa mission en France il y avait vu des étrangers qui lui paraissaient espagnols; que par attachement pour cette nation, où il avait passé une partie de sa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris; que l'un d'eux lui répondit: Nous avons su, Monsieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, nous sommes venus pour nous faire toucher par sa majesté; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il est actuellement en péché mortel, et nous voilà obligés de nous en retourner infructueusement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au sujet de *le Kain*. Il doit partir dans peu pour jouer à Versailles une tragédie de M. *Guibert*, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. *Le Kain* prétend que la reine de France protége la pièce; ce qui doit en assurer le succès. Ce M. *Guibert* veut aller à la gloire par tous les chemins; recueillir les applaudissemens des armées, des théâtres et des femmes, c'est un moyen sûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney, l'a encouragé dans cette carrière périlleuse, où, de mille qui l'enfilent, un seul à peine remporte la palme. Il est louable de se proposer de grands exemples et un grand but: et M. *Guibert* en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connaît ses propres talens qu'après en avoir fait l'essai.

Vos preuves sont faites depuis long-temps; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps encore. C'est à quoi je m'intéresse plus que madame *Denis* et votre

ménagère fuiſſe qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuiſe à votre ſanté. Elles n'ont qu'une idée confuſe de ce que vaut le patriarche de Ferney, et j'en ai une préciſe. Pour trouver un *Voltaire* dans l'antiquité, il faut raſſembler le mérite de cinq ou ſix grands hommes : d'un *Cicéron*, d'un *Virgile*, d'un *Lucien* et d'un *Salluſte*; et dans la renaiſſance des lettres, c'eſt la même choſe : il faut englober un *Guichardin*, un *Taſſe*, un *Arétin*, un *Dante*, un *Arioſte*, et encore ce n'eſt pas aſſez : dans le ſiècle de *Louis XIV*, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'aſſemblage complet. 1775.

Voilà comme on penſe de vous ſur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de juſtice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui ſe ſouviennent toujours avec plaiſir de vous avoir poſſédé autrefois, et qui vous célèbrent autant qu'il eſt en eux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir la *Diatribe à l'auteur des Ephémérides*. On dit que cet ouvrage vient de Ferney; et je crois y reconnaître l'auteur, au ſtyle qu'il ne ſaurait déguiſer.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, du 29 juillet.

SIRE,

1775. Il n'y a point de vertu, soit tranquille, soit agissante, soit douce, soit fière, soit humaine, soit héroïque, qui ne soit à votre usage. Vous voilà occupé du soin d'amuser votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous *le Kain* et *Aufresne*. *Paul Emile* disait que le même esprit servait à ordonner une fête, et à battre le roi *Persée*. Vous êtes supérieur à tout dans la guerre et dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immensité à protéger d'*Etallonde Morival*, et à réparer le crime de ses assassins, cela était digne de votre Majesté. Le grand *Julien*, le premier des hommes après *Marc-Aurèle*, en usait à peu-près ainsi: et d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour *Morival* est un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à se débarbouiller : presque tout notre ministère est composé de philosophes. L'abbé *Galliani* a soutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il est bien certain qu'un athée, successeur de St *Pierre*, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape superstitieux.

Nous eſpérons en France que la philoſophie qui eſt auprès du trône ſera bientôt dedans; mais ce n'eſt qu'une eſpérance: elle eſt ſouvent trompeuſe. Il y a tant de gens intéreſſés à ſoutenir l'erreur et la ſottiſe, il y a tant de dignités et de richeſſes attachées à ce métier, qu'il eſt à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours ſur les ſages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des ſouverains de vos principaux eccléſiaſtiques? quel eſt l'électeur et l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raiſon contre une ſecte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente? Il faudrait bouleverſer la terre entière pour la mettre ſous l'empire de la philoſophie. La ſeule reſſource qui reſte donc aux ſages, c'eſt d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux: c'eſt ce que vous faites par la force de votre génie, et par la connaiſſance que vous avez des hommes. Vivez long-temps, Sire, et donnez de nouveaux exemples à la terre. 1775.

Des gazettes ont dit que *Polnitz* était mort, c'eſt dommage; cela me fait craindre pour milord *Maréchal* qui vaut mieux que lui, et qui ne s'éloigne pas de ſon âge. Pour moi, je ſuis ſoutenu par les conſolations que vous daignez me donner: et ma plus grande, en mourant, ſera de ſonger que je vous laiſſe dans le monde plein de vie et de gloire.

Je ſupplie votre Majeſté de daigner me mander, ſi je dois renvoyer *Morival* à Véſel ou l'adreſſer à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remercîmens, mon admiration et mon reſpect.

LETTRE XCIV.

DE M. DE. VOLTAIRE.

3 d'auguſte.

1775. LE Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure.
On le prendrait pour un héros.
Vous les aimez même en peinture.
C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge.
Marc-Aurèle enfin l'emporta.
Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beau des ſpectacles, Sire, eſt de voir un grand homme entourré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers, et en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, et cette foule de mots qui entrent dans une phraſe, et cette multitude de ſyllabes qui entrent dans un mot, et ce goût qui n'eſt pas plus formé que la langue; les Allemands ſont à l'aurore: ils ſeraient en plein jour, ſi vous aviez daigné faire des vers tudeſques.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière que *le Kain* et mademoiſelle *Clairon* ſoient tous deux à la fois auprès de la maiſon de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-ſouci, *Gluck* vient nous

enſeigner la muſique à Paris. Nos *Orphées* viennent d'Allemagne, ſi nos *Roſcius* vous viennent de France. Mais la philoſophie, d'où vient-elle? de Potsdam, Sire, où vous l'avez logée, et d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe. 1775.

Je ne ſais pas encore ſi notre roi marchera ſur vos traces, mais je ſais qu'il a pris pour ſes miniſtres des philoſophes, à un ſeul près qui a le malheur d'être dévot. (*)

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la penſée; il y a ſurtout un M. *Turgot*, qui ſerait digne de parler avec votre Majeſté. Les prêtres ſont au déſeſpoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'oſe pas encore ſe déclarer ouvertement; on mine en ſecret le vieux palais de l'impoſture fondé depuis 1775 années : ſi on l'avait aſſiégé dans les formes, on aurait caſſé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'aſſaſſinat du chevalier de *la Barre* et de *Morival*. On en rougit, on en eſt indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'eſt contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre Majeſté avec des larmes d'attendriſſement et de joie. J'ai demandé à votre Majeſté ſes derniers ordres, et je les attends pour renvoyer à ſes pieds ce *Morival*, dont j'eſpère qu'elle ſera très-contente.

Daignez conſerver vos bontés pour ce vieillard qui ne ſe porte pas ſi bien que *le Kain* le dit.

(*) M. de *Mui*.

LETTRE XCV.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 d'auguſte.

1775. C'EST à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à *Morival*. Le protecteur des *Calas* et de *Sirven* méritait de réuſſir de même en faveur du premier. Vous avez eu le rare avantage de réformer, de votre retraite, les ſentences cruelles des juges de votre patrie, et de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puiſſant n'opprime le faible, et d'adoucir les ſentences qui quelquefois me paraiſſent trop rigoureuſes. Cela fait une partie de mes occupations. Lorſque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même et par d'autres toutes les plaintes, et je me rends utile à des perſonnes dont j'ignorais l'exiſtence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette réviſion rend les juges plus attentifs, et prévient les procédés trop durs et trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que *Louis XVI* a fait de ſes miniſtres. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne ſeront heureux que lorſque les ſages ſeront rois.* Vos miniſtres, s'ils ne ſont pas rois tout-à-fait, en poſsèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions: il veut le bien; rien n'eſt plus à craindre pour lui que ces peſtes de cours qui

tâcheront de le corrompre et de le pervertir avec le temps. Il eſt bien jeune; il ne connaît pas les ruſes et les raffinemens dont les courtiſans ſe ſerviront pour le faire tourner à leur gré, afin de ſatisfaire leur intérêt, leur haine et leur ambition. Il a été dans ſon enfance à l'école du fanatiſme et de l'imbécillité: cela doit faire appréhender qu'il manque de réſolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer ſtupidement. 1775.

Vous avez prêché la tolérance: après *Bayle*, vous êtes ſans contredit un des ſages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais ſi vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la ſuperſtition, ont rejeté vos lumières; et ceux-là dominent encore ſur les peuples.

Pour moi, en fidelle diſciple du patriarche de Ferney, je ſuis actuellement en négociations avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établiſſemens et des moſquées dans la Pruſſe occidentale. Nous aurons des ablutions légales, et nous entendrons chanter *hilli*, *halla*, ſans nous ſcandaliſer. C'était la ſeule ſecte qui manquât dans ce pays.

Le vieux *Polnitz* eſt mort comme il a vécu, c'eſt-à-dire en friponnant encore la veille de ſon décès. Perſonne ne le regrette que ſes créanciers. Pour notre reſpectable et bon milord, il ſe porte à merveille; ſon ame honnête eſt gaie et contente. Je me flatte que nous le conſerverons encore long-temps. Sa douce philoſophie ne l'occupe que du bien. Tous les anglais qui paſſent ici, vont chez lui en pélerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-ſouci, aimé et eſtimé de tout le monde. Voilà une heureuſe vieilleſſe.

1775. Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'eſt que trop vrai. Ce ſont des porcs engraiſſés des dixmes de Sion. Mais vous ſavez auſſi que dans le ſaint empire romain, l'ancien uſage, la bulle d'or, et telles autres antiques ſottiſes, font reſpecter les abus établis. On les voit: on lève les épaules, et les choſes continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatiſme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques; mais ſi l'on parvient à diminuer les moines, ſurtout les ordres mendians, le peuple ſe refroidira; celui-là moins ſuperſtitieux permettra aux puiſſances de ranger les évêques ſelon qu'il conviendra au bien de leurs Etats. C'eſt la ſeule marche à ſuivre. Miner ſourdement et ſans bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la ſituation où il ſe trouve, eſt obligé de donner des brefs et des bulles tels que ſes chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé ſur le crédit idéal de la foi, perd à meſure que celle-ci diminue. S'il ſe trouve à la tête des nations quelques miniſtres au-deſſus des préjugés vulgaires, le ſaint père fera banqueroute. Déjà ſes lettres de change et ſes billets au porteur ſont à demi décrédités. Sans doute que la poſtérité jouira de l'avantage de pouvoir penſer librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouſe, Abbeville, etc. Les *Morivals* de cet heureux ſiècle n'auront point à craindre les barbaries exercées ſur les *Morivals* d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici: je le conſidère comme une victime échappée au glaive du ſacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Siléſie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainſi il aura tout le temps d'arranger ſon voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux ſeront les mêmes pour le patriarche de Ferney, et faute de pouvoir l'entendre, chemin feſant, je m'entretiendrai avec ſes ouvrages. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

P. S. Vous voyagerez avec moi ſans vous en apercevoir, et vous me ferez plaiſir ſans qu'il vous en coûte, et je vous bénirai en chemin comme de coutume.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguſte.

SIRE,

Je renvoie aujourd'hui aux pieds de votre Majeſté votre brave et ſage officier d'*Etallonde Morival*, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potsdam l'air évaporé et avantageux de nos prétendus marquis français. Sa conduite, et ſon application continuelle à l'étude de la tactique et à l'art du génie, ſa circonſpection dans ſes démarches et dans ſes paroles, la douceur de ſes mœurs, ſon bon eſprit, ſont d'aſſez fortes preuves contre la démence auſſi exécrable

qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village,
1775. qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de *la Barre*, à un ſupplice que les *Buſiris* n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces *Buſiris* d'Abbeville il trouve en vous un *Solon*. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur; et c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatiſme. Il eſt à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuſes, qui ont fait juſqu'ici un contraſte ſi étrange et ſi fréquent avec notre légéreté; on ceſſera de dire: *Le peuple le plus gai eſt le plus barbare.*

Nous avons un miniſtère très-ſage, choiſi par un jeune roi non moins ſage et qui veut le bien. C'eſt ce que votre Majeſté remarque dans ſa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes et de nos malheurs ſont venus juſqu'ici de notre aſſerviſſement à d'anciennes coutumes honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre juriſprudence criminelle, par exemple, eſt preſque toute fondée ſur ce qu'on appelle *le droit canon*, et ſur les anciennes procédures de l'inquiſition. Nos lois ſont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux réglemens. Notre gouvernement a toujours été juſqu'à préſent ce qu'eſt la ville de Paris, un aſſemblage de palais et de mazures, de magnificence et de misères, de beautés admirables et de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiſſe être régulière.

Votre Majeſté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans.

Je

Je suis obligé de vous dire que plusieurs de ces enfans qu'on baptise de mon nom, ne sont pas de moi. Je 1775.
sais que vous avez une édition de Lausanne en quarante-deux volumes, entreprise par deux magistrats et deux prêtres qui ne m'ont jamais consulté. Si par hasard le vingt-troisième volume tombait sous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de *Vertamon*. On n'est pas obligé d'avoir autant de goût à Lausanne qu'à Potsdam.

Ce qui est de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enseveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là se ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la postérité avec un si lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, il ont défiguré vos lettres et les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio rongé des rats et des vers comme un père de l'Eglise.

Votre Majesté verra donc mes éternelles querelles avec les *Larcher*, et frère *Nonotte*, et frère *Fréron* et frère *Paulian*, ces illustres ex-jésuites. Ces belles disputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations et l'historien de sa patrie. Les jésuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France et d'Espagne les punissaient. C'étaient des soldats dispersés après leur défaite, qui volaient un pauvre passant pour avoir de quoi vivre.

Les jésuites devaient me persécuter en conscience; car, avant qu'on les chassât de France et d'Espagne, je les avais chassés de mon voisinage. Ils s'étaient

—— emparés, sur la frontière de Berne, du bien de sept
1775. gentilshommes nommés messieurs de *Crassi*, tous frères, tous au service du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de consigner l'argent nécessaire pour les faire rentrer dans leur terre usurpée par les jésuites. St *Ignace* ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps *Fréron* refait la Henriade avec la *Beaumelle*. *Paulian* écrit contre l'empereur *Julien* et contre moi. *Nonotte* m'accuse en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le grand *Constantin* ait autrefois assassiné son beau-père, son beau-frère, son neveu, son fils et sa femme. J'ai eu la faiblesse de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la sottise de réimprimer ces pauvretés dont personne ne se soucie.

Je prie votre Majesté de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciseaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conservait celles qui pouvaient l'amuser, et réduisait ainsi trente volumes à un ou deux; méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de *Polnitz* mort; il écrivait aussi. C'est par là qu'il faut que nous finissions tous, les *Frérons*, les *Nonottes* et moi. Il n'en restera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui se sauveront du néant, comme, par exemple, un *Gustave Adolphe*, et un autre très-supérieur, à mon avis, dont je baise de loin les mains victorieuses, qui ont écrit des choses si ingénieuses et si utiles, qui protègent l'innocence, et qui répandent les bienfaits.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 de ſeptembre.

Je vous ſuis très-obligé du plaiſir que vous m'avez fait en mon voyage de Siléſie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, et qu'on s'inſtruit en s'amuſant avec vous. *Voltaire* et moi nous avons fait tout le tour de la Siléſie, et nous ſommes revenus enſemble. 1775.

Quant à *le Kain*:

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaiſir je reconnais
La force, la nobleſſe et l'ame
De l'auteur de ces grands portraits.
Il ſait, par d'invincibles charmes,
Me communiquer ſes alarmes:
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur;
Et mes yeux ſe fondent en larmes.
Ah! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle et rien ne touche.
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Eſt-on fait pour être impaſſible?
J'exiſte par le ſentiment,
Et j'aime à ſentir vivement
Que mon cœur eſt encor ſenſible.

1775. Voilà dans l'exacte vérité le plaiſir que m'ont fait les repréſentations de vos tragédies. *Le Kain* a ſans doute aidé dans le récit et dans l'action; mais quand même un moins bon acteur les eût repréſentées, le fond l'aurait emporté ſur la déclamation. Je pourrais ſervir de ſouffleur à vos pièces: il y en a beaucoup que je ſais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde, ce métier ſera ma dernière reſſource. Il eſt bon d'avoir plus d'une corde à ſon arc.

Je ne ſuis pas au fait de la cour de Verſailles, et je ne ſais qu'en gros ce qui s'y paſſe. Je ne connais ni les *Turgot*, ni les *Malesherbes*: s'ils ſont de vrais philoſophes, ils ſont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni paſſion dans les affaires; la ſeule qui ſoit permiſe, eſt celle du bien public. Voilà comme penſait *Marc-Aurèle*, et comme doit penſer tout ſouverain qui veut remplir ſon devoir.

Pour votre jeune roi, il eſt ballotté par une mer bien orageuſe; il lui faut de la force et du génie pour ſe faire un ſyſtême raiſonné, et pour le ſoutenir. *Maurepas* eſt chargé d'années; il aura bientôt un ſucceſſeur, et il faudra voir alors ſur qui le choix du monarque tombera, et ſi le vieux proverbe ſe dément: Dis-moi qui tu hantes, et je dirai qui tu es.

Je viens de voir en Siléſie un monſieur de *Laval-Montmorency* et un *Clermont Gallerande* qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance, qu'on penſait à rétablir l'édit de Nantes ſi long-temps ſupprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîné. Vous me prendrez pour d'*Argenſon-la-paix*, qui s'exprimait en proverbes

triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'eſt pas une négociation, et il eſt permis de ſe dérider quelquefois en ſociété. Vous ne voudriez pas ſans doute que j'affectaſſe l'air empeſé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns ſont les bourreaux des *la Barre*, les autres font des ſottiſes d'un autre genre avec leurs viſitations. 1775.

Vous avez raiſon de dire que nos bons Germains en ſont encore à l'aurore des connaiſſances. L'Allemagne eſt au point où ſe trouvaient les beaux-arts du temps de *François I.* On les aime, on les recherche; des étrangers les tranſplantent chez nous: mais le ſol n'eſt pas encore aſſez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A meſure que ces établiſſemens s'affermiſſent, naît un bien-être qui eſt ſuivi de l'aiſance, ſans laquelle les arts ne ſauraient proſpérer. Les muſes veulent que les eaux du Pactole arroſent les pieds du Parnaſſe. Il faut avoir de quoi vivre pour s'inſtruire et penſer librement. Auſſi Athènes l'emporta-t-elle ſur Sparte en fait de connaiſſances et de beaux-arts.

Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant grecs et romains que français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, et naturaliſeront chez eux les chefs-d'œuvre des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à ſa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naiſſance; mais qu'a pu faire un être

Loiſeau. Il eſt vrai que ce jugement d'Abbeville
1775. révolte l'humanité, que l'inquiſition de Rome aurait été moins ſévère; mais les hommes ſe croient tout permis, quand ils penſent combattre pour la gloire de DIEU: ils ſouillent les autels d'un être bienfeſant du ſang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excuſer, c'eſt dans l'effervescence de quelque nouveau fanatiſme: mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles ſe commettent de ſang froid, et dans le ſilence des paſſions. La poſtérité aura peine à croire que le dix-huitième ſiècle ait vu le fanatiſme le plus abſurde étouffer les cris de la raiſon, de la nature et de l'humanité. *Morival* eſt heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages ſacrés: il vaut mieux habiter avec une horde de lapons qu'avec ces monſtres d'Abbeville. Un roi dont les vues ſont droites, un miniſtère ſage comme celui que vous avez préſentement en France, empêcheront ſans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les lois de la France et de la Tauride ſoient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du ſaint nom de la religion catholique, apoſtolique et romaine. Il me ſemble voir ſortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adreſſant au ſeizième des *Louis*, lui dit:

„ Sire, vous êtes le ſeul roi dans l'univers qui
„ portiez le titre de très-chrétien; le glaive dont
„ DIEU arma votre bras, vous eſt donné pour
„ défendre l'Egliſe. La religion eſt outragée, elle
„ réclame votre aſſiſtance. Il faut que le ſang du
„ coupable ſoit verſé en expiation de l'offenſe, et

„ pour le premier et le plus ancien royaume du „ monde. „ 1775.

Je vous assure, quand même tous les encyclopédistes se trouveraient présens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auraient résolu d'immoler.

Si d'aussi horribles scandales se commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui se porte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, et les autres le blâme; je crois qu'il en est de même par-tout: l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été subjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, et par la superstition: ces conquérans ont tous promulgué des lois, ce qui a fait un chaos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire et réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, et tout le peuple attaché aux anciens usages sans savoir les apprécier, et qui croit qu'y toucher et bouleverser le royaume c'est la même chose.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Pensilvanie tel qu'il est établi à présent: il n'existe que depuis un siècle; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée, et vous ne le reconnaîtrez plus; tant l'instabilité est une des lois permanentes de cet univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage, il aura le même sort. Ces philosophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur? N'en ont-ils pas débité aussi? Témoin

1775. *Divus Etallundus* vient d'arriver : c'eſt un enfant arraché aux griffes de l'*inf*..., et aux flammes de l'inquiſition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a aſſuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à ſon généreux défenſeur, au ſage du mont Jura, qui fait rougir les Velches de leurs lois et de leurs procédures barbares. D'*Etallonde* aſſure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les vierges de l'évangile. Puiſſe-t-elle durer toujours, et puiſſe au moins votre corps ſubſiſter à proportion de ce que durera votre réputation. Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces et de mes penſées pour vous écrire d'un ſtyle moins laconique, en vous aſſurant que le malade de Sans-ſouci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE C.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 de décembre.

AUCUNE de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait causées. Il faut que le patriarche de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, et pour honorer le dix-huitième siècle. J'ai survécu vingt-six ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'espère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle semi-apoplexie n'est pas si dangereux ; et en observant un bon régime, en renonçant aux soupers, j'espère que nous pourrons vous conserver encore pour la satisfaction de tous ceux qui pensent. 1775.

Vous me demandez ce que c'est que l'*esprit*. Hélas ! je vous dirai tout ce qu'il n'est pas. J'en ai si peu moi-même, que je serais bien embarrassé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuser, que je fasse mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je suis très-certain que je ne suis pas double : de là je me considère comme un être unique. Je sais que je suis un animal matériel, animé, organisé, et qui pense ; d'où je conclus que la matière animée peut penser, ainsi qu'elle a la propriété d'être électrique.

introduit dans toute la France. Les bons esprits sont
1775. propres à tous les emplois. Un raisonnement juste, des idées nettes, et un peu de travail, servent également d'instrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances et pour le commerce.

Il sera donc dit que celui, dont l'imagination enfanta la Henriade, l'Oedipe, et tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de *Newton*, l'auteur de l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'*Arioste*, aura encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaissons pas trop *Homère*, mais *Virgile* n'était que poëte. *Racine* n'écrivait pas bien en prose; *Milton* n'avait été que l'esclave du tyran de sa patrie: il n'y a que vous seul qui ayez réuni tant de genres si différens. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière: elle vous devra son goût, sa raison, et les laboureurs leur conservation. Quel bien de plus vous reste-t-il à faire, sinon de ne pas oublier le solitaire de Sans-souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CI.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de décembre.

Je vous ai mille obligations de la semence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correspondance roulerait sur l'art de *Triptolème*, et qu'il s'agirait entre nous deux qui cultiverait le mieux son champ ? C'est cependant le premier des arts, et sans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtisans, ni poëtes, ni philosophes. Il n'y a de vraies richesses que celles que la terre produit. Améliorer ses terres, défricher des champs incultes, saigner des marais, c'est faire des conquêtes sur la barbarie, et procurer de la subsistance à des colons qui, se trouvant en état de se marier, travaillent gaiement à perpétuer l'espèce, et augmentent le nombre des citoyens laborieux. 1775.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais ; ce qui réussit très-bien, et a fait augmenter nos bestiaux d'un tiers. Leur charrue et leur semoir n'ont pas eu le même succès : la charrue, parce qu'en partie nos terres sont trop légères ; le semoir, parce qu'il est trop cher pour le peuple et pour les paysans.

En revanche nous sommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conserve toutes ses propriétés et ne diffère point, pour l'usage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

1775. Nous avons gagné cette année dix mille livres de soie, et l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce sont-là les hochets de ma vieillesse, et les plaisirs qu'un esprit, dont l'imagination est éteinte, peut goûter encore. Il n'est pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche est toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, et mes jambes, sur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le suive. C'est une disposition d'arrière-garde, à laquelle *Feuquières* et M. de *Saint-Germain* donneraient leur approbation.

J'espère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre santé, qui certainement ne m'est pas indifférente, et que vous vous souviendrez quelquefois du solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 21 décembre.

SIRE,

Il n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philoſophe que vous. Il faut que vous ſoyez comme celui qui diſait : *Non ; la goutte n'eſt point un mal.* Vos réflexions ſur cette machine qui a, je ne ſais comment, la faculté d'éternuer par le nez et de penſer par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec et en hébreu ont jamais dit ſur cette matière. 1775.

Votre Majeſté eſt actuellement dans le cas de *Xénophon*, qui s'occupait de l'agriculture dans le loiſir de la paix. Mais ce n'eſt pas après une retraite de dix mille, c'eſt après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre ſablonnière du Brandebourg d'auſſi riches moiſſons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos ſoins rendront la Marche et la nouvelle Marche et la Poméranie plus fertiles que le pays de *Salomon*, qu'on appela ſi mal à propos la terre promiſe, et qui était encore plus ſablonneux que le chemin de Berlin à Sans-ſouci.

1775. Votre Majeſté eſt trop bonne de daigner jeter les yeux ſur mes petits travaux ruſtiques. Elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, et encore eſt-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me perſuadant qu'une demi-apoplexie n'eſt qu'une bagatelle: je ne ſavais pas que votre Majeſté eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, et vous triomphez enfin de la goutte qui eſt formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine penſante: je ſerai aſſez hardi, dans quelque tems, pour mettre à vos pieds des lettres aſſez ſcientifiques; aſſez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. *Paw* ſur ſes chinois, ſes égyptiens et ſes indiens.

La barbare aventure du général *Lalli*, le déſaſtre et les friponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire inſtruire de bien des choſes concernant l'Inde et les anciens Brachamanes. Il m'a paru évident que notre ſainte religion chrétienne eſt uniquement fondée ſur l'antique religion de *Brama*. Notre chute des anges qui a produit le diable; et le diable qui a produit la damnation du genre humain, et la mort de DIEU pour une pomme, ne ſont qu'une miſérable et froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'oſe aſſurer que votre Majeſté trouvera la choſe démontrée.

Je ne connais point M. *Paw*. Mes lettres ſont d'un petit bénédictin tout différent de M. *Pernetti*. Je trouve ce M. *Paw* un très-habile homme, plein d'eſprit et d'imagination: un peu ſyſtématique

à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuſer et s'inſtruire. 1775.

J'eſpère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de St *Benoît* à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'*Ammien-Marcellin* avec des notes inſtructives : comme cet *Ammien Marcellin* était contemporain du grand *Julien*, que nos miſérables prêtres n'oſent plus appeler *apoſtat*, ſouffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, ſelon moi, pour être en tout très-ſupérieur à ce *Julien*, que de faire à peu-près ce qu'il fit, et que je n'oſe pas dire.

Cette liberté eſt de ſupplier votre Majeſté d'ordonner qu'on m'envoie par les *Michelet* et *Gérard* un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce *Julien* m'eſt précieux, mais vos bontés me le ſont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne ſont plus enflés du tout.

LETTRE CIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 janvier.

SIRE,

1776. Il y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa souricière pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux ; le rat vieillit depuis dans sa retraite, et fut réduit à ronger des livres ; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à ses royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle, pendant sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de *Dodone* parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers ? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la prose : il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothéque ; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les choses dont il est parlé dans ces fragmens sont très-vraies et très-singulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuser l'aigle. S'il se trompa, on

peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, et pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour se mettre sous la protection de son aigle, auquel il resta attaché bien respectueusement et bien tendrement jusqu'à ce qu'il fût mangé des chats. 1776.

P. S. Si par hasard sa Majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste, dès qu'il sera imprimé.

LETTRE CIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 de février.

La fable du rat et de l'aigle vaut bien celle de l'âne et du rossignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat, si par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'est pas *Protée* qui veut.

Dans la Fable, jadis dans la Grèce inventée,
Nous admirons surtout le grand art de Protée,

1776. Qui toujours à propos ſachant ſe transformer,
A tous les cas divers pouvait ſe conformer ;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet il n'y a point de mutation, dont vous ne ſoyez ſuſceptible ; et pour vous rendre entièrement univerſel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage ſur la tactique. Je l'attends inceſſamment comme devant éclore de votre univerſalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, et j'eſpère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra ſans doute des découvertes et des combinaiſons curieuſes.

Je viens d'eſſuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle ſaiſon vienne à mon ſecours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, ſoulagera les peuples du fardeau des impôts ; il réglera les corvées, et donnera l'échantillon de ce qui pourra ſervir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme *Boileau*, épître à *Louis XIV : j'admire, et je me tais. Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 mars.

SIRE,

L'INFATIGABLE *Achille* ſera-t-il toujours pris par le pied ? L'ingénieux et ſage *Horace* ſouffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de ſi belles choſes ? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, et qui vous le dit encore. La ſaiſon où nous ſommes, eſt bien mal ſaine ; notre printemps n'eſt pas celui que les Grecs ont tant chanté ; nous avons cru nous autres pauvres habitans du ſeptentrion que nous avions auſſi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid, et des orages. Votre Majeſté brave tout cela dès qu'elle eſt quitte de ſa goutte : il n'en eſt pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, et à qui la nature n'a laiſſé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, et un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous. 1776.

Puiſque votre Majeſté m'ordonne de lui envoyer la correſpondance d'un bénédictin avec M. *Paw*, je la mets à vos pieds ; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui groſſiſſaient cet inutile volume ; j'y

1776. laisse seulement un petit ouvrage de *Maxime de Madaure*, célèbre païen, ami de St *Augustin*, célèbre chrétien. Il me semble que ce *Maxime* pensait à peu-près comme le héros de nos jours, et qu'il avait l'esprit plus conséquent et plus solide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet est un peu gros pour partir par la poste, mais votre Majesté l'ordonne.

Je lui souhaite la santé et la longue vie du maréchal *Keit:* je lui souhaite un doux repos qu'il a bien mérité par son activité en tout genre. Je suis au désespoir de mourir loin de lui; j'ose lui demander avec autant de respect et de tendresse la continuation de ses bontés.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 de mars.

Il est vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires grossiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore *les vierges* en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque autre nation que ce soit, n'a imaginé une absurdité plus atroce et plus blasphématoire que celle de manger son Dieu. C'est le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Etre suprême, le comble de la folie et de la démence. Les gentils, il est vrai, fesaient jouer à leurs dieux des rôles assez ridicules, en leur prêtant toutes les

paſſions et les faibleſſes humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sommona-co.lom*, à la bonne heure: mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Egyptiens de dévorer leur dieu *Apis*. Et c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'autocrateur de l'univers. 1776.

Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé *Paw*, les Chinois, les Indiens et les Tartares. Les nations européanes me donnent tant d'occupations, que je ne ſors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aye lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui ſort de votre plume! L'abbé *Paw* prétend ſavoir que l'empereur *Kienlong* eſt mort, que ſon fils gouverne à préſent, et que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jéſuites. Peut-être veut-il que je prenne fait et cauſe contre *Kienlong*, d'autant plus qu'il ſait combien je protège les débris du troupeau de St *Ignace*. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre ſi la colonie de *Penn* continuera de pratiquer ſes vertus pacifiques, ou ſi, tous quakers qu'ils ſont, ils voudront défendre leur liberté et combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il eſt apparent, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt des cas où la guerre devient néceſſaire, puiſque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'eſt un des

1776. auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cauſe de ſon obſcurité. Il eſt sûr que ſi d'ailleurs nous ne ſurpaſſons pas les anciens en autre choſe, du moins écrit-on mieux dans ce ſiècle qu'à Rome après les douze Céſars. La méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, et l'on ne s'égare pas dans des épiſodes, comme les Grecs en avaient l'habitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fuſſent-ils même empereurs de la Chine. Mais j'aime ceux qu'on lit et qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut par toutes ces raiſons que vous ne mouriez point, et que, tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, et ceux qui empoiſonnent les ames du venin de la ſuperſtition. Ce ſont les vœux d'un pauvre goutteux qui ſe réjouit de ſa convaleſcence, jouiſſant par là du plaiſir de vous admirer encore. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 30 mars.

SIRE,

Si votre camarade l'empereur *Kienlong* eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. Votre Majeſté ſait aſſez combien j'aime et révère les rois qui font des vers; j'en connais un qui en fait aſſurément de bien meilleurs que *Kienlong*, et à qui je ſerai bien attaché juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois. 1776.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits ſont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce ſont des chefs-d'œuvre de raiſon et de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances ſéduiſantes: c'était un combat d'eſprit; s'il avait fallu donner un prix au meilleur diſcours, les connaiſſeurs l'auraient donné au roi ſans difficulté.

Ce droit d'enregiſtrer et de remontrer, que vous ne connaiſſez pas dans votre royaume, eſt fondé ſur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de St *Louis*, et de votre *Conrad Hohenzollern II*, lequel prévôt s'aviſa de tenir un regiſtre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par

1776. un greffier du parlement, nommé *Jean Montluc*, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. *Philippe de Valois* fit enregiſtrer au parlement ſes droits de *régale*. *Charles V* prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent ſouvent enregiſtrés; on ne ſavait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances ſur les finances furent faites ſous *François I* pour une grille d'argent maſſif, qui entourait le tombeau de St *Martin*. Ce ſaint n'ayant nullement beſoin de ſa grille, et *François I* ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devait être rembourſé ſur les domaines de la couronne. Le parlement repréſenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la fronde dans la minorité de *Louis XIV*. Nous n'avons pas de fronde à craindre ſous *Louis XVI*; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jéſuites, des janſéniſtes et des convulſionnaires. Il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglais; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'eſpérance. Votre Majeſté a bien raiſon de me dire que les Anglais ne ſont pas auſſi heureux que nous; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers ſe battent; mais ils donneront de l'argent, et on ſe battra pour eux. Je ne ſuis pas grand politique, votre Majeſté le ſait bien; mais je doute beaucoup que le miniſtère de

Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais ſe ruinent aujourd'hui : chacun ſon tour. 1776.

Pour vous, Sire, vous bâtiſſez des villes et des villages; vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte; j'eſpère qu'elle fera ſa paix avec votre Majeſté, comme ont fait tant d'autres puiſſances.

Quant aux jéſuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter auſſi de la même protection. Je ne crois point comme M. *Paw*, que l'empereur *Kienlong* ait traité cruellement les jéſuites qui étaient dans ſon empire. Le père *Amiot* avait traduit ſon poëme; on aime toujours ſon traducteur, et je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oſerais demander une grâce à votre Majeſté. C'eſt de daigner me dire, lequel eſt le plus vieux de milord *Maréchal* ou de moi; je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſième année, et je penſe qu'il n'en a que quatre-vingt deux. Je ſouhaite que vous ſoyez un jour dans votre cent-douzième.

LETTRE CVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 d'avril.

1776. J'AI lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote sur *Alexandre* rapportée par *Oléarius*. L'abbé *Paw* est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées; il croit n'avoir aucune dispute avec vous, pour le fond des choses; il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de la morale, que les lois y sont équitables: mais il est aussi très-persuadé qu'avec ces lois et cette morale les hommes sont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres et à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage barbare d'exposer les enfans, c'est la friponnerie invétérée dans ce peuple, ce sont les supplices plus atroces que ceux dont on ne se sert encore que trop en Europe.

Je lui dis: Mais ne voyez vous pas que le patriarche de Ferney suit l'exemple de *Tacite*? Ce romain pour animer ses compatriotes à la vertu, leur proposait pour modèle de candeur et de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de personne. De même M. de *Voltaire* se tue

de

de dire à ſes Velches : apprenez des Chinois à récompenſer les actions vertueuſes ; encouragez comme eux l'agriculture, et vous verrez vos landes de Bordeaux et votre Champagne pouilleuſe, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moiſſons : faites de vos encyclopédiſtes des mandarins, et vous ſerez bien gouvernés. Si les lois ſont uniformes et les mêmes dans tout le vaſte empire de la Chine, ô Velches, n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume, vos lois changent à chaque poſte, et qu'on ne ſait jamais par quelle coutume on eſt jugé ? 1776.

L'Abbé me répond que vous faites fort bien ; mais il prétend que la Chine n'eſt ni ſi heureuſe, ni ſi ſage que vous le ſoutenez, et qu'elle eſt rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on ſe plaint dans notre Occident.

Il me ſemble donc que votre diſpute ſe réduit à ceci : eſt-il permis d'employer des menſonges officieux pour parvenir à de bonnes fins ? On pourra ſoutenir le pour et le contre, et ſur cette queſtion les avis ne ſe réuniront jamais.

Pour moi, pauvre *Achille*, ſi tant y a, je ne ſuis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'eſt promenée ſucceſſivement dans tout mon corps, et m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui eſt demeurée hors d'atteinte. A préſent j'ai fait divorce avec cette harpie, et j'eſpère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine ſoit détruite par le temps qui abſorbe tout. Mes fondemens ſont déjà ſapés ; je défends encore la citadelle,

——— et j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force
1776. majeure qui bientôt m'achèvera par quelque assaut bien préparé.

Mais tout cela ne m'embarrasse guère, pourvu que j'apprenne que le *Protée* de Ferney a eu quelques succès contre l'*inf*..., qu'il éclaire encore la littérature, la raison, les finances, etc. etc. Cela me suffit, et j'espère qu'il n'oubliera pas l'ex-jésuite de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haye, elle avait eu la curiosité de le voir et de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il passait pour être fort ignorant et pour avoir peu d'esprit. L'abbé *Paw* triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, et qu'il faut nécessairement, selon les lois éternelles de la nature, que sur une population de cent soixante millions d'ames dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes et d'imbécilles; et que la mauvaise étoile de la Chine a voulu que précisément un être de cette espèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas assez réfuté, je vous abandonne le reste.

LETTRE CIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 d'avril.

L'ABBÉ *Paw* marque une foi ſincère pour toutes les relations des jéſuites de la Chine de la mort de l'empereur *Kienlong*, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'eſt ni mort, ni vivant. La curioſité s'affaiblit avec l'âge; l'on ſe reſſerre dans une ſphère plus bornée. *Walpole* diſait: J'abandonne l'Europe à mon frère, et ne me réſerve que l'Angleterre. Moi, je me contente de ce qui s'eſt fait, de ce qui ſe fait, et de ce qui pourra arriver dans notre Europe. 1776.

Louis XVI attire bien autrement ma curioſité que l'empereur *Kienlong*. J'ai lu un placet, ou plutôt un remercîment du pays de Gex, adreſſé à ce monarque; et dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce ſouverain a fait, ainſi que ceux qui lui ont donné d'auſſi bons conſeils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de ſon ſouverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement eſt compoſé d'hommes, et la fragilité des vertus humaines ſe cache moins dans les délibérations des grands corps que dans les réſolutions priſes entre peu de perſonnes.

Si notre eſpèce n'abuſait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure inſtitution que celle

1776. d'une compagnie qui eût droit de faire des représentations aux ſouverains ſur les injuſtices qu'ils ſeraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie penſe au bien du royaume. M. *Turgot* a même trouvé dans les papiers de ſes prédéceſſeurs les ſommes qu'il en a coûté à *Louis XV* pour corrompre les conſeillers de ſon parlement, afin de leur faire enregiſtrer, ſans oppoſition, je ne ſais quels édits.

Comme vos Français ſont poſſédés de la manie anglicane, ils ont imité, en ſe laiſſant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges ! mais des gens de juſtice ! mais ceux qui ſe diſent les tuteurs des rois ! . . .

Pour nous autres obotrites, nous ſommes en comparaiſon de l'Europe ce qu'eſt une fourmillière pour le parc de Verſailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons et végétons dans le ſilence. Ma voiſine la fourmi (le bon milord *Maréchal* dont vous me demandez des nouvelles) a préſentement quatre-vingt-ſix ans paſſés : il lit l'ouvrage du P. *Sanchez*, *de matrimonio*, pour s'amuſer, et il ſe plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracaſſent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de ſa progéniture, pour peu qu'il le voulût.

L'ex-jéſuite de Sans-ſouci eſt toujours occupé à recouvrer ſes forces qui ne reviennent que lentement.

Il a reçu des remarques sur la Bible, un ouvrage de morale, et un autre sur les lois : il soupçonne d'où ce présent peut lui venir. Ce ne sera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger, s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné ; et les remercîmens s'ensuivront comme de raison. 1776.

J'implore tous mes saints, *Ignace*, *Xavier*, *Lainez*, etc. etc. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs saintes prières prolongent ses jours, afin qu'il consomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex ; qu'il éclaire long-temps encore la France et l'univers, et qu'il n'oublie point l'ex-jésuite de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 mai.

SIRE,

Vous allez être étonné en jetant les yeux sur la petite brochure que j'envoie à votre Majesté : devineriez-vous qu'elle est de M. le landgrave de Hesse ? Son génie s'est déployé depuis qu'il est devenu votre neveu, et qu'il a lu vos ouvrages. Je ne sais pas positivement s'il avoue ce petit livre ; mais je sais certainement qu'il est de lui ; c'est un tableau qu'on reconnaîtra aisément pour être d'un peintre de votre

1776. école. Vous avez fait naître un nouveau siècle, vous avez formé des hommes et des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-t-il pas la postérité!

Nous avons grand besoin que votre Majesté philosophique règne long-temps ; nous avions chez les Velches deux ministres philosophes, les voilà tous deux à la fois exclus du ministère ; et qui sait si les scènes des *la Barre* et des d'*Etallonde* ne se renouvelleront pas dans notre malheureux pays? La raison commence à se faire un parti si nombreux, que ses ennemis se mettent sous les armes, et on sait combien ces armes sont dangereuses. Il faudra que cette malheureuse raison vienne se réfugier dans vos Etats avec ses disciples, comme les protestans vinrent chercher un asile chez le roi votre grand-père. Depuis que je suis au monde, je n'ai vu cette raison que persécutée ; je la laisserai sans doute dans le même état ; mais je me consolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit :

Mais quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.

Je me mets aux pieds de l'*Alcide* et de l'*Aristide* de nos jours.

LETTRE CXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 de juin.

JE reviens après avoir visité mes demi-sauvages de la Prusse : et pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. 1776.

Je vous remercie du *catéchisme des souverains*, production que je n'attendais pas de la plume de M. le landgrave de Hesse. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son éducation. S'il était sorti de mon école, il ne se serait point fait catholique, et il n'aurait pas vendu ses sujets aux Anglais, comme on vend du bétail pour le faire égorger. Ce dernier trait ne s'assimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt sordide, est l'unique cause de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres hessois qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques ministres français. Je ne m'en étonne point. Je me représente *Louis XVI* comme une jeune brebis entourée de vieux loups : il sera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouverait de la besogne en France ; épié, séduit par des détours fallacieux, on lui ferait faire des faux pas : il est donc tout simple qu'un jeune monarque sans expérience, se soit laissé entraîner

1776. par le torrent des intrigues et des cabales. Mais je ne croirai jamais que la patrie de *Voltaire* redevienne de nos jours l'asile, ou le dernier retranchement de la superstition. Il y a trop de connaissances et trop d'esprit en France pour que la barbarie superstitieuse du clergé puisse commettre désormais des atrocités dont les temps passés fourmillent d'exemples. Si *Hercule* a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé *Voltaire*, a écrasé sous ses pieds l'hydre du fanatisme.

La raison se développe journellement dans notre Europe; les pays les plus stupides en ressentent les secousses. Je n'en excepte que la Pologne. Les autres Etats rougissent des bêtises où l'erreur a entraîné leurs pères : l'Autriche, la Vestphalie, tous, jusqu'à la Bavière, tâchent d'attirer sur eux quelques rayons de lumière. C'est vous, ce sont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les esprits. L'hélépole de la bonne plaisanterie a ruiné les remparts de la superstition que la bonne dialectique de *Bayle* n'a pu abattre.

Jouissez de votre triomphe; que votre raison domine longues années sur les esprits que vous avez éclairés, et que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 de septembre.

ON me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suisse, et les gazetiers doivent prodigieusement manquer de matière puisqu'ils employent mon nom pour remplir leurs feuilles. 1776.

J'ai été malade, il est vrai, l'hiver passé; mais depuis ma convalescence je me porte à peu-près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop long-temps, et qui calomnient ma santé dans l'espérance qu'à force d'en parler, je pourrais peut-être faire le saut périlleux aussi vîte qu'ils le désirent. *Louis XIV* et *Louis XV* lassèrent la patience des Français: il y a trente-six ans que je suis en place; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilége de vivre, et que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même. Plus on se soigne, et plus le corps devient délicat et faible. Mon métier veut du travail et de l'action; il faut que mon corps et mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. Je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant je ne prescris cette méthode à personne, et me contente de la suivre.

1776. Enfin j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand-duc. Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue et l'ennui d'un long voyage, et pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content; nous le savons de retour à Pétersbourg, en parfaite santé. Sa promise y sera le 12 de ce mois; et après quelque simagrées en l'honneur de St *Nicolas*, les noces se célébreront.

Grimm a passé ici pendant le séjour du grand-duc : il vous a vu malade, cela m'a inquiété. Ensuite, après avoir supputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaises gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney : elles assurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de *Cluni*. En tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé. Mais je m'intéresse peu à ce dernier, et beaucoup au sort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Silésie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, et rebâti quelques villes brûlées. Il s'est présenté à Breslau un M. de *Férière*, ingénieur du cabinet; il prétend vous connaître : il sait dans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alsace, il a servi en Corse, actuellement il est à la suite de M. de *Breteuil*, à Vienne. Vous l'aurez vu, et peut-être oublié; car parmi ce peuple innombrable qui se présente à votre cour, des passe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles fesaient autrefois des pélerinages à Jérusalem

ou à Lorette; à préſent quiconque ſe croit de l'eſprit va à Ferney, pour dire en revenant chez ſoi: *je l'ai vu.* 1776.

Jouiſſez long-temps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de *Cluni*, ou intendant du pays de Gex, ſous quel titre il vous plaira; mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il eſt un vieillard qui vous a poſſédé autrefois, et qui vous regrettera toujours. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXIII.

DU ROI.

Le 22 d'octobre.

VOICI près de deux mois qu'aucune goutte de roſée du ciel de Ferney n'eſt tombée ſur le rivage de la Baltique: les ſoi-diſantes muſes et les habitans de notre Parnaſſe ſablonneux deſsèchent à vue d'œil, et ils ſeraient déjà diaphanes ſi certain commentaire ſur je ne ſais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'eſt à cet ouvrage qu'ils doivent l'exiſtence et la vie. Tout le monde a ri, parce que par *Nazareth* il fallait entendre l'*Egypte*; et par l'*Egypte*, *Nazareth.* Cet éclat de rire s'eſt porté par l'écho depuis le Mansfeld juſqu'à Mémel: il a diſſipé les humeurs noires, et rapporté la joie dans nos contrées.

Que le ciel béniſſe le plaiſant commentateur de ce profond ouvrage! Je le crois auſſi habile à expliquer les traités entre les nations que les viſions

1776. hébraïques ; et peut-être que si les Français et les Anglais se fussent servis de lui pour régler leurs anciens démêlés sur le Canada, qu'il les aurait accordés. On se ferait épargné la dernière guerre : ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire : ceux qu'il fera à présent feront plus gais. Il se propose de démontrer que quatre-vingts ans et vingt sont la même chose, et cela par l'exemple de personnes qui ne vieillissent point, et dont l'hiver des ans ressemble au printemps de leur jeunesse. (1)

Vos Velches se préparent à faire la guerre sur mer à je ne sais qui; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les bénisse. Voilà comme la chaîne des événemens lie ensemble différens objets. Il fallait que les Portugais fissent les impertinens dans le Paraguay, pour que don *Carlos* se mît en colère; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conséquent *Louis XVI* à se fâcher et à faire raccommoder sa flotte ; et que pour avoir du bois et des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du *Wolf* tout pur. Vous l'avez aussi commenté du temps de madame *du Châtelet*, sans adopter cependant tous les brillans écarts de *Leibnitz*.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, selon votre bon plaisir; mais faites-moi au moins savoir quelques nouvelles de la santé du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie sur son compte; je me

(1) On n'a pas retrouvé ces vers.

flatte que le quart-d'heure de *Rabelais* ſonnera pour nous deux la même minute, et que nous pourrons aller métaphyſiquer enſemble là-bas; ou du moins je n'aurai pas le chagrin de lui ſurvivre et d'apprendre ſa perte qui en ſera une pour toute l'Europe. Ceci eſt ſérieux: ainſi je vous recommande à la ſainte garde d'*Apollon*, des Grâces qui ne vous quittent jamais, et des Muſes qui veillent autour de vous. 1776.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 novembre.

SIRE,

Vous m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eſt vrai. C'eſt au philoſophe d'*Alembert* à remercier en vers votre Majeſté philoſophique. Hélas! ce ne ſont pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raiſon; c'eſt que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle épître:

Et la pourpre et la bure éprouvent le malheur;
L'un pleure ſur le trône, et l'autre en ſa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière, attendu que je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer;

1776. meſſieurs de Nazareth ne rient point comme meſſieurs du rivage de la mer Baltique; ils perſécutent les gens ſourdement et cruellement; ils déterrent un pauvre homme dans ſa tannière, et le puniſſent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme, ont fondu ſur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame; je ſuis abſolument *l'autre* dans ſa chaumière; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez ſur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adverſité, il y a bien des années; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice! Comme ces épreuves ſervirent à votre gloire; comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-deſſus du reſte des hommes! Je n'oſe lever les yeux vers vous du ſein de ma décrépitude et du fond de ma misère. Je ne ſais plus où j'irai mourir. M. le duc de Wirtemberg régnant, oncle de la princeſſe que vous venez de marier ſi bien, me doit quelque argent qui aurait ſervi à me procurer une ſépulture honnête; il ne me paye point, ce qui m'embarraſſera beaucoup quand je ſerai mort. Si j'oſais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'oſe pas, j'aimerais mieux avoir votre Majeſté pour caution.

Sérieuſement parlant, je ne ſais pas où j'irai mourir. Je ſuis un petit *Job* ratatiné ſur mon fumier de Suiſſe; et la différence de *Job* à moi, c'eſt que *Job* guérit, et finit par être heureux. Autant en arriva au bon homme *Tobie*, égaré comme moi dans un canton Suiſſe du pays des Mèdes; et le plaiſant de l'affaire, eſt qu'il eſt dit dans la ſainte écriture

que ſes petits-enfans l'enterrèrent avec allégreſſe; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne ſucceſſion. 1776.

Pardonnez-moi, Sire, ſi, étant devenu preſque aveugle comme *Tobie*, et miſérable comme *Job*, je n'ai pas eu l'eſprit aſſez libre pour oſer vous écrire une lettre inutile.

Il eſt venu dans ma cabane un jeune baron ou comte ſaxon, qui s'appelle, je crois, *Geſdorf*. Il eſt très-aimable, plein d'eſprit et de grâces, poli, circonſpect. On dit que votre Majeſté a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuſer. Il y paraît; c'eſt *Achille* qui élève *Phénix*, au lieu qu'autrefois *Phénix* fut le précepteur d'*Achille*.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté, *de profundis*.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

J'AI été affligé de votre lettre, et je ne ſaurais deviner les ſujets de chagrin que vous avez. Les gazettes ſont muettes; les lettres de Genève et de la Suiſſe n'ont fait aucune mention de votre perſonne; de ſorte que je devine en gros que l'*inf...*, plus inf.... que jamais, s'acharne à perſécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Lauſanne, Neuchâtel dans le voiſinage, qui ſont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix: il eſt sûr que

——— la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas
1776. juſque-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex ? La valetaille de *Plutus* ſe ſerait-elle liguée avec les charlatans de la meſſe pour vous ſuſciter des affaires? Je n'en ſais rien; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant j'ai écrit dans le Wirtemberg pour vous donner aſſiſtance pour une dette qui m'eſt connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne ſuis pas trop bien en cour chez ſon alteſſe ſéréniſſime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il eſt ſingulier que ma deſtinée ait voulu me rendre le conſolateur des philoſophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour ſoulager la douleur de d'*Alembert*. Je vous en donnerais volontiers de même, ſi je connaiſſais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'*Hippocrate* qu'il ne faut pas ſe mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné et étudié. Ma pharmacie eſt à votre ſervice : il vaudrait mieux que vous n'en euſſiez pas beſoin. En attendant je fais des vœux ſincères pour votre contentement et votre longue conſervation. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Bon Dieu ! quelle cruauté de perſécuter la vieilleſſe d'un homme qui illuſtre ſa patrie, et ſert de plus grand ornement à notre ſiècle! Quels barbares !

LETTRE

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

SIRE,

Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a paſſé ſa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent et qui les perſécutent, ſoit un peu pourſuivi par ces gens-là ſur la fin de ſes jours. Il eſt encore moins étonnant que le *Marc-Aurèle* de notre ſiècle prenne pitié de ce vieil *Epictète*. Votre Majeſté daigne me conſoler d'un trait de plume des cris de la canaille ſuperſtitieuſe et implacable. 1776.

J'ai pris la liberté de dépoſer à vos pieds les raiſons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, et parmi ces raiſons, la première a été la néceſſité où je ſuis réduit, d'être un petit *Libanius* qui répond aux *Grégoires de Nazianze* et aux *Cyrilles*.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, et qui eſt rongée par les rats de la finance françaiſe, était le ſecond motif de ma douleur et de mon ſilence, et l'oubli de votre ancien pupille M. le duc de Wirtemberg était le troiſième.

Dans le chaos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'oſais pas à mon âge écrire à

1776. votre Majeſté; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui inſtruit les rois et qui conſole d'*Alembert*, daigne auſſi s'étendre pour moi. Votre Majeſté eſt trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Wirtemberg; c'eſt malheureuſement dans le comté de Montbéliard qu'eſt ma dette, et cette principauté de Montbéliard reſſortit au parlement de Beſançon, ce ſont des affaires qui ne finiſſent point, et moi je vais bientôt finir. M. le duc de Wirtemberg me donne aujourd'hui ſa parole de me ſatisfaire dans le courant de l'année prochaine; ſa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui ſe ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, et que j'attende le payement de M. le duc de Wirtemberg, ou la mort qui paye tout.

Je mets mes misères aux pieds de votre Majeſté puiſqu'elle daigne me l'ordonner. La poſtérité rira ſi elle ſait jamais qu'un chétif pariſien a conté ſes affaires à *Frédéric le grand*, et que *Frédéric le grand* a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre aſſez curieux ſur la littérature de la Chine, ſa religion et ſes uſages. La plus grande partie de ce livre eſt compoſée par un chinois que les jéſuites dérobèrent à ſes parens dans ſon enfance, et qui a été élevé par eux à leur collége de Paris: il parle français parfaitement; mais malheureuſement c'eſt un jéſuite lui-même, et c'eſt le plus inſolent énergumène qui ſoit parmi eux, il a la rage du *contrains-les d'entrer*. Le ſcélérat eſt capable de bouleverſer l'empire. Je me

flatte que ſi votre écolier en poéſie, et votre très-plat écolier *Kienlong* eſt inſtruit enfin de ce fanatiſme qui couve dans ſa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertiſſeurs en Occident. 1776.

Daignez conſerver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter ſon vieux corps.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de décembre.

POUR écrire à *Voltaire* il faut ſe ſervir de ſa langue : celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégayerai mes penſées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous perſécute ?
A l'envieux obſcur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offuſquent ſon état ?
Quelque odieux que ſoit cet indigne manége,
Les exemples en ſont nombreux ;
On a pouſſé le ſacrilége
Juſqu'au point d'inſulter les Dieux :
Ces Dieux dont les bienfaits enrichiſſent la terre
Ont été déchirés par des blaſphémateurs.
Eſt-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs !

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers : j'ai fait écrire dans le Wirtemberg pour ſolliciter vos arrérages....

1776. Au reſte je crois que pour vous ſouſtraire à l'âcreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous ſeriez à l'abri de toute perſécution et des déſagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers, qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là.

Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embarraſſé d'y trouver un remède, parce qu'on ne ſaurait inſpirer des ſentimens raiſonnables à des drôles qui n'ont ni raiſon ni humanité. Toutefois ſoyez perſuadé que ſi la terre de Ferney appartenait à *Apollon* même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de perſécuter un homme unique qu'un deſtin favorable a fait naître dans ſon ſein! Un homme dont dix royaumes ſe diſputeraient à qui pourrait le compter parmi ſes citoyens, comme jadis tant de villes de la Gréce ſoutenaient qu'*Homère* était né chez elles. Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume ſur vos derniers jours! Ces indignes procédés me mettent en colère: et je ſuis fâché de ne pouvoir vous donner des ſecours plus efficaces que le ſouverain mépris que j'ai pour vos perſécuteurs. Mais *Maurepas* n'eſt pas dévot; M. de *Vergennes* ſe contente d'entendre la meſſe, quand il ne peut pas ſe diſpenſer d'y aller; *Necker* eſt hérétique: de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? L'archevêque de Paris eſt connu pour ce qu'il eſt, et j'ignore ſi ſon Mentor ex-jéſuite eſt

encore auprès de lui; perſonne ne connaît le nom du confeſſeur du roi: le diable incarné dans la perſonne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête ? Enfin plus j'y penſe, et moins je devine l'auteur de cette tracaſſerie. 1776.

Je n'ai point vu cet ouvrage ſur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées auſſi éloignées, qu'on eſt ſouvent bien embarraſſé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant ſoyez sûr que le plus grand crève-cœur que vous puiſſiez faire à vos ennemis, c'eſt de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, et d'être perſuadé que perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation du vieux patriarche de Ferney que le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de février.

Il vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Wirtemberg que s'il avait fallu recourir à mon aſſiſtance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, et je me réjouirai ſi j'apprends que tous vos ſujets de chagrin ſont diſſipés. 1777.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre perſonne ſacrée et inviolable. Je m'indigne, je me mets en

1777. colère contre les malheureux qui empoiſonnent la fin de vos jours. Je me ſuis dit ſouvent: comment ſe peut-il que ce *Voltaire*, qui fait l'honneur de la France et de ſon ſiècle, ſoit né dans une patrie aſſez ingrate pour ſouffrir qu'on le perſécute? Quel découragement pour la race future! où ſera le français qui voudra déſormais vouer ſes talens à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands hommes qu'elle produit, et qui les punit au lieu de les récompenſer?

Le mérite perſécuté me touche, et je vole à ſon ſecours, fût-ce juſqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel *Voltaire*, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le ſage *Anaxagore*. Nous philoſopherons enſemble; votre nom ſera mêlé dans tous nos entretiens, et nous gémirons du triſte deſtin des hommes qui par faibleſſe ou par ſtupidité retombent dans le fanatiſme.

Deux dominicains qui ont le roi d'Eſpagne à leurs pieds, diſpoſent de tout le royaume: leur faux zèle ſanguinaire a rétabli dans toute ſa ſplendeur cette inquiſition que M. d'*Aranda* avait ſi ſagement abolie. Selon que le monde va, les ſuperſtitieux l'emportent ſur les philoſophes, parce que le gros des hommes n'a l'eſprit ni cultivé, ni juſte, ni géométrique. Le peuple ſait qu'avec des préſens on appaiſe ceux qu'on a offenſés; il croit qu'il en eſt de même à l'égard de la divinité, et qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eſt un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudiſſemens

des amis, et la dévotion ſtupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages. 1777.

Les philoſophes pouvaient proſpérer chez les Grecs et chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes; mais les dogmes de notre *inf...* gâtent tout. Les auteurs ſont obligés d'écrire avec une circonſpection gênante pour la vérité. La prêtraille venge la moindre égratignure que ſouffre l'orthodoxie; l'on n'oſe montrer la vérité à découvert; et les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens ſoient toutes moulées dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de ſurpaſſer tous vos prédéceſſeurs dans le noble héroïſme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux *Boerhaave* de n'avoir pas détruit la fièvre chaude, ni l'étiſie, ni le haut-mal, mais qu'il s'eſt borné à guérir de ſon temps quelques-uns de ſes contemporains; auſſi peu pourra-t-on reprocher au ſavant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la ſuperſtition ni le fanatiſme, et de n'avoir appliqué ſon remède qu'à ceux qui étaient guériſſables.

Mon individu qui s'eſt mis à ſon régime, le bénit mille fois en lui ſouhaitant longue vie et proſpérité: c'eſt dans ces ſentimens que le ſolitaire de Sans-ſouci ſalue le patriarche des incrédules. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de mars.

1777. DES trois raisons qui vous ont empêché de me répondre, la première et la seconde sont une suite des lois de la nature, mais la troisième est un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr si, par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des ames vertueuses en faveur desquelles on fait grâce à l'espèce. Mais quelle cruelle méchanceté de persécuter un vieillard et de prendre plaisir à empoisonner les derniers jours de sa vie! Cela fait horreur, et me révolte de telle sorte contre les bourreaux tonsurés qui vous persécutent, que je les exterminerais de la face de la terre si j'en avais le pouvoir. Le pauvre *Morival*, qui jeune encore a essuyé leurs persécutions, en a eu le cœur si navré, et principalement de l'inhumanité de ses parens, qu'il a été, ces jours passés, attaqué d'apoplexie. On espère cependant qu'il s'en remettra. C'est un bon et honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par son application et le désir qu'il a de bien faire. Je suis persuadé que vous compatirez à sa situation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français, ont, ce me semble, un peu exagéré les choses. J'ai eu occasion de me mettre au fait des revenus et des dettes de ce royaume: ses dettes sont énormes, les

reſſources épuiſées, et les impôts multipliés d'une manière exceſſive. Le ſeul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, ſerait de reſſerrer les dépenſes, et de retrancher tout le ſuperflu. C'eſt à quoi on ne parviendra jamais; car au lieu de dire: j'ai tant de revenu, et je puis dépenſer tant; on dit: il me faut tant, trouvez des reſſources. 1777.

Une forte ſaignée faite à ces faquins tonſurés pourrait procurer quelques reſſources: cependant cela ne ſuffirait pas pour éteindre en peu les dettes, et procurer au peuple les ſoulagemens dont il a le plus grand beſoin. Cette ſituation fâcheuſe a ſa ſource dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, et ne les ont jamais acquittées.

C'eſt ce dérangement des finances qui influe maintenant ſur toutes les branches du gouvernement; il a arrêté les ſages projets de M. de *Saint-Germain* qui ne ſont pas même exécutés à demi; il empêche le miniſtère de reprendre cet aſcendant dans les affaires de l'Europe, dont la France était en poſſeſſion depuis *Henri IV*. Enfin, pour ce qui eſt de votre parlement, en qualité de penſeur, j'ai condamné ſon rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique et du bon ſens.

Tenez, voilà comme on découvre et comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions et de m'empêcher de faire des folies, que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur allemand qui ſe mêle auſſi de diriger la politique européane: je puis vous

1777. assurer que c'est un rêve-creux qui règle des partages à l'instar de ceux qui se firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces sortes de partages sont rares, et ne se répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les assertions de ce grand politique, se réduit à la possibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Russie et la Porte, et à l'envie démesurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince est jeune et ambitieux; mes soixante-cinq ans passés doivent mettre mes intentions hors de soupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de *Chaulieu* et de madame *Deshoulières* que j'ai fait imprimer à mon usage et à celui de mes amis.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ses ennemis : leur intention est de le chagriner, il ne doit leur opposer que de l'indifférence et du mépris. Et s'il se voit obligé de se retirer en Suisse, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démasquera leur turpitude et leur scélératesse. Que la nature conserve *divus Voltarius*, et que j'aye encore long-temps la satisfaction de recevoir de ses nouvelles. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Vous me prendrez pour un vieux fou politique en lisant ma lettre; je ne sais comment je me suis avisé de me constituer ministre du très-chrétien roi des Velches.

LETTRE CXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

QUOI, c'eſt donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche et de la France, 1777.
C'eſt ce grave législateur
De qui la ſublime éloquence
Parut égale à ſa valeur ;
C'eſt ce généreux défenſeur
De la raiſon qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Perſécute avec tant d'ardeur ;
C'eſt ce héros mon protecteur
Qui s'eſt fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère
De voir Céſar ou Cicéron
Sortir de ſa brillante ſphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame univerſelle, elle ſent mieux que perſonne qu'il y a dans les ouvrages de madame *Deshoulières*, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels et même philoſophiques qui méritent d'être conſervés ; pour *Chaulieu*, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de *Frédéric le grand.*

1777. Puiſque vous protégez les philoſophes après leur mort, votre Majeſté les protégera auſſi pendant leur vie ; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au banniſſement perpétuel un jeune homme, nommé *de Lisle*, pour avoir fait un livre intitulé *la Philoſophie de la nature*. C'eſt, dit-on, un ſavant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'*Alembert* eſt, je crois, inſtruit de ſon mérite et de ſon malheur.

Pour moi, ſi ces ennemis des ſages me perſécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bierre toute prête en Suiſſe à une lieue de la France ; j'ai quelque reſſemblance avec *Morival* ; je fus attaqué, il y a un mois, d'une eſpèce d'apoplexie dont les ſuites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, ſi je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les aſſaſſins juridiques de *Morival d'Etallonde*, du chevalier de *la Barre*, du général *Lalli*, de la maréchale d'*Ancre*, et de tant d'autres.

Tout ce que votre Majeſté daigne me dire ſur notre gouvernement et ſur nos finances, eſt bien vrai ; c'eſt à *Newton* à parler de mathématiques ; c'eſt à *Frédéric le grand* à parler de gouverner les hommes : je ſerais étonné ſi la France attaquait aujourd'hui les Anglais ſur mer, comme je ſerais très-ſurpris ſi notre puiſſance ou impuiſſance oſait attaquer votre Majeſté ſans avoir diſcipliné ſes troupes pendant vingt années.

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés juſqu'à mon dernier moment.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de juin.

1777.

Le talent eſt un don des Dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare
Rend plus eſtimable et plus rare
Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
Né ſur les bords de la Baltique,
Sous un ciel chargé de frimats,
Admirateur du chant lyrique,
Mon ame épaiſſe et flegmatique
En s'efforçant n'en produit pas.
Que me reſtait-il donc à faire?
Ne pouvant être un bon auteur,
Je me rendis l'humble éditeur
D'Epicure et de Deshoulière.

Si j'étais *Voltaire* ou *Apollon*, j'aurais peut-être reſſerré le volume en le réduiſant à moins de pages; mais m'aurait-il convenu d'être auſſi ſévère cenſeur, ne pouvant ſurpaſſer ceux que j'aurais ainſi mutilés. Il me ſerait arrivé comme à *la Beaumelle* et à *Fréron*: ils jugèrent la Henriade, ils voulurent y ſubſtituer des vers; et il n'y eut à y critiquer que ce qu'ils avaient ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins et à vos peines: ſouvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous perſécutent, eſt d'abréger vos jours. Jouez-leur le tour

1777. de vivre à leur dam, et de vous porter mieux qu'eux.

Nous ſommes ici tranquilles et auſſi pacifiques que les quakers. Nous entendons parler du général *Howe*, dont chaque chien en aboyant prononce le nom. Nous liſons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des *inſurgens* d'Amérique. Les uns vantent la force de la flotte anglaiſe; d'autres diſent que la France et l'Eſpagne ont plus de vaiſſeaux que ces inſulaires.

Actuellement la politique des gazetiers ſe repoſe: il n'eſt plus queſtion que du ſéjour du comte de *Falkenſtein* à Paris. Ce jeune prince y jouit des ſuffrages du public; on applaudit à ſon affabilité; et l'on eſt ſurpris de trouver tant de connaiſſances dans un des premiers ſouverains de l'Europe. Je vois avec quelque ſatisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince eſt ratifié par une nation auſſi éclairée que la françaiſe. Ce ſoi-diſant comte retournera chez lui par la route de Lyon et de la Suiſſe. Je m'attends qu'il paſſera par Ferney, et qu'il voudra voir et entendre l'homme du ſiècle, le *Virgile* et le *Cicéron* de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout ſur JESUS. Il n'y eut que des rois, ou je ne ſais quels mages, qui vinrent à ſon étable de Bethléem, et Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je ſubſtitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raiſon qui conduit notre jeune monarque. Si cette viſite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaiſſances ne vous feront pas oublier les anciennes, et

que vous vous ſouviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il exiſte un ſolitaire à Sans-ſouci, qu'il faut ſéparer de la multitude. *Vale.* 1777.

FÉDÉRIC.

J'ai lu cet ouvrage de *de Lisle :* il y a ſans doute de bonnes choſes, mais peu de méthode, et ſur la fin beaucoup de ce que les italiens appellent *concetti.*

LETTRE CXXII.

DU ROI.

Le 9 de juillet.

OUI, vous verrez cet empereur
Qui voyage afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri quatre et de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui, tel que le ſoleil attire
A ſoi les corps du firmament,
Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi :
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.

Joſeph a bien paſſé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'Ante-Chriſt.

1777. Mais à Genève qu'on renomme,
Joſeph plus fortement ſéduit,
Reverera le plus grand homme
Que tous les ſiècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont juſqu'à préſent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui ſe déclarent tous à la fois proteſtans. La cour, pour les ramener au giron de l'Egliſe, a fait marcher des convertiſſeurs avec des argumens à poudre et à balle, qui ont fuſillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, ſont par malheur peu conſolans pour l'humanité.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparaît ſouvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les ſciences et les arts ont décraſſés, ſont comme ces ours que les conducteurs ont appris à danſer ſur les pattes de derrière; les ignorans ſont comme les ours qui ne danſent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière claſſe.

Il eſt bien fâcheux que les Français, d'ailleurs ſi aimables, ſi polis, ne puiſſent pas dompter cette fougue barbare qui les porte ſi ſouvent à perſécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables abſurdes ſur leſquelles toutes les religions ſont fondées, plus on prend en pitié ceux qui ſe paſſionnent pour ces balivernes.

Voici

Voici un rêve que je vous envoie qui peut-être vous amusera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudesque, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer. 1777.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture; ce serait une chose à exécuter si j'avais vingt ans. Le pape et les moines finiront sans doute; leur chute ne sera pas l'ouvrage de la raison; mais ils périront à mesure que les finances des grands potentats se dérangeront. En France, quand on aura épuisé tous les expédiens pour avoir des espèces, on sera forcé de séculariser des abbayes et des couvens. Cet exemple sera imité, et le nombre des *cuculati* réduit à peu de chose. En Autriche, le même besoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des Etats du saint siége pour avoir de quoi fournir aux dépenses extraordinaires; et l'on fera une grosse pension au saint père.

Mais qu'arrivera-t-il? La France, l'Espagne, la Pologne, en un mot toutes les puissances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de JESUS, surbordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez soi. On assemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Eglise, et l'on finira par avoir dans son royaume sa religion, comme sa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, personne ne pourra me reprendre. Cependant il est très-probable qu'avec le temps, les choses prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je suis fort sensible aux marques de votre souvenir,

et des vieux temps dont vous rappelez la mémoire.
1777. Hélas ! que retrouveriez-vous à Sans-ſouci, s'il était poſſible que je puſſe eſpérer de vous y revoir ?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne et flegmatique,
Dont le propos ſoporifique
Fait bâiller tous les aſſiſtans.
Au lieu de mots aſſez plaiſans,
Aſſaiſonnés d'un ſel attique,
Qu'il débitait dans ſon bon temps,
Un radotage politique,
Et d'obſcure métaphyſique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne ſont les nouveaux romans.
Ainſi quand le moelleux zéphyre
Des airs cède l'immenſe empire
Au fougueux ſouffle d'Aquilon,
La nature aux abois expire.
Le champ qui portait la moiſſon
A perdu ſa belle parure ;
L'arbre eſt dépouillé de verdure ;
Les jardins ſont privés de fleurs ;
L'homme ainſi reſſent les rigueurs
Du temps qui vient miner ſon être.
Si, jeune il ſe nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge et qu'il ſait connaître,
L'âge, les maux et les langueurs
Le font pour toujours diſparaître.

Toutes ces variations ſont pour le commun de l'eſpèce, mais non pour le divin *Voltaire*. Il eſt comme

madame *Sara* qui feſait tourner la tête aux roitelets arabes à l'âge de cent ſoixante ans. Son eſprit rajeunit au lieu de vieillir : pour lui le temps n'a point d'ailes ; mais il eſt à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que *Jupiter* prolongea la nuit qu'il coucha avec *Alcmène* pour ſe donner le temps de fabriquer *Hercule* : je ſuis perſuadé que ſi l'on examinait les phénomènes de l'année 1694, pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouiſſez long-temps des prodigalités de la nature ; perſonne ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.* 1777.

FÉDÉRIC.

Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney pour tirer des vers de ma vieille et ſtérile cervelle.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

MONSIEUR le grand rêveur, perſonne n'a jamais fait un plus beau ſonge que vous. Si *Nabuchodonoſor* avait rêvé ainſi, il n'aurait jamais oublié un pareil ſonge, et n'aurait point propoſé à ſes mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur *Julien*, tout grand philoſophe, tout homme d'eſprit, et tout apoſtat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raiſonner auſſi bien étant éveillé, que

vous étant endormi. On reproche à ce grand homme
1777. d'avoir fait enchérir les bœufs et les vaches par ſes fréquens ſacrifices, dans le temps qu'il ſe moquait du ſaint ſacrifice de la meſſe, et des autres facéties des chriſticoles. Pour vous, Monſieur, vous vous moquez de toute la terre, et vous avez grande raiſon. Il y a même quelque apparence que vous la corrigerez de ſes ridicules avant qu'il ſoit trois ou quatre mille ans, et en vérité vous méritez de vivre juſqu'à cette heureuſe révolution. Je ne déſeſpère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque ſecret pour l'opérer, c'eſt le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve; réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un ſi grand plaiſir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers ſont délicieux; mais vous n'avez pas prophétiſé auſſi juſte ſur moi que ſur le reſte de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de *Falkenſtein*, et vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, et que je mets à la ſuite. Je vous y demande une grâce ſingulière, mais qui me paraît néceſſaire, et dont il peut réſulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, etc.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de ſeptembre.

Vous aurez ſurement reçu à préſent le prix deſtiné en Suiſſe à celui qui aura le mieux apprécié la juſteſſe des punitions : mais il me ſemble que M. *Beccaria* n'a guère laiſſé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a ſi judicieuſement propoſé. Dès que les peines ſont proportionnées au délit, tout eſt en règle. 1777.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Eſpagne : on y rétablit l'inquiſition, on ſe gendarme contre le bon ſens, en un mot on y fait des ſottiſes. Au lieu du philoſophe d'*Aranda*, c'eſt un confeſſeur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *ex ungue leonem.*

Je reviens de la Siléſie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-ſenſibles ; les manufactures proſpèrent ; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, et pour un million deux cents mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournit à toute la Siléſie. Nous feſons du vitriol auſſi bon que l'étranger. Un homme fort induſtrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes ; on change le fer en acier avec avantage, et bien plus ſimplement que

——— de la façon que *Réaumur* le propoſe. Notre population
1777. eſt augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingts mille ames. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, ſont comme s'ils n'avaient jamais été ; et je vous avoue que je reſſens une douce ſatisfaction à voir une province revenir de ſi loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées ſur le papier ; et pour épargner la peine de les tranſcrire, j'ai fait imprimer ſix exemplaires de mes rêveries : je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une eſquiſſe ; cela devrait être plus étendu ; mais c'eſt à de vrais ſavans à y mettre la dernière main. Meſſieurs les encyclopédiſtes ne feront peut-être pas toujours de mon avis : chacun peut avoir le ſien. Toutefois ſi l'expérience eſt le plus sûr des guides, j'oſe dire que mes aſſertions ſont uniquement fondées ſur ce que j'ai vu, et ſur ce que j'ai réfléchi.

Vivez, patriarche des êtres penſans, et continuez, comme l'aſtre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXV.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 de ſeptembre.

Si j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de *Jean-Jacques* à Veniſe : j'aurai, comme *Bacchus* ou *Moïſe*, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en faſſe ſortir les eaux du Pactole ! Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation ; et qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, et qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repaſſé tout mon Cicéron et tout mon Démoſthènes pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnaiſſance de toute l'Europe, et qu'ainſi c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer et ſoulager, et de la réputation qui rejaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans, et un homme dont le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-noire et du Wirtemberg. Enfin ſi des phraſes peuvent trouver 1777.

1777. quelque chose dans des bourses vides, peut-être en ferai-je sortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, etc., comme vous savez.

Grimm est arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice, de ses lois, des grandes mesures qu'elle prend pour civiliser sa nation. *Grimm* est devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philosophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ses hauts faits d'armes en Crimée, si le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je suis de ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, et conservez-vous pour la consolation des êtres pensans, et pour le grand contentement du solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 9 de novembre.

MONSIEUR *Bitaubé* doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent: chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre siècle. Le comte de *Falkenstein* a senti la même attraction; mais dans sa course, l'astre de *Thérèse* lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'*Homère* se croit gentilhomme de la chambre de *Melpomène*, ou marmiton dans les offices d'*Apollon*; et muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade: et celui-là fait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages. 1777.

Bitaubé vous a dit vrai: j'ai fait construire à Berlin une bibliothéque publique. Les œuvres de *Voltaire* étaient trop maussadement logées auparavant; un laboratoire chimique qui se trouvait au rèz de chaussée menaçait d'incendier toute notre collection. *Alexandre le grand* plaça bien les œuvres d'*Homère* dans la cassette la plus précieuse qu'il avait trouvée parmi les dépouilles de *Darius*: pour moi qui ne

1777. ſuis ni *Alexandre* ni *grand*, ni qui n'ai dépouillé perſonne, j'ai fait, ſelon mes petites facultés, conſtruire le plus bel étui poſſible pour y placer les œuvres de l'*Homère* de nos jours.

Si pour compléter cette bibliothéque vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez compoſé ſur les lois, vous me feriez plaiſir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos lois, et du nombre des punitions qui ſe ſont annuellement. Je dois cependant y ajouter néceſſairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police eſt ce que les moraliſtes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, ſi l'on n'aſſaſſine point, c'eſt qu'on eſt sûr d'être incontinent découvert et ſaiſi. Cela retient les ſcélérats timides. Ceux qui ſont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits Etats leur offre des aſiles en aſſez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne reſtitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philoſophes. Je vous envoie ci-jointe la copie de la réponſe que j'ai reçue de M. le duc de Wirtemberg. Ce prince, qui tend au ſublime, veut imiter en tout les grandes puiſſances : et comme la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche ſont ſurchargées de dettes, il veut ranger le duché de Wirtemberg dans la même catégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puiſſances faſſe banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fît autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre

pour votre capital, vu que les états de Wirtemberg ont garanti les dettes de ſon alteſſe ſéréniſſime, et qu'au demeurant il vous reſte libre de vous adreſſer aux parlemens de Lorraine et d'Alſace. J'avais bien prévu que ſon alteſſe ſéréniſſime ſerait récalcitrante ſur le fait des rembourſemens, et je vous aſſure de plus que ce ſoi-diſant pupille n'a jamais écouté mes avis ni ſuivi des conſeils. 1777.

Que ces misères ne troublent point la ſérénité de vos jours; tranquille, du palais des ſages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts et les faibleſſes du genre-humain, les égaremens des uns, et les folies des autres: heureux dans la poſſeſſion de vous-même, vous vous conſerverez pour ceux qui ſavent vous admirer, au nombre deſquels, et en première ligne, vous compterez comme je l'eſpère, le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 de novembre.

1777. J'ATTENDS votre ouvrage inſtructif ſur les abus de la légiſlation, et avec impatience, perſuadé que j'y trouverai l'utile et l'agréable. Il paraît que l'Europe eſt à préſent en train de s'éclairer ſur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, et il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philoſophie. Pour vos Velches, ſur leſquels vous gloſez, je croirais qu'en les prenant en maſſe, ils ſont à peu-près ſemblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque choſe de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme eſt une eſpèce aſſez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou ſa méchanceté foncière renverſerait toutes les bornes de l'honnêteté et même de la bienſéance. Souvenez-vous que ſi vos Français vont de l'échafaud au ſpectacle, *Cicéron*, *Atticus*, *Varron*, *Catulle* aſſiſtaient au ſpectacle barbare des combats de gladiateurs, et qu'enſuite ils allaient entendre les tragédies d'*Ennius* et les comédies de *Térence*. L'habitude gouverne les hommes : la curioſité les attire à l'exécution d'un coupable, et l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, et peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces; et des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, et constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités! 1777.

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, et qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (1): mais, comme ces animaux sont très-rares en Silésie, je ne crois pas que nos bons pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, et puis encore incrédule. En voici les raisons.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, si ce n'est parmi les jésuites; nous n'avions personne capable de tenir les classes; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puristes; le reste des moines est d'une ignorance crasse: il fallait donc conserver les jésuites ou laisser périr toutes les écoles. Il fallait donc que l'ordre subsistât pour fournir des professeurs à mesure qu'il venait à en manquer; et la fondation pouvait fournir la dépense à ces frais. Elle n'aurait

(1) Allusion à une armée levée par le pape et les jésuites contre *Henri IV*; elle amena des chèvres à sa suite, et fit connaître en France cette turpitude jusque-là ignorée des Velches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner.

pas été suffisante pour payer des professeurs laïques.
1777. De plus, c'était à l'université des jésuites que se formaient les théologiens destinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été supprimé, l'université ne subsisterait plus, et l'on aurait été nécessité d'envoyer les Siléſiens étudier la théologie en Bohème. Ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raisons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai si bien combattu pour lui que je l'ai soutenu, à quelques modifications près, tel qu'il se trouve à présent: sans général, sans troisième vœu, et décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé sur un général qui en avait été dans sa jeunesse: ce M. de *Saint-Germain* avait de grands et de beaux desseins très-avantageux à vos Velches; mais tout le monde l'a traversé, parce que les réformes qu'il se proposait de faire auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour supprimer la maison du roi; on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ses forces sans payer un sou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conserver dix mille fainéans bien chamarrés et bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. *Tournemine* votre nourrice (vous avez sucé chez lui le doux lait des muses), et réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, et qui, le siècle passé, a fourni à la France

des hommes du plus grand mérite. Je ſais très-bien qu'ils ont cabalé et ſe ſont mêlés d'affaires; mais c'eſt la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il ſouffert? Je ne m'en prends pas au père *le Tellier*, mais à *Louis XIV*. 1777.

Mais tout cela m'embarraſſe moins que le patriarche de Ferney: il faut qu'il vive, qu'il ſoit heureux et qu'il n'oublie pas les abſens. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 novembre.

GRAND homme en tout, et ſans rival
Depuis Paris juſqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine et grecque!
Vous placez leur bibliothéque
Vis-à-vis de votre arſenal.
Vous avez paſſé votre vie
Entre le Dieu des grenadiers
Et le Dieu de la poéſie.
Tous deux épris de jalouſie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en ſage;
Vous les careſſez tour à tour;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

1777. J'apprends, Sire, que M. d'*Alembert* vous a proposé un des martyrs de la philosophie pour un de vos bibliothécaires. C'est ce *de Lisle*, dont votre Majesté a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme *Morival* par un sanhédrin de barbares imbécilles. Ce *de Lisle* est assez savant pour un bel esprit; il est très-laborieux; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fausse. Je le crois très-digne de servir votre Majesté dans toutes les parties de la littérature; votre vocation est de réparer nos sottises et nos injustices.

J'ai mis aux chariots de poste des exemplaires du *Prix de la justice et de l'humanité*, pour lequel vous avez contribué si généreusement, ils arriveront quand il plaira à DIEU.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'aversion que jamais pour l'extrême-onction et pour ceux qui la donnent. En attendant je suis à vos pieds, et je vous invoque comme mon consolateur dans cette vie et dans l'autre.

Le vieux malade.

LETTRE

LETTRE CXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de décembre.

IL eſt agréable d'avoir le monument de toutes les penſées des hommes, qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à *Homère*, *Virgile*, le *Taſſe*, *Voltaire* et l'*Arioſte*. Il ſemble qu'en tout pays les cervelles ſe deſsèchent et ne produiſent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages hiſtoriques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, ſi l'on pouvait, de l'eſprit de parti, des fauſſes anecdotes et des menſonges. Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhenſibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre eſprit; et quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques et fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde ſon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paſſé par le cerveau; je ne dis rien de meſſieurs les géomètres qui carrent éternellemeut des courbes inutiles: je les laiſſe avec leurs points ſans étendue et leurs lignes ſans profondeur, ainſi que meſſieurs les médecins qui s'érigent en arbitres de notre vie, et qui ne ſont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimiſtes qui, au lieu de créer de l'or, le diſſipent en fumée par leurs opérations? 1777.

1778. Il ne reſte donc pour notre utilité et pour notre conſolation que les belles-lettres qu'on a nommées à juſte titre *les lettres humaines*; et c'eſt à elles que je m'en tiens. Le reſte peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, et dont ils trouvent là les originaux: et voilà à quoi cette bibliothéque eſt deſtinée. Mais les œuvres de *Voltaire* y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4° y eſt étalée dans toute ſa pompe.

Vous me propoſez un M. *de Lisle* pour bibliothécaire: mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois; et que, ſelon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de *Wirtemberg*, je ſuis bien loin de vouloir excuſer ſes mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de ſon droit. Et j'eſpère encore de pouvoir ériger un trophée à *Voltaire vainqueur du Duc.*

Je ſuis ſur le point d'aller à Berlin, donner le carnaval aux autres ſans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de *Montmorency-Laval*, très-aimable garçon que j'ai vu en Siléſie. Je me diſpute avec lui: il veut apprendre l'allemand; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, et qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, et n'eſt certainement pas ennemi des Pruſſiens.

Puiſſe la nature fortifier les fibres du vieux patriarche : je ne m'intéreſſe qu'à ſon corps, car ſon eſprit eſt immortel. *Vale.* 1777.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 janvier.

SIRE, GRAND HOMME,

Que vous m'inſtruiſez, que vous me conſolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière ! Votre Majeſté ou plutôt votre humanité a bien raiſon ; le fatras métaphyſique, théologique, fanatique, eſt ſans doute ce que nous avons de plus mépriſable, et cependant on écrira ſur ces chimères abſurdes tant qu'il y aura des univerſités, des eſprits faux, et de l'argent à gagner. 1778.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'*Archimède* et *Newton* qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choſes très-difficiles, très-inconnues et très-utiles ; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne ſavent que diviſer A—B, plus C par X moins Z, et qui paſſent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiſtoire, ce n'eſt après tout qu'une gazette ; la plus vraie eſt remplie de fauſſetés ; et elle ne peut avoir de mérite que celui du ſtyle. Ce ſtyle eſt le fruit de la littérature ; c'eſt donc à la littérature qu'il

—— faut s'en tenir. C'eſt ainſi que penſa le grand *Condé*
1778. dans ſa retraite de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand *Frédéric* à Sans-ſouci.

Quand j'ai propoſé à votre Majeſté le ſieur *de Lisle* pour arranger votre nouvelle bibliothéque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux et exact, très-capable de faire des extraits et de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, et j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés; et peut-être avant ma mort me payera-t-il le reſte; c'eſt vous que j'en dois remercier.

M. le comte de *Montmorency-Laval* ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite et à gauche, et pour commander l'exercice; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des *Montmorency*; ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il n'y a jamais eu que le cardinal de *Bernis*, qui ait imaginé d'unir la France avec la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Brandebourg; il en a été bien puni. Sa politique a été auſſi malheureuſe que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne ſais ſi les chariots de poſte ont apporté à votre Majeſté le petit paquet, contenant deux

exemplaires du petit livre contre la torture et contre la caroline de *Charles-Quint :* nous allons tâcher d'être humains chez nos Suiſſes, ce ſera à votre exemple ; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le reſpect, toute la reconnaiſſance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de reſſentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur et de votre gloire. 1778.

LETTRE CXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le premier d'avril.

SIRE,

Le gentilhomme français qui rendra cette lettre à votre Majeſté, et qui paſſe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que ſi je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'eſt que j'ai été occupé à éviter deux choſes qui me pourſuivaient dans Paris, les ſifflets et la mort.

Il eſt plaiſant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aye échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'eſt que de vous être conſacré : je me ſuis renommé de vous, et j'ai été ſauvé.

J'ai vu avec ſurpriſe et avec une ſatisfaction bien douce, à la repréſentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans,

1778. *Conſtantin* et *Théodoſe* comme les modèles des princes et même des ſaints, a applaudi avec des tranſports inouis à des vers qui diſent que *Conſtantin* et *Théodoſe* n'ont été que des tyrans ſuperſtitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philoſophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne déſeſpérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur *Julien* : et aſſurément ſi les Pariſiens ſe ſouviennent qu'il a rendu chez eux la juſtice comme *Caton*, et qu'il a combattu pour eux comme *Céſar*, ils lui doivent une éternelle reconnaiſſance.

Il eſt donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, et que ceux qui ſe croient payés pour les aveugler ne ſont pas toujours les maîtres de leur créver les yeux! Grâces en ſoient rendues à votre Majeſté. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouiſſez de vos établiſſemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la ſuperſtition, ainſi que le ſoutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puiſſe *Frédéric le grand* être *Frédéric immortel!*

Daignez agréer le profond reſpect et l'inviolable attachement de *Voltaire.*

Fin des Lettres du roi de Pruſſe et de M. de Voltaire.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DARGET.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. DARGET.

LETTRE PREMIERE.

DU ROI.

A Potsdam, mai.

1749.

VOTRE bavard, votre importun de maître,
Sans vous laiſſer le temps de reſpirer,
De procéder ni de vous reconnaître,
En ſe hâtant finit de griffonner
Le gros fatras, l'inſipide volume
Dont accoucha ſa trop féconde plume.
Dans le donjon portez ce bout rimé,
Et qu'en dépit d'Apollon et des Muſes
Dans quelques jours je le voie imprimé.
Je vous en fais mes ſincères excuſes,
Mais tout poëte a l'eſprit entiché

1749. (Soit qu'il s'en cache ou que le sot l'avoue)
De ses beaux vers que personne ne loue;
Car tout bon mot avec peine arraché
D'un cerveau sec, paraît œuvre plus chère
A son auteur qui l'aime en tendre père,
Et s'applaudit de s'en voir accouché,
Qu'un grand triomphe obtenu de justice
Ne paraissait au valeureux Maurice.
Envoyez donc à Monsieur l'éditeur
Ce plat morceau qui fera la clôture
Du bavardage et de la bigarrure
Dont franchement j'ai regret d'être auteur.

FÉDÉRIC.

LETTRE II.

DE M. DARGET.

A Berlin, le 20 de mai.

SIRE,

Je reçois dans ce moment des lettres de Paris que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de votre Majesté. Elles contiennent des nouvelles littéraires, et des détails sur M. de *Voltaire*, dont j'ai pensé que V. M. ne serait pas fâchée d'être instruite.

M. d'*Arnaud* m'écrit que le voyage de M. de *Voltaire* pourrait bien être reculé jusqu'au mois de septembre, temps des couches de madame *du Châtelet*. Il m'indique en même temps un nouveau livre en un volume, dont les connaisseurs font grand cas; il est

intitulé, *Voyage pittoresque*, ou *Indication de ce qu'il y a de plus beau en sculpture, en peinture et en architecture dans Paris.* Votre Majesté ordonne-t-elle que j'écrive au sieur d'*Arnaud* d'envoyer ce livre ? 1749.

On ne perd pas un instant, Sire, pour l'impression du poëme ; mais je crains bien qu'il ne puisse pas être fini à la fin de ce mois, comme je l'avais espéré d'abord, parce qu'au lieu de vingt-deux feuilles, il en occupera vingt-huit, et cela parce qu'il y a des pages qu'il faut un peu élaguer pour amener la fin des chants justement au revers des feuilles ; sans cela les culs-de-lampe et les vignettes se trouveraient mal placées, et l'ouvrage serait sans grâces. En vérité, Sire, je fais tout de mon mieux pour que l'édition réponde à la beauté de l'ouvrage ; mais cela est très-difficile et au-dessus de mes talens, et de ceux de l'imprimeur.

J'ai reçu, Sire, une lettre de M. *Petit* qui est toujours à la suite de cette soubrette ; mais il désespère de pouvoir la réduire à sept cents écus d'Allemagne ; on la dit jolie et spirituelle ; votre Majesté n'aura-t-elle pas la bonté de lui accorder huit cents écus, si elle ne veut pas absolument venir à moins. J'attends ses ordres là-dessus, pour donner au Sr. *Petit* une réponse décisive.

Le libraire *Neaulme* m'a enfin répondu sur l'édition de l'*Ouide* ; il pense que les élégies amoureuses, celles du Pont, l'Art d'aimer, le Remède d'amour, les Fastes, et les Tristes, réunis ensemble et en un seul volume, ainsi que votre Majesté l'ordonne, le rendraient trop gros, et par-là d'un format peu

1749 agréable; il propose de partager ces six morceaux en deux volumes d'égale grosseur, même impression et même format que l'*Horace*; il demande quatre cents trente écus d'Allemagne, dont la moitié d'avance, étant, dit-il, hors d'état d'entreprendre cet ouvrage par lui même.

Je supplie votre Majesté de me faire savoir ses intentions à cet égard.

Je suis, avec le plus profond respect etc.

LETTRE III.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 de mai.

VOTRE lettre m'a bien été rendue, et je vous sais bon gré de la communication de vos nouvelles littéraires. Je voudrais que vous me fissiez venir de Paris les Mémoires du chevalier Temple, les lettres du cardinal d'Ossat et l'Essai sur le Commerce par Mélon, et son Roman politique. Faites venir de plus les Commentaires de César, de la belle édition de Londres, in-folio, et le Dictionnaire de l'Académie française, in-quarto. Je désire que cette commission soit bien soignée. Quand je demande un livre, j'entends qu'on me doit l'envoyer en choisissant la plus belle, la plus correcte et la plus précieuse édition. Cela est clair, cela est simple; il n'y a que les *Thiriots* qui ne le comprennent pas. Je ne veux point du livre des Peintures de Paris, à cause que je crains la séduction. Je vous suis

obligé des ſoins que vous prenez de mon poëme; il devra toute ſa beauté à l'éditeur. Quant à la ſoubrette de Paris, ſi elle ne veut de mon argent, je me moque de ſon minois; enfin je ne trouve point à propos d'augmenter l'argent deſtiné à l'entretien de la comédie. Ce peuple d'hiſtrions eſt comme la mer qui reçoit le tribut de mille rivières, ſans en avoir jamais aſſez, et ſans ſe remplir davantage. 1749.

FÉDÉRIC.

LETTRE IV.

DE M. DARGET.

A Berlin, novembre.

SIRE,

Je n'oſe point parler à votre Majeſté de ma douleur cauſée par la mort de mon épouſe, j'en ſuis pénétré à un point que je ne ſaurais rendre, et qui, ſi Dieu, le temps et vos bontés, Sire, n'y font point d'effet, va faire de ma vie un tiſſu de peines et de miſères. Je ne me rendrai point ſans combattre; mais ſi les remèdes que je tenterai trompent mes ſouhaits, j'eſpère de l'humanité de votre Majeſté qu'elle permettra que j'aille cacher mes larmes dans une retraite éternelle, et laiſſer à quelqu'un de plus heureux et de plus tranquille que moi, le bonheur de la ſervir comme un auſſi bon et digne maître mérite de l'être.

Je ſuis, etc.

LETTRE VI.

DU ROI.

A Potsdam.

1750. — Je vous renvoie mon épître corrigée en tous les points. J'ai laiſſé *harcela*, pour voir ce que *Voltaire* en pourra dire; il faut lui laiſſer le plaiſir de reprendre quelque choſe. A préſent ayez la bonté de la faire copier, et s'il ſe peut, de me la remettre demain. Malheur, mon pauvre *Darget*, au ſecrétaire d'un poëte, et maudit et damné de Dieu, qui toujours verſifie. Mes hémorrhoïdes ſaluent affectueuſement votre v....

FÉDÉRIC.

LETTRE VII.

DU ROI.

Avril.

1752. — En vérité, mon bon *Darget*, je crois que je verrai revenir ici un Mamamouchi. Dieu ſait quelles ſingulières idées paſſent par la tête de vos compatriotes; l'ordre de St Jean de Latran eſt ſi mépriſé en Italie, qu'on l'achète pour quarante écus; ce n'eſt pas la peine de vous faire faire Mamamouchi; vous n'avez qu'à vous faire couper ſix cheveux de tonſure, cela eſt plus court, et on rira moins d'une tonſure que d'un ordre qui ne

donne

donne aucun luſtre. Vos médecins français entendent parfaitement, à ce que je vois, l'art de vous faire rendre bourſe, vous reviendrez ici comme vous êtes parti; et vous ne guérirez que par l'exercice, c'eſt ce que mon ignorance oſe vous aſſurer. 1752.

Voltaire s'eſt conduit ici en faquin et en fourbe conſommé ; je lui ai dit ſon fait comme il le mérite, c'eſt un miſérable, et j'ai honte pour l'eſprit humain, qu'un homme qui en a tant, ſoit ſi plein de malfeſance. Je me recommande au ſouvenir de Monſieur le chevalier. Pour Dieu, ſi vous vous faites Mamamouchi, avertiſſez-m'en d'avance, je pourrais mourir de rire en vous revoyant, ce qui ne ſerait pas décent.

FÉDÉRIC.

LETTRE VIII.

DU ROI.

A Potsdam, juin.

J'AI reçu votre lettre et je vous prie de défendre à votre eſprit de recevoir des impreſſions de mélancolie. Vous ſerez reçu ici de même que vous avez été congédié à votre départ, et je ſerai même aſſez bon de vous plaindre au lieu de rire, de ce que vous avez dépenſé votre argent mal à propos en France ; je ne vous ferai pas même ſouvenir que je vous ai prophétiſé tout ce qui vous eſt arrivé, et en cas que vous ſoyez devenu Mamamouchi de

—— St Jean de Latran, je n'en rirai pas même, pourvu
1752. que j'en sois averti d'avance. Adieu, mon bon *Darget*, je vais à l'opéra.

FÉDÉRIC.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Potsdam, le 6 de juillet.

VOTRE lettre est bien noire, mon bon *Darget*; guérissez une fois des chimères qui vous attristent; je vous jure que personne ne parle de vous, ni ne médit de vous, ni ne vous calomnie; mais c'est un sang épais qui circule mal dans votre bas-ventre qui envoie ces vapeurs sombres dans votre cerveau. Demeurez donc en France jusqu'en septembre. Vous ne me croyez jamais; je vous ai bien dit que l'air de Paris n'était que l'air d'une grande ville, que les médecins de ce pays-là sont des charlatans comme les nôtres, et qu'il n'y a de remède pour vous que l'exercice; mais vous ne me croyez jamais que lorsque vous en êtes au repentir. Vous viendrez ici la bourse vide et les hypocondres enflés, et vous aurez appris, à votre grande consolation, que ce n'est point les hémorrhoïdes, mais un scorbut invétéré qui fait le malheur de votre vie; voilà ce qu'on profite à voyager. Adieu, trémoussez-vous beaucoup, prenez peu de drogues, et choisissez la *Paris* plutôt que *Vernage* et *Astruc* pour votre médecin, *Arlequin* pour votre apothicaire, et *Scaramouche* pour votre baigneur.

FÉDÉRIC.

LETTRE X.

DU ROI.

A Potsdam, le 31 de juillet.

VOILA de vos visions hypocondres, mon bon *Darget*; personne ne m'a parlé de vous ni en bien ni en mal; c'est de vous que j'apprends que vous avez vendu de la vaisselle; je vivais en sécurité sur ce point, et ne m'en doutais pas; bannissez donc des chimères qui vous rendent la vie amère, et apprenez de vos compatriotes à être gai et content. 1752.

Vous me parlez de deux sujets dont je ne connais que le premier, auteur des Mœurs, je vous en laisse le choix; prenez celui qui est le plus doux, le plus gai et dont l'humeur est la plus égale, et offrez-lui la place de *la Métrie* avec les conditions y annexées que vous savez. Le pauvre *Maupertuis* ne va pas bien; je souhaite qu'il reprenne, mais je commence à douter: tâchez de vous lier avec d'*Alembert* pour voir s'il voudrait mordre à notre hameçon, et mandez-moi ce que vous en pensez, savoir s'il y a quelque chose à faire ou non. Au moins n'allez pas suer la v . . . par plaisir; souvenez-vous de ce que je vous ai dit des médecins, et sachez que dans ce pays, où l'on dit que l'air est si mauvais, il vient, ces jours passés, de mourir une vieille réfugiée âgée de quatre-vingt-dix-huit ans et un homme de cent deux ans. Restez donc, puisque la Faculté l'a résolu, à Paris, jusqu'au

——— mois de ſeptembre, mais tenez la main ſur la
1752. bourſe; car les *Aſtruc* et les *Senac* aiment encore mieux les eſpèces que leur malade.

Je ſuis bien obligé à ces Meſſieurs dont vous me parlez de s'intéreſſer à mon individu ſans me connaître; ma réputation ſerait en l'air s'ils m'avaient parlé un quart d'heure, voilà ce que c'eſt que de n'être pas connu. Peut-être que ſi la belle *Hélène* reparaiſſait, au lieu de lui faire la cour, on lui jetterait des pommes cuites au nez; peut-être que ſi nous avions parlé au cordonnier de *Trajan*, il ferait évanouir une partie de la haute opinion que le monde a de lui. Ah! mon cher *Darget*, qu'ils ſont foux ceux qu'une réputation naiſſante éblouit; c'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

Adieu, je vous ſouhaite des courſes de garde-robe deux fois par jour, d'abondantes urines, et de ces mouvemens agréables de la nature qui vous aſſurent de votre virilité.

FÉDÉRIC.

LETTRE XL

DU ROI.

A Potsdam, août.

J'AI trouvé un lecteur, mon cher *Darget*, ainſi je n'ai beſoin ni des *Morands*, ni des *Monterifs*, ni des *Mouhis*. L'abbé de *Prades* a une poitrine qui m'uſera les oreilles avant que je l'uſe, et c'eſt tout ce qu'il me faut. Je vous plains d'avoir une bougie dans la v. . . et des abcès dans la veſſie; il faut oppoſer de la fermeté à la ſouffrance, et chaſſer la mélancolie à force de gaîté. Penſez à mes conſeils, et pratiquez-les autant que cela ſe pourra. Le pauvre *Maupertuis* ne va pas bien; j'ai lieu de craindre que nous le perdions, je ne ſais que *d'Alembert* qui puiſſe le remplacer; voyez ce qu'il y aurait à faire; je ne crois pas qu'il ſoit d'humeur à ſe confeſſer, et il pourrait mener une vie douce et heureuſe à Berlin; eſſayez, ſondez le terrein, orientez-vous, et pouſſez-lui une botte à tout haſard. *La Touche* eſt arrivé ici; il nous convient infiniment mieux que le milord; Dieu me le pardonne, j'ai une averſion pour la gent anglaiſe, dont je ne ſaurais me corriger; ce ſont les iniquités du monarque qui rejaillíſſent ſur ſon peuple. Je pars dans quelques jours pour la Siléſie, et j'eſpère de vous voir ici à mon retour. Que la ſanté eſt précieuſe, et qu'il en coûte à l'art de la pharmacie pour faire piſſer un *Darget*! *Vale.* 1752.

FÉDÉRIC.

LETTRE XII.

DE M. DARGET.

A Paris le 18 de septembre.

SIRE,

1752. Si jamais il a été permis à un malheureux de se plaindre, c'est assurément à moi. Je suis pénétré des bontés de votre Majesté ; je les ai mises à l'épreuve. Elle m'a accordé la grâce de venir travailler ici au rétablissement de ma santé; j'y suis depuis près de six mois ; douleurs, assiduité, dépense, j'ai tout sacrifié pour réussir; tout cela a été inutile ; je ne me trouve pas mieux. On assure que c'est le scorbut mêlé de virus qui m'accable ; on me demande encore jusqu'en janvier pour le détruire par des remèdes doux mais sûrs, et qui ont besoin de cet air-ci pour avoir leur entier effet. Le médecin qui veut m'entreprendre n'exige d'être payé qu'après le succès, ma famille me presse de me mettre entre ses mains, et le veut sous peine d'exhérédation; mes amis me sollicitent; l'amour de la vie m'en fait presque une loi; on ne me donne pas deux années à vivre, si je retourne avec mes maux; mais je n'ai rien promis, et ne puis rien promettre; je dépends de vous, Sire, et j'en dépends bien plus encore par mon attachement et ma respectueuse reconnaissance que par le devoir. Ma situation est cruelle, je voudrais

ivre, et je crains de déplaire à V. M. et de laſſer
es bontés et ſa patience. Mais le public ne ſait 1752.
as, et vous l'ignorez peut-être vous-même, Sire,
quel point il faut vous être attaché, quand on
le bonheur de vous connaître ; et ſi je vous
acrifie le riſque de ma vie, on donnera plutôt
cette démarche à l'intérêt et à l'ambition, qu'à
l'attachement qui en eſt pourtant le vrai motif.
Je ne veux auſſi m'en rapporter qu'à V. M. même;
je la ſupplie d'entrer dans ma ſituation, de fixer
mon irréſolution, (peine la plus cruelle de l'ame)
et j'oſe lui demander ſon conſeil comme au meilleur
eſprit que je connaiſſe, et ſes ordres comme au
meilleur maître du monde ; et ce ſera ſans répu-
gnance que je les exécuterai, ſoit pour reſter ici,
ſi vous avez encore la bonté de m'accorder cette
dernière grâce ; ſoit pour retourner dès que j'aurai
reçu les ordres de V. M. et la difficulté des che-
mins, la ſaiſon, mon état de faibleſſe, rien enfin
ne m'effraiera ; je remplirai la volonté de V. M.
et ſi je péris dans cette entrepriſe, je périrai au
moins, à ma manière, au lit d'honneur.

J'ai fait auprès de M. d'*Alembert* les démarches
que V. M. m'a preſcrites. Il ſent tout le prix
de la place que vos bontés lui deſtinent; il en
eſt pénétré de reconnaiſſance; mais l'amour de la
patrie, la jouiſſance d'une vie abſolument libre,
la crainte de perdre le commerce de ſes amis, une
ſanté délicate qui ne ſe ſoutient, ſelon lui, que
par l'air natal ; tous ces motifs l'emportent ſur le
ſort brillant qui l'attendrait à Berlin. Mais je lui
dois et à la vérité, d'aſſurer V. M. qu'il ne regrette

—— uniquement que de ne pouvoir pas l'approcher ;
1752. et j'en suis d'autant plus fâché qu'il le mérite plus qu'un autre. C'est un homme rare pour l'étendue des connaissances, les qualités du cœur, et les dons de l'esprit; mais c'est un philosophe fidèle à ses principes, et qui ne connaît d'autres biens que la vie et la liberté, tel enfin que ferait V. M. si le ciel ne l'avait pas fait naître un grand roi Il n'a qu'un revenu très-modique, et il se promet bien, Sire, d'aller en jouir dans vos Etats, si jamais la mauvaise humeur des théologiens le met dans la nécessité de quitter une patrie qu'il aime et dont il est chéri. Il sent que c'est sous vos lois seules qu'un philosophe doit chercher un asile: cette idée est celle de tous les gens qui pensent.

Je dînai dernièrement chez M. *de la Tour* avec un homme que je vis pénétré de tous les sentimens que l'on doit à V. M. c'est M. de *Frey-Chapelle*, ancien vice-grand-écuyer du roi d'Angleterre à Hannover; je crois qu'il mettrait son bonheur à appartenir à V. M. s'il pouvait être employé utilement à son service. Il me paraît homme sensé et de mérite, versé dans la connaissance des chevaux et la direction des haras; des gens de ses amis m'ont dit qu'on lui avait offert bien des places dans quelques cours, mais il n'en voudrait aucune qui pût satisfaire l'espèce de ressentiment qu'on a pour lui à celle de Hannover. Il est catholique romain, mais il me paraît homme sans préjugés, et avoir un fond de zèle et d'admiration infini pour V. M. Elle a été la source de sa liaison avec M. *de la Tour*, qui fait, Sire, la profession la plus ouverte de vous être dévoué.

J'attendrai ici avec obéiſſance, réſignation et impatience, les ordres qu'il plaira à V. M. de me donner ſur tout ce qui était l'objet de cette longue lettre, pour laquelle j'oſe demander à V. M. ſa patience et ſon indulgence. 1752.

Je ſuis, etc.

LETTRE XIII.

DU ROI.

Septembre.

Vous voyez, mon bon *Darget*, qu'il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Vous gémiſſez de l'affliction de votre v....., *Maupertuis* ſe plaint toujours de ſa poitrine et *Voltaire* de ſon ſcorbut; tandis que votre écuyer hannovrien ſe porte bien et veut travailler à la propagation de ces animaux que les Eſpagnols appellent Alfane et dont le nom vient en étymologie directe d'*Eacus*. Pour moi qui ne fais point f.... de cavalles pour m'amuſer, je n'ai pas beſoin de votre écuyer hannovrien, et je vous demande à cor et à cri un géomètre qui ne veut pas de moi. Si cet homme ſavait le projet que nous avons formé pour l'avancement de la raiſon humaine, je gage qu'il viendrait ici pour ſe joindre à quelques adeptes qui rafinent cet or.

Je ſuis fort content de mon petit héréſiarque anathématiſé, qui me ſert de lecteur. En vérité Potsdam devient le tripot d'excommuniés, et

1752. admirez la providence! le tonnerre n'y donne pas, tandis qu'il foudroie les lieux saints et les églises.

Essayez, crédule *Darget*, de la science des charlatans de Paris, de la vertu de l'air natal et de la puissance de Ste Geneviève, et satisfaites les vœux de la *signora Martha*, *Maria* et *Salomé*; mais je crains fort que vous reviendrez comme vous êtes parti. Mon opinion est toujours la même sur votre maladie; de l'exercice, de l'exercice, et vous guérirez. Adieu; puissent les vœux d'un excommunié, d'un hérétique téméraire, sentant l'hérésie, avançant des propositions mal-sonnantes, blasphématoires, erronées, fléchir la nature en votre faveur et vous rendre une partie de cette gaîté qui, dans votre nation, dégénère en folie.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIV.

DU ROI.

A Potsdam, avril.

1753. Je crains fort, mon pauvre *Darget*, que vous ayez lieu de vous repentir de votre voyage en France. Vous avez passé par les mains d'une demi-douzaine de charlatans qui ont achevé de ruiner votre santé; vous n'aviez que des obstructions dans le bas-ventre, que toutes sortes de remèdes, contraires à ce mal, ont augmentées, et à en juger selon ce que vous me mandez, je crains fort que la poitrine ne soit

entamée, et en ce cas il ny a guère d'éſpérance que je vous revoie jamais. 1753.

Je ne m'étonne pas qu'on parle chez vous de la querelle de nos beaux eſprits. *Voltaire* eſt le plus méchant fou que j'aie connu de ma vie, il n'eſt bon qu'à lire. Vous ne ſauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies et les infamies qu'il a faites ici: je ſuis indigné que tant d'eſprit et tant de connaiſſances ne rendent pas les hommes meilleurs. J'ai pris le parti de *Maupertuis* parce que c'eſt un fort honnête homme, et que l'autre avait pris à tâche de le perdre; mais je ne me ſuis pas prêté à ſa vengeance comme il l'aurait ſouhaité. Un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop ſenſible aux manœuvres d'un ſinge qu'il devait mépriſer après qu'on l'avait fouetté. Pour moi qui vas mon train ordinaire, je ſuis fort content de mon petit héréſiarque, qui, quoi qu'en diſe la Sorbonne, eſt un bon garçon, et je m'occupe tout doucement à l'étude.

Si vous voyez le gros marquis, dites-lui que je m'intéreſſe toujours à lui, et que notre gros bon ſens (à ce que dit *Monteſquieu*) rend notre nation conſtante dans ſes attachemens.

Adieu, mon pauvre *Darget*; je crains fort de recevoir de mauvaiſes nouvelles de votre ſanté, cependant je ſouhaite de me tromper.

FÉDÉRIC.

LETTRE XV.

DE M. DARGET.

A Paris, le 11 juin.

SIRE,

1753. J'AI plus consulté mon zèle et mon courage que mes forces quand j'ai espéré retourner aux pieds de votre Majesté. Mes accidens subsistent toujours avec les symptômes les plus inquiétans; l'humeur se porte alternativement de la région de la vessie à la poitrine, et je vois bien que c'est pour toute ma vie que je suis réduit à un état aussi malheureux. J'avais discontinué les remèdes, pour reprendre les forces nécessaires à mon voyage; la malignité de l'humeur qui m'accable ne veut point d'intervalle dans la manière d'être attaquée, et on me menace de plus grands accidens si je quitte mon air natal, la seule ressource qui me reste dans un état aussi cruel. Je sens bien moi-même que c'est seulement ici où je puis végéter peut-être encore quelques années, et je me vois forcé, Sire, de renoncer au bonheur de reparaître aux yeux de votre Majesté, ou, par de nouveaux délais, de fatiguer encore sa patience, dont mes sentimens pour elle me font toujours trembler de n'avoir que trop abusé. Que votre Majesté daigne se rappeler les bontés dont elle m'a comblé depuis près de huit ans; l'état sur

et honorable dont je jouiſſais auprès d'elle; les eſpérances dont je pouvais me flatter : qu'elle ſe rappelle enfin la vérité de mon dévouement par la connaiſſance qu'elle a de mon caractère, et elle verra que l'amour de la vie, et l'eſpoir de la prolonger, eſt le ſeul objet auquel je puiſſe ſacrifier des avantages qui rempliſſaient ſi bien et ma ſenſibilité et mon ambition. Votre Majeſté me plaindrait ſi elle voyait l'état où je ſuis en lui écrivant cette lettre. Par combien d'objets ne ſuis-je pas déchiré! Je ne puis me faire à l'idée de perdre à jamais vos bontés, Sire; daignez me les continuer; je ne ceſſerai jamais de les mériter; je tiendrai toujours à votre Majeſté par mes vœux, par mon attachement, par ma reconnaiſſance, et j'irais avec empreſſement vouer de nouveau mes ſervices à votre Majeſté ſi ma ſanté pouvait ſe rétablir d'une manière conſtante. Je voudrais, Sire, ne ceſſer d'être votre domeſtique qu'en ceſſant de vivre, et je voudrais ne vivre que de vos bienfaits; ce bonheur comblerait toutes les eſpérances que je puis former encore. Dieu m'eſt témoin que je ne les ai miſes qu'en votre Majeſté. Je connais trop ſon bon cœur pour ne pas eſpérer qu'elle ne m'abandonnera pas, et pour ne pas compter au moins ſur ſa protection et ſur ſon appui dans les occaſions où je pourrais l'implorer; il eſt digne de vous, Sire, de montrer du ſouvenir et de la bonté pour un domeſtique que ſon malheur arrache d'auprès de vous; je me mets aux pieds de votre Majeſté pour la ſupplier de m'accorder un congé qui réponde à la ſatisfaction qu'elle a bien voulu me marquer de mes ſervices, 1753.

1753. et qui me ſoit un témoignage qu'elle ne m'accable point de ſa diſgrace. Mon zèle, ma fidélité et mon attachement ne l'ont jamais méritée; j'en renouvelle les aveux à votre Majeſté, et c'eſt avec ces ſentimens et le plus profond reſpect que je ſuis et ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, etc.

LETTRE XVI.

DU ROI.

le 26 de juin.

Je ſuis fâché, mon bon *Darget*, que votre mal vous mette hors d'état de revenir chez moi. Je vous envoie ce congé, que je ne vous aurais jamais accordé, ſi vous ne me l'aviez demandé; vous me trouverez toujours porté à vous faire plaiſir dans tout ce qui ſera de ma compétence. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous vous remettiez, et je vous remercie bien ſincèrement de tous les ſervices que vous m'avez rendus.

FÉDÉRIC.

P. S. Je vous laiſſerais volontiers le fatras de mes ſottiſes; mais il pourrait s'égarer après votre mort; et vous ſavez à quel point je crains de paſſer pour poëte.

LETTRE XVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 1 de décembre.

J'AI reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 7 du mois dernier, et je suis tout à fait sensible aux sentimens d'attention que vous vous empressez de me marquer : je reçois tout ce qui me vient de vous avec plaisir ; et vous pouvez être assuré de mon souvenir et de l'estime que je conserve à votre égard, malgré votre absence. 1753.

Il dépendra toujours de vous de retirer votre fils auprès de vous, pour lui donner une bonne éducation sous vos yeux, et vous n'avez qu'à vous arranger à ce sujet, car je n'empêcherai jamais qu'il ne soit rendu à votre tendresse.

Je vous tiendrai au reste très-volontiers compte si vous vouliez quelquefois, selon votre convenance, me marquer de temps en temps quelques nouvelles, et dans ce cas, vous n'avez qu'à adresser vos lettres au marquis d'*Argens*.

FÉDÉRIC.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

A Berlin, le 7 de janvier.

1754. Je ſuis très-perſuadé de la ſincérité des vœux que vous faites pour moi, et de votre attachement à ma perſonne. Vous m'avez approché aſſez long-temps pour me faire connaître la bonté de votre cœur qui vous a toujours mérité mon eſtime. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une meilleure ſanté. Vous me ferez plaiſir de vous joindre à mon agent pour me chercher un danſeur; mais ſi vous en trouvez un, ne concluez rien ſans m'en donner avis. Chaſſez la mélancolie, et tâchez de vous mettre en état de jouir du monde, qui vous aime peut-être plus que vous ne l'aimez, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 de février.

LA goutte eſt un grand mal, mon cher *Darget*, mais l'hypocondrie eſt le pire de tous. Si ces humeurs goutteuſes ſoulagent votre foie, c'eſt un bien que d'avoir la goutte; ce petit tribut doit ſe payer à l'âge qui nous éloigne ſans ceſſe du moment de notre origine, et qui nous entraîne vers celui de notre deſtruction. Mais vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait des quatrains de *Pibrac*, ſi je la continuais ſur le même ton. Vous m'avez fait grand plaiſir de me mander des nouvelles de Paris, et de celles du poëte; ſon caractère me conſole des regrets que j'ai de ſon eſprit. Cet hiver a été épouvantable; vous avez fort bien deviné que je reſterais enfermé dans ma chambre, où, à dire le vrai, je ſuis plus ſolitaire que je ne voudrais. Notre ſociété s'en eſt allée au diable; le fou eſt en Suiſſe, l'Italien a fait un trou à la lune, *Maupertuis* eſt ſur le grabat, et d'*Argens* s'eſt bleſſé le petit doigt, ce qui lui fait porter le bras en écharpe, comme s'il avait été bleſſé à Philipsbourg d'un coup de canon. C'eſt la plus grande nouvelle de Potsdam, ne m'en demandez pas davantage. Je vis avec mes livres; je converſe avec les gens du ſiècle d'Auguſte, et bientôt je ne connaîtrai pas plus les gens de ce ſiècle-ci, que défunt Jordan ne connaiſſait les rues de Berlin. On dit ici que vous aurez la guerre;

1754.

1754. j'en ferais fâché pour votre marine ; il lui fallait au moins encore trois ans pour paraître avec avantage vis-à-vis celle d'Angleterre. Mais qu'on faſſe la guerre ou la paix en Amérique, il y a encore du chemin avant que l'incendie ſe communique à nos frontières.

Adieu, mon bon *Darget* ! je ne vous apoſtrophe-rai pas d'un grand je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE XX.

DU ROI.

A Potsdam, le 23 de mars.

Je vous remercie des danſeurs que vous m'avez procurés. Vous ſavez l'accueil que j'ai toujours fait aux officiers français qui ſont venus dans mes États ; c'eſt pourquoi vous ne devez pas douter que M. *de Quincy*, dont vous me parlez dans votre lettre, ne ſoit reçu avec la même bonté, et que je ne lui accorde la même protection et la même bienveillance.

Donnez-moi des nouvelles de *Voltaire* lorſque vous en aurez, de quelque eſpèce qu'elles ſoient. Je vous ſais bon gré de l'attention que vous avez à me donner des marques que vous m'êtes toujours attaché, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 1 d'avril.

JE ſuis bien fâché, mon pauvre *Darget*, que vous êtes toujours au lit: vous voyez bien que ce n'eſt pas le climat qui en eſt cauſe, mais la maladie que vous portez avec vous. Il me faut encore un troiſième danſeur et danſeuſe, ne pourrait-on pas trouver à Paris quelque drôleſſe aux yeux fripons, au minois gentil, à la taille élégante, et qui voulût venir cabrioler ſur notre théâtre de Berlin? ce ſerait une obligation de plus que je vous aurais. Croiriez-vous bien que *Voltaire*, après tous les tours qu'il m'a joués, a fait des démarches pour revenir; mais le ciel m'en préſerve, il n'eſt bon qu'à lire, et dangereux à fréquenter. Le marquis ci-préſent vous fait ſes complimens; et pour moi, je vous aſſure que je ferai toute ma vie plus de cas de votre cœur que de tout l'eſprit des beaux eſprits. *Vale.* 1754.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXII.

DE M. DARGET.

A Vincennes, le 27 d'avril.

SIRE,

1754. Le bonheur de marquer à V. M. mon zèle et mon dévouement, me ferait faire des miracles; et ce en ferait peut-être un que de trouver une danseuse telle que V. M. la demande. Quand ces filles-là sont d'une aussi jolie figure, Paris est pour elles un Pérou qu'elles ne veulent point abandonner. Quoi qu'il en soit, Sire, les intérêts de votre théâtre sont remis au sieur *Petit*, agent de votre Majesté; et j'ose l'assurer que personne n'est plus capable que lui de conduire ces sortes de négociations. Il est juste qu'il en ait tout l'honneur, puisqu'il en a toute la peine; et il m'a fait sentir que ce serait nuire à sa besogne, que de vouloir le seconder.

Je sais qu'il va partir incessamment pour Berlin un nommé *de Caen*, horloger; c'est un excellent ouvrier, et votre Majesté fait en lui une excellente acquisition.

Je ne suis point surpris des démarches de M. *de Voltaire* pour retourner auprès de V. M. Il a l'esprit trop beau pour ne l'avoir pas raisonnable une fois en sa vie; mais votre répugnance, Sire, est également fondée, puisqu'il a eu le malheur de vous manquer essentiellement. Ce que V. M. a bien voulu m'écrire là-dessus m'a fait d'autant plus de

plaisir, que l'on avait débité ici qu'elle avait marqué quelque envie de le ravoir. Je sais même que le président en avait été fort effrayé. Je crois que l'on saura un jour des choses bien singulières sur tout cela, que l'obscurité dérobe encore. Quoi qu'il en soit, Sire, votre gloire triomphe et triomphera toujours de tout. On est autorisé à s'amuser des choses agréables, quand on en fait continuellement d'utiles ; et c'est d'après celles-ci que les princes sont jugés par les sages et par la postérité. Que l'épître à votre esprit, Sire, ne peut-elle être publique ! V. M. doit permettre qu'on la lui dérobe, quand elle voudra publier la meilleure de toutes les apologies. 1754.

On assure ici que M. *de Voltaire* passera tout l'été à Plombières, et qu'il se fixera ensuite à Strasbourg ; il a fait des démarches pour aller à Lunéville, mais sans succès. Tout ce qui tient à ce pays-ci ne se prêtera jamais à rien qui paraisse s'éloigner de la considération particulière que l'on aime à y marquer à V. M.

Il est vrai, Sire, que ma santé est toujours fort dérangée ; cet hiver a été et trop rude et trop long ; tous les climats se sont ressemblés. D'ailleurs V. M. sait mieux qu'aucun autre à quel point les ames sensibles sont affectées de tout ce qui les environne. Ce don malheureux de la nature n'est point affaibli chez moi ; et le souvenir des bontés de V. M. se représente très-souvent à mon cœur et à mon esprit de la manière la plus attendrissante ; la grâce que vous daignez me faire, Sire, en me les continuant, redouble encore cet attendrissement. J'ose supplier

1754. V. M. de ne pas m'en retirer les témoignages. Je compte toujours fermement sur la protection qu'elle a daigné me promettre; c'est sur votre appui, Sire, que je fonde les plus fortes espérances; il est dans la bonté du cœur de V. M. d'aimer que je lui doive mon bonheur, même dans l'éloignement, et il redoublera de prix pour moi quand je le tiendrai d'elle.

Je joins ici la copie de deux lettres qui font grand bruit à Paris, et qui sont authentiques.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, etc.

LETTRE XXIII.

DU ROI.

Le 13 mai.

Je vous suis fort obligé, mon bon *Darget*, des peines que vous vous donnez pour mon théâtre, et je ne doute pas que vos pieuses intentions ne lui portent bonheur. Vous rirez malgré votre hypocondrie, en apprenant qu'au même jour je reçois des lettres de *Maupertuis* et de *Voltaire*, remplies d'injures qu'ils se disent. Ils me prennent pour un égout, dans lequel ils font écouler leurs immondices. J'ai fait faire une réponse laconique au poëte, et je me suis contenté de faire souvenir le géomètre que son esprit sortait du centre de gravité au nom du poëte.

Je rends grâces au ciel de n'avoir pas les passions

aussi vives que ces gens-là, sans quoi je ferais la guerre toute ma vie. Le phlegme de nos bons Allemands est, quoi qu'on dise, plus sociable que la pétulance de vos beaux-esprits. Il est vrai, de votre propre aveu, que nous sommes pesans, lourds, et que nous avons le malheur d'avoir du bon sens; mais s'il vous fallait choisir un ami, chez qui le prendriez-vous? L'esprit, mon cher *Darget*, est un fard, qui cache seulement la difformité des traits, le bon sens moins brillant, par sa justesse même, porte à la vertu, et sans vertu point de société. Mais je ne devrais pas moraliser avec votre hypocondrie: aussi ne le ferais-je pas, si je ne vous savais dans un pays où vous pouvez avoir toutes les dissipations capables de faire évanouir les vapeurs de ma morale. Adieu, mon cher, pissez bien et soyez gai; c'est-là tout ce qu'il y a à faire pour vous dans ce monde. 1754.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXIV.

DE M. DARGET.

A Vincennes, le 10 de juin.

SIRE,

Je n'aurais jamais pensé, je l'avoue, que votre Majesté eût encore été incommodée de la querelle de MM. *de Maupertuis* et *de Voltaire*; ce malheureux procès n'a que trop duré. Mais mon hypocondrie a été véritablement égayée par ce que

—— V. M. veut bien me dire si agréablement que ces
1754. Messieurs la prennent pour un égout dans lequel ils font écouler leurs immondices. Je vois par cette expression que V. M. ne s'affecte et ne s'est jamais affectée de ces démêlés, que comme il convenait à la supériorité de son génie et de son rang ; et c'est une vérité dont la démonstration est si peu indifférente ici à sa gloire personnelle, que j'ai osé me permettre l'indiscrétion de faire part, de ce qu'elle a eu la bonté de m'écrire à ce sujet, à quelques personnes occupées de tout ce qui touche V. M. Ce qu'elle ajoute ensuite vient aussi à la preuve de ce que je dis avec tant de plaisir de son caractère: le voici, Sire ! vous aimerez à relire ce que vous exprimez si bien : „ L'esprit est un fard qui cache „ souvent la difformité des traits ; le bon sens moins „ brillant, par sa justesse même, porte à la vertu, et „ sans vertu point de société.„ Ces traits, Sire, peignent votre cœur, et la société gagne à connaître des cœurs tels que le vôtre. Aussi ces expressions ont-elles attendris ceux à qui je les ai montrées, et qui étaient capables d'aimer l'homme dans le grand roi. Il m'est revenu qu'elles avaient été jusqu'à M. *de Maupertuis*, et qu'il en était très-inquiété ; mais c'est, sans doute, un ridicule qu'on lui prête, et il doit être charmé, par l'attachement que je lui connais pour V. M. qu'elle paraisse dans le public ne s'occuper de sa querelle que comme il devrait peut-être s'en occuper lui-même, c'est-à-dire, s'en amuser ; il donnerait, à sa manière, la paix à son ennemi.

J'ai pensé qu'il était dans la respectueuse con-

fiance que j'ai vouée à votre Majeſté de lui rendre compte de ma conduite, qui pourrait être interprétée auprès d'elle d'une manière à altérer ſes bontés pour moi, ce dont je ne me conſolerais jamais. Mes vues ſont droites, et toujours dirigées par mon attachement pour vous, Sire ! Ce motif doit auſſi, j'oſe le dire, engager V. M. à pardonner des fautes qu'un zèle trop vif pourrait me faire commettre. Mais ce qui ſert à faire connaître ſes qualités pour la ſociété, peut-il être un crime ? 1754.

Votre Majeſté ſe ſouvient donc encore du plaiſant panneau dans lequel elle me fit tomber un jour ſur le chapitre des Allemands. Je ſuis ſi éloigné de diſputer la ſureté de leur commerce, que je publie hautement et journellement que je n'ai jamais eu le plus petit chagrin par eux auprès de V. M. et qu'il ne m'en a été cauſé que par les Français de la nation des beaux eſprits, qui n'ont pu me pardonner de me conduire moins follement qu'eux. C'eſt exactement la ſeule eſpèce de peine que j'aie eue au ſervice de V. M. Tous les agrémens du pays que j'habite ne me dérobent point au ſouvenir des bontés de V. M. et aux ſentimens du plus tendre et du plus reſpectueux attachement qu'exige de ma part la manière dont elle daigne me les continuer. Ce n'eſt que la droiture de mon cœur qui peut me les mériter ; et j'oſe vous jurer, Sire, que ce cœur-là vous ſera toujours acquis et dévoué : daignez en permettre toujours et les aveux et les hommages.

Je ſuis, etc.

LETTRE XXV.

DU ROI.

Le 29 de juillet.

1754. J'AI reçu votre lettre, mon bon *Darget*, après un tour que j'ai été faire en Franconie pour voir mes deux sœurs. *Maupertuis* est ici de retour, et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il n'a point encore été question de *Voltaire*. *Algarotti* a pris la clef des champs; il s'établit à Venise où il épouse une personne qui, dit-on, lui donne du bien. Voilà un grand dérangement dans la société, et vous autres me faites faire maison neuve malgré moi. Si vous voyez *Valory*, faites lui mes complimens.

Je m'en vais à présent à Sans-Souci, où je prendrai les eaux tranquillement, sans entendre parler ni des querelles des dévots, ni des représentations des parlemens, ni des envieuses intrigues des beaux esprits. Adieu, mon bon *Darget*, je vous souhaite gaîté et repos, mais sur-tout que vous pissiez bien, car point de salut dans ce monde avec des caroncules dans l'urètre.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXVI.

DE M. DARGET.

A Vincennes, le 3 d'août.

SIRE,

La bonté de votre Majeſté la porte à me ſouhaiter du repos et de la gaîté; je n'ai pas plus de celle-ci qu'à Potsdam, et j'y pourrais avoir plus de repos qu'en tout autre endroit du monde, ſi j'avais eu de la ſanté et point de fils. C'eſt à ces deux objets que j'ai ſacrifié le bonheur de ma vie, que mon attachement pour vous, Sire, me feſait trouver à vos pieds, et que le ſouvenir de ces momens-là troublera toujours, au milieu même des agrémens que l'on peut goûter à Paris, ſi je réuniſſais jamais aſſez de fortune pour pouvoir me les procurer. Mais c'eſt ce dont j'ai grand lieu de douter, ſi la protection et l'appui de votre Majeſté ne décident pas le miniſtère à faire quelque choſe pour moi. C'eſt où je mets mon eſpérance, et je me flatte toujours que V. M. qui a daigné me le promettre, ne ſe refuſera point à la réaliſer ſi l'occaſion vient à ſe préſenter. 1754.

M. *de Voltaire* eſt encore à Plombières, où ſes nièces ont été le voir; on ne ſait où il ira enſuite. Son ſéjour à l'abbaye de Senonne, avec le célèbre

1754. *Don Calmet*, avait fait débiter beaucoup de propos ridicules sur sa prétendue conversion. Mais il a envoyé quelques articles très bien faits pour l'Encyclopédie à M. *d'Alembert*, et y a joint une lettre qui ne marque pas un homme subjugué par les préjugés.

C'est de V. M. que j'ai appris le mariage du comte *Algarotti*; elle perd en lui un homme fort agréable. S'il pense comme moi, ce sera avec grand regret qu'il a fait faire pour son compte maison neuve à V. M.; expression qu'elle daigne employer si obligeamment elle-même.

La lettre que j'ai reçue de M. l'abbé *de Prades* m'a d'abord véritablement affligé, Sire, dans la crainte où j'ai été que l'édition de vos Œuvres ne fût égarée ou perdue, ce qui ne pourrait qu'inquiéter vivement V. M. Mais quelle apparence qu'une édition entière ait disparu? J'ai bien reconnu, par le petit format in-4° dont il est question, que V. M. a peut-être oublié qu'elle n'a fait tirer qu'un seul exemplaire de cette sorte pour sa petite bibliothèque de voyage; tous les autres en grand papier ont été exactement renfermés au château à Berlin, dans l'imprimerie, suivant les renseignemens que j'en ai donnés en répondant à M. l'abbé *de Prades*, dans le moment que j'ai reçu sa lettre. Mon inquiétude cependant ne sera absolument calmée que lorsque je recevrai la confirmation de ma conjecture; c'est une grâce que j'attends de la bonté de V. M. Elle sait combien les peines d'esprit prennent sur un mélancolique tel que moi. Je souhaite bien vivement que les eaux qu'elle vient de prendre

à Sans-Souci aient un effet salutaire; le plus ardent de mes vœux sera rempli. 1754.

Je ne puis finir, Sire, sans oser dire à V. M. combien deux choses qu'elle vient de faire ici ont eu une approbation générale: c'est la nomination de M. le baron de *Kniphausen* pour son ministre, et le bienfait qu'elle accorde à M. *d'Alembert*. Je sais bien que l'opinion du vulgaire ne décide pas votre Majesté; mais, comme disait Madame *de Sévigné* à propos du mariage de son fils, c'est toujours quelque chose quand le public est content. Puissiez-vous vivre long-temps, Sire, pour faire des heureux ou pour l'être! le marquis *de Valory* est toujours plus sensible à l'honneur du souvenir de V. M. et se met bien sincèrement et respectueusement à ses pieds.

Je suis etc.

LETTRE XXVII.

DE M. DARGET.

A Vincennes, le 5 d'octobre.

SIRE,

Ce n'est que par votre Majesté que je puis espérer de la fortune et du bonheur; et l'occasion est arrivée où je puis tenir l'un et l'autre de sa bonté et de sa protection; elle a daigné me le promettre, et j'y mets toute mon espérance.

M. *de Sechelles* qui a été nommé contrôleur général des finances, et qui, en cette qualité, est

1754. ici le tribunal des grâces solides et pécuniaires, conserve pour V. M. tous les sentimens qu'il a pris à Prague, où il a eu le bonheur d'en être connu personnellement; et je sais qu'il saisira avec empressement l'occasion de faire des choses qui soient agréables à V. M. Elle fera exactement ma fortune, si elle daigne m'accorder une lettre de recommandation pour ce ministre, dans laquelle elle veuille bien l'instruire des bontés particulières dont elle m'honore, et de la satisfaction personnelle qu'elle ressentira si M. *de Sechelles* veut bien me donner, à sa consideration, un intérêt avantageux, soit dans les sous-fermes, soit dans quelques autres affaires de finances.

Cette grâce, Sire, sera victorieuse pour moi, et je devrai à V. M. le bonheur de pouvoir vivre tranquillement et librement par-tout où je le voudrai, et affranchi de la tyrannie des emplois qui deviennent toujours difficiles et pénibles quand on a une santé aussi dérangée que la mienne. Je prierai encore très-respectueusement V. M. de prévenir M. le baron *de Kniphausen* de la protection qu'elle daignera m'accorder en cette occasion, afin qu'il soit autorisé à en demander les effets à M. le contrôleur-général; et dans le cas où V. M. ne crût pas devoir écrire à M. *de Sechelles*, ce qu'elle a cependant eu la bonté de faire plus d'une fois pendant le temps que j'ai eu l'honneur d'être à son service, j'ose la supplier d'ordonner à M. le baron *de Kniphausen* de me présenter à ce ministre de sa part, et de lui dire ce que j'ose supplier V. M. de lui écrire, et qu'elle eût la bonté d'en parler au

chevalier *de la Touche*. Mais, Sire, la lettre de V. M. ſerait d'une toute autre importance pour moi; et c'eſt parce que cette grâce eſt plus marquée, que j'oſe auſſi la lui demander avec plus d'inſtance, et plus d'eſpérance de l'obtenir. Que V. M. me permette de lui rappeler qu'elle a fait, par ſa recommandation, la fortune du frère de M. *de Maupertuis* et de celui de M. *de Chaſot*, qui n'avaient pas le bonheur d'être connus d'elle perſonnellement; et qu'en me comblant de cette grâce, V. M. daigne récompenſer un ancien domeſtique qui lui eſt toujours dévoué, et des ſervices duquel elle a bien voulu paraître n'être pas mécontente. Cette recommandation, d'ailleurs, ne compromet point V. M. j'oſe le lui jurer; il eſt d'uſage que ces intérêts ne s'accordent qu'à la protection la plus puiſſante. 1754.

Comme ces objets de finances ſe traitent au voyage de Fontainebleau, je déſirerais bien être à portée d'y aller préſenter la lettre que j'attends de la bonté de V. M. avec la plus reſpectueuſe confiance, etc.

Je ſuis, etc.

LETTRE XXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 octobre.

1754. J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois, et je ferai bien aise de pouvoir contribuer quelque chose à votre fortune. Pour cet effet je donnerai mes ordres à mon ministre à Paris le baron de *Kniphausen* de vous présenter à M. de *Sechelles*, et de vous recommander de ma part comme un ancien et bon sujet, qui m'a servi avec zèle et attachement, et dont je souhaiterais avoir l'obligation d'un bon établissement dans sa patrie audit ministre; je ne doute point que cela ne produise un bon effet, et je le souhaite d'autant plus, que je serai charmé de vous voir content et heureux.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XXIX.

DE M. DARGET.

9 novembre.

SIRE,

J'ATTENDS de M. le baron *de Kniphauſen* l'exécution des ordres qu'il doit recevoir de votre Majeſté, ainſi qu'elle a daigné me l'annoncer par ſa lettre du 19 du mois dernier. Des bontés auſſi marquées doivent avoir pour moi l'effet le plus avantageux, et ſur-tout ſi votre Majeſté veut bien en dire un mot à M. le chevalier *de la Touche*, afin qu'il écrive ici de conformité. Ma fortune ſera votre ouvrage, Sire; j'eſpère que vous ne l'abandonnerez pas, et que ſi cela eſt abſolument néceſſaire pour décider mon bien-être, V. M. daignera m'accorder une lettre directe pour M. *de Secchelles*. Elle connait les hommes et elle ſait combien les choſes qui leur deviennent perſonnelles de la part d'un grand roi et d'un grand homme, ont droit de les intéreſſer. Je ne ſouhaite ce peu de fortune, Sire, que pour me procurer une liberté ſans laquelle il n'eſt point de vrai bonheur, et de laquelle je ne ferai uſage que pour aller porter quelquefois aux pieds de V. M. mes vœux, mon bonheur même, et ma reſpectueuſe reconnaiſſance. Cette eſpérance, Sire, eſt à la tête de tous mes projets, et j'oſe ſupplier V. M. 1754.

1754. de ne pas détruire une idée qui m'anime et qui me soutient.

Je connais le goût de V. M. pour les ouvrages *de Lancret*, et je joins ici un mémoire sur dix tableaux de ce maître, dont j'ai déterminé un de mes amis à se défaire, s'ils peuvent plaire à V. M. Ce sont, de l'aveu de tout le monde, les plus agréables qui soient sortis de la main de ce peintre, tant pour la correction du dessin que pour l'agrément des figures. Si votre Majesté trouve bon de me donner quelques ordres à ce sujet, je les exécuterai avec la plus grande exactitude. Ces tableaux sont en si bon état, même pour les bordures, qu'il n'y aurait plus qu'à les mettre en place à leur arrivée.

M. *de Voltaire* est toujours en Alsace avec madame *Denis* sa nièce. On remettra cet hiver sa *Rome sauvée* sur le théâtre; on attend, au retour de Fontainebleau, le *Triumvirat de Crébillon*, sur le succès duquel les avis sont partagés. Les comédiens en ont la plus grande opinion; mais ce qui est vrai, Sire, et qui ne le peut être que dans ce pays-ci, c'est que toutes les loges étaient retenues pour les premières représentations de cette tragédie, avant que les rôles en fussent distribués.

Je suis, etc.

LETTRE XXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 14 de décembre.

JE ne saurais faire pour vous ce que vous me demandez dans votre dernière lettre, je le crois d'ailleurs assez inutile, parce que M. *de Sechelles* verra bien aisément que je m'intéresse pour vous, dès que vous serez présenté par mon ministre. 1754.

Quant aux tableaux dont vous me parlez, je vous dirai que je ne suis plus dans ce goût-là, ou plutôt j'en ai assez dans ce genre. J'achète à-présent volontiers des *Rubens*, des *Van Dyk*, en un mot les tableaux des grands peintres tant de l'école flamande que de l'école française. Si vous en savez quelqu'un à vendre, vous me ferez plaisir de me l'indiquer. J'ai toujours les mêmes sentimens pour vous, et vous devez être persuadé que je vous rendrai service dès que cela se pourra.

FÉDÉRIC.

P. S. Ne vous étonnez point de la mauvaise écriture de cette lettre, j'ai un chat de la sorbonne qui me sert de secrétaire.

LETTRE XXXI.

DE M. DARGET.

24 décembre.

SIRE,

1754. J'AI été préſenté à M. *de Sechelles*, et il a reçu comme il le devait la reſpectable recommandation de V. M. J'eſpère qu'elle aura pour moi l'effet ſalutaire que j'ai tant de lieu d'en attendre, ſurtout ſi M. le baron *de Kniphauſen* la rappelle quelquefois à M. le contrôleur-général. C'eſt ce que j'oſe demander en grâce à V. M. de vouloir bien lui recommander, et auſſi d'avoir la bonté extrême d'en dire un mot à M. *de la Touche*. Tout ce qui mène à la fortune, même médiocre, eſt ſi prodigieuſement couru dans ce pays-ci, qu'il n'y a exactement que la force de la protection qui puiſſe l'emporter; et j'ai toutes les eſpérances du monde, Sire, qu'on ne refuſera pas à celle dont V. M. m'honore, les demandes modeſtes que je me propoſe de faire. Qu'il ſera heureux pour moi, Sire, dans les ſentimens qui m'attachent à V. M. de ne devoir mon aiſance qu'à ſon appui et à ſes bontés!

M. *de Voltaire* a été à Lyon au paſſage de M. le duc *de Richelieu*. Il a fait ſa cour à madame la *M*... qui l'a reçu froidement. Il a été accueilli faiblement des grands, craint des particuliers, et comblé d'éloges par le gros du public. On comptait qu'il

y attendrait le retour du duc *de Richelieu*, qui ſera le 10 janvier ; mais le 10 de ce mois-ci, il eſt parti au moment qu'on s'y attendait le moins, toujours accompagné de madame *Denis*, et il eſt allé s'établir au château de Prangin dans le pays de Vaux, domination de Berne, ſur le lac et à ſix lieues de Genève ; ce château, qui eſt fort beau, et dans la plus belle ſituation du monde, lui eſt prêté par le propriétaire ; et l'on penſe à Lyon que ce motif d'économie n'a pas peu contribué au parti qu'il a pris ; il a annoncé qu'il irait prendre les bains d'Aix-la-Chapelle ; on en doute. Il fait actuellement à Genève une nouvelle édition de l'Hiſtoire univerſelle, et l'on aſſure que la publication de la Pucelle ne tient preſque à rien. Il ne diſſimule à perſonne que ſon exil de ce pays-ci eſt éternel ſi cet ouvrage devient public. Il s'eſt amuſé à Lyon à faire jouer aux comédiens quelques-unes de ſes tragédies ; celle du Triumvirat de Crébillon, qui fut repréſentée hier pour la première fois, et avec un très-grand ſuccès, va lui porter un coup très-ſenſible ; on dit qu'il a fait ſur le même canevas la mort de Cicéron. 1754.

Le diſcours que M. d'*Alembert* prononça le 19 de ce mois, pour ſa réception à l'académie françaiſe, fut univerſellement applaudi, et bien fait pour l'être ; il y parla de V. M. comme tout le monde en penſe.

Nous touchons, Sire, au renouvellement de l'année ; j'oſe me flatter que V. M. voudra bien me permettre, à cette occaſion, de lui renouveler les

1754. assurances de tous les vœux que je fais et ferai toute ma vie pour sa santé. Ils sont une suite de ma respectueuse reconnaissance et de mon dévouement pour V. M.

Je suis, etc.

LETTRE XXXII.

DE M. DARGET.

12 mars.

SIRE,

1755. Le sieur *Petit* aura sans doute envoyé à V. M. le catalogue des tableaux de M. *Pasquier*, ancien député du commerce de Normandie, et qui avait une collection des mieux choisies des différentes écoles; ce cabinet doit être vendu incessamment. On y trouve sur-tout la *Leda* du *Corrège*, du cabinet du régent, et que feu M. le duc d'*Orléans* fit pieusement couper en quatre morceaux, qui furent heureusement sauvés du feu par *Coypel*, qui ne put cependant en garantir la tête; il a rapproché ces morceaux, et la tête a été restituée par *de Lien*. Ce tableau, si beau par lui-même, et célèbre par ses aventures, sera poussé, dit-on, jusqu'à vingt-cinq mille livres. Il a environ six pieds de haut sur cinq de large; il tiendrait bien magnifiquement sa place dans la galerie que V. M. prépare.

M. *de Voltaire* s'est enfin décidé entre Genève et Rome; il vient de faire acheter par *Cramer* son

libraire, un bien de campagne fort beau et bien bâti sur le lac de Genève, qui a payé 87200 liv. Il en a avancé l'argent, et *Cramer* le lui a vendu à vie 40000 francs. Il fait actuellement une édition complette en cinq volumes de son Hiſtoire univerſelle. Il paraît fixé à demeurer dans ce pays-là, ainſi que madame *Denis*; ils y ont fait venir tous leurs meubles et tous leurs livres. Voilà des vers qu'il a fait ſur la ville de Lyon. 1755.

Il eſt vrai que Pluthus eſt au rang de vos dieux,
Et ce n'eſt pas tant pis pour votre aimable ville;
Il n'a point de plus bel aſile.
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux,
Il n'était autrefois que dieu de la richeſſe,
Vous en faites le dieu des Arts;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Paçtole et les eaux du Permeſſe.

M. *de Fontenelle* a été à la mort; il en a rappelé, et malgré ſes quatre-vingts-dix-neuf ans, il dîne hors de chez lui tous les jours, comme il a fait toute ſa vie; ſon eſprit eſt toujours gai, et il ne doit cet état qu'à la tranquillité de ſon caractère; il n'y a pas trois ans qu'il fit cet impromptu.

Heureux qui ne connaît que ce drôle immodeſte
Qui du ſexe eſt toujours vainqueur.
On ſait où le mettre de reſte;
On ne ſait où placer ſon cœur.

Cela eſt ſi plaiſamment philoſopher à quatre-vingts-dix-neuf ans, que je me flatte que V. M. me pardonnera de lui parler de cette poliſſonnerie.

1755. Les comédiens français repréſentent avec ſuccès la tragédie de Philoctète de M. *de Château-Bruh*, auteur des Troyennes que l'on donna il y a un an. Les caractères d'Ulyſſe et de Philoctète y ſont heureuſement rendus d'après *Homère*; cet ouvrage eſt ſemé de vers bien faits et de maximes admirables. Un financier dit l'autre jour à propos de cette pièce: Cela eſt aſſez beau, mais j'aime encore mieux le Sophocle d'*Euripide*. Les plaiſans diſent que ce ſont les quatrains de *Pibrac* mis en action. Je n'ai point vu cette nouveauté, Sire; je ſuis retenu ici par une humeur de goutte qui s'eſt réunie à mes autres incommodités. Ma triſte expérience me fait admirer, bien plus qu'autrefois encore, la tranquillité avec laquelle j'ai vu votre Majeſté ſouffrir les douleurs de cette cruelle maladie. Puiſſe-t-elle en être préſervée pour long-temps! cet hiver eſt bien long, et je crains toujours pour votre ſanté, Sire, l'eſpèce de ſolitude à laquelle vous vous condamnez pendant cette ſaiſon; V. M. permettra bien à un ancien domeſtique, toujours également et reſpectueuſement dévoué, de lui montrer à cet égard ſes alarmes et ſes vœux.

Je ſuis, etc.

LETTRE XXXIII.

DE M. DARGET.

8 juillet.

SIRE,

PENDANT que votre Majeſté ſe promenait en Hollande dans un incognito, qui a bien dû l'amuſer, mais que les gens qui ne connaiſſent pas tout ce que V. M. peut faire, n'imaginent jamais pouvoir marcher avec la royauté, j'étais à Liège, où j'ai conſulté les plus habiles médecins ſur mon état et ſur l'effet que je pouvais attendre des eaux de Spa; ils m'ont annoncé que je ne pouvais en faire uſage qu'après deux mois ou ſix ſemaines au moins de remèdes et de régimes préparatoires; qu'il fallait après boire de la Sauvenière pendant quatre ſemaines; et comme tout cela ne pouvait pas s'accorder avec le temps de mon congé, et l'état de mes finances, que d'ailleurs, Sire, grâces aux bontés infinies que vous avez daigné me marquer, la ſatisfaction et le mouvement que m'a occaſionnés ce voyage, m'a donné plus de ſanté que je n'en ai eu depuis bien long-temps, j'ai pris mon parti de revenir tout doucement ici, puiſqu'auſſi bien j'avais rempli ſi délicieuſement par mon cœur l'objet principal de ma courſe. 1755.

Je m'empreſſe, Sire, de me mettre de nouveau aux pieds de V. M. et de lui faire les plus reſpec-

1755. acte, que s'il allait, par proportion, en augmentant, on en suffoquerait; les troisième et quatrième sont moins chauds; le cinquième, comme celui de la *Rome sauvée*, un peu précipité; mais on s'accorde à convenir que l'ouvrage est écrit supérieurement, qu'il y a beaucoup de vers fesant maximes, toutes prises dans le sujet; et de ces beautés de détail qui semblent n'appartenir qu'à *Voltaire*. Il y a cependant des longueurs que les chargés de procuration (M. d'*Argental* et autres) prennent sur eux de retrancher pour la seconde représentation, mais ils n'osent pas toucher aux vers qui devraient réunir ces lacunes, de façon qu'il y aura demain plusieurs endroits de quatre vers tout de suite masculins ou feminins; *Gengis-kan*, tiran, est un personnage dans le goût de celui du duc de *Foix*, qui a tant intéressé votre Majesté; le rôle de la princesse est inimitable, ainsi que la *Clairon* qui le joue.

Voilà, Sire, ce que l'on pense assez universellement; il y avait de la cabale parmi les comédiens pour des rôles demandés et refusés; il y en a dans le public; mais tout a été obligé de céder aux applaudissemens de la plus nombreuse et de la plus brillante assemblée.

Il y a sur cet ouvrage une anecdote singulière et qui prouve bien la justesse d'esprit de l'auteur dans ces matières. A la lecture qui en fut faite chez M. d'*Argental* par quelques comédiens et des gens de lettres et de goût, on convint qu'il fallait nécessairement changer le quatrième acte dont on fit sur le champ l'arrangement, avant le départ du courrier. L'auteur qui de son côté avait fait les mêmes

réflexions envoya un quatrième acte changé d'après ces remarques, et comme si elles lui eussent été communiquées. *Marmontel* revendique, dit-on, le canevas, comme étant celui de son *Egyptus*; on y trouve quelques situations prises de *Polyeucte* et d'*Athalie*; mais quoi qu'il en soit, tout, jusqu'à présent, disparaît devant les beautés. 1755.

Un mal de gorge et des douleurs de rhumatisme, qui me retiennent dans ma chambre depuis quinze jours, m'ont empêché de profiter d'une place que j'avais dans une loge retenue il y a plus d'un mois pour cette première représentation. Le peu de santé que la satisfaction extrême et le mouvement de mon voyage à Wesel m'avaient procuré, a été bientôt épuisé; et me voilà, Sire, retombé dans l'hypocondrie qui est inséparable d'un état de souffrance dans les ames qui n'ont pas autant de force que celle de votre Majesté; mais la bonté de son cœur lui fait voir avec pitié dans les autres, ce que son héroïsme lui ferait dans l'occasion, vaincre avec courage en elle-même; je sens, Sire, tout le besoin que j'ai eu et que j'ai encore de cette bonté-là, et j'ose en demander la continuation à votre Majesté comme un bienfait.

Monsieur le comte de *Gisors* tomba, il y a quelques jours à Metz, dans une pièce d'eau; il s'y serait noyé sans un soldat du régiment des Gardes-Lorraines qui s'y jeta lui-même pour l'en retirer; c'eut été bien dommage qu'un homme qui, de l'aveu même de votre Majesté, promet une aussi belle carrière, eût péri aussi malheureusement.

La *Pucelle* court les rues en manuscrit, il ne se

1755. peut pas qu'elle ne ſoit bientôt imprimée, l'auteur en montre une inquiétude qui diminuera beaucoup la joie du ſuccès de l'*Orphelin*.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XXXV.

DE M. DARGET.

A Paris, novembre.

SIRE,

J'AVAIS grand beſoin de la dernière lettre que M. l'abbé *de Prades* m'a fait l'honneur de m'écrire par l'ordre de votre Majeſté; j'avais la plus douloureuſe crainte de n'être plus dans le ſouvenir ni dans les bontés de votre Majeſté, et je m'en affligeais auſſi ſincèrement que j'oſe lui dire que je ſais l'aimer.

L'Orphelin de la Chine a perdu de ſon prix à l'impreſſion; il y a des vers durs, d'autres que l'on trouve peu français; c'eſt au jeu de la *Clairon* que M. de *Voltaire* a dû les premiers ſuccès de cette tragédie. La Pucelle ſi peu chaſte, mais ſi longtemps cachée, eſt une débordée qui court aujourd'hui les rues, on la propoſe dans les maiſons à deux Louis; l'auteur en a envoyé à *Thiriot* une copie qu'il a fort châtiée, mais qui n'eſt pas la bonne, celle de votre Majeſté; les triſtes voiles de la décence ne vont pas à cette belle-là.

On aſſure que M. le duc de *Nivernois* partira à la fin du mois; votre Majeſté connait ſon eſprit

par plusieurs de ses ouvrages ; elle aimera sa sagesse et sa modestie qui, dit-on, va quelquefois jusqu'à la timidité ; mais votre Majesté sait que ce mérite et la plus haute naissance n'en affranchissent pas toujours, et elle réunit trop bien d'ailleurs tout ce qui peut en donner pour n'être pas disposée à l'excuser. 1755.

J'ai vu, Sire, par les nouvelles publiques, tout ce que votre Majesté vient de faire d'agréable et de brillant dans les fêtes de Charlottenbourg ; il me semble la voir retourner après délicieusement dans sa retraite de Potsdam. Ces choses-là m'affectent plus que tout autre lecture ; je me place avec grand plaisir en des lieux où je vis si souvent en idée, et que je mets toujours dans mes espérances de revoir encore. Il ne faut pas moins que ces ressources de mon imagination, Sire, pour m'en imposer sur les réalités que j'éprouve. L'arrangement général qui vient d'être fait dans les finances éloigne pour long-temps peut-être l'effet des promesses de M. de *Sechelles* ; et ma mauvaise santé rend mes besoins pressans ; daignez me renouveler votre puissante protection, Sire, je vous en conjure ; un mot de votre Majesté à M. de *Sechelles* en ma faveur, le déciderait à me donner un intérêt dans la ferme des Postes qui va se renouveler ; mais si votre Majesté ne croit pas devoir lui en écrire directement, ce qui serait décisif, qu'elle veuille bien en marquer quelque chose à M. le maréchal de *Belleisle*, en écrire encore à M. le baron de *Kniphausen*, et enfin en parler avec le ton de l'intérêt et de la bonté à M. le duc de *Nivernois*.

1755. Ce n'eſt qu'en tremblant que je demande cette grâce à votre Majeſté; mais c'eſt à ſon bon cœur que j'en appelle; elle daignera ſe prêter à aſſurer ma fortune et celle de mon fils par un mot qui, j'oſe le lui dire, ne la compromettra pas; je l'eſpère de votre bonté infinie pour moi, Sire, mais l'inſtant eſt preſſant; ce renouvellement des Poſtes ſe fera dans le courant de cette année, et il m'eſt de la plus grande importance de n'être pas prévenu. Si je manque cette affaire, qui eſt ſûre, tranquille, et la ſeule peut-être qui me convienne, toutes mes eſpérances ſeront reculées au point d'être preſque détruites. Si je ne ſuis pas aſſez heureux pour que votre Majeſté m'accorde cette grâce, que je ne ſois pas au moins aſſez à plaindre, pour qu'elle ne me pardonne point d'avoir oſé la lui demander.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XXXVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 1 de décembre.

Je voudrais pouvoir faire pour vous ce que vous me demandez; mais vous auriez dû vous apercevoir que je ne pouvais pas parler de cette affaire au duc de *Nivernois*, et que le maréchal de *Belleisle* ſerait bien ſurpris, s'il recevait une de mes lettres, où au lieu de militaire, je lui parlaſſe de la ferme des Poſtes. Vous ſavez d'ailleurs que je ne ſouffre pas que perſonne ſe mêle de l'adminiſtration intérieure de mes

Etats;

Etats; je ſuis trop juſte pour demander aux autres ce que je ne trouverais pas bon qu'ils me demandaſſent. Les ſervices que vous m'avez rendus peuvent vous autoriſer à me demander des grâces dans mon propre pays; mais dès lors que je ne puis vous récompenſer moi-même, il ſerait, je crois, indécent, que je vouluſſe que d'autres le fiſſent. Demandez quelque choſe qui dépende immédiatement de moi, et vous verrez que je n'oublie jamais ceux qui m'ont été attachés et que j'ai aimés. 1755.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVII.

DE M. DARGET.

A Paris, le 21 de novembre.

SIRE,

On m'a remis un mémoire qui m'a paru aſſez important pour devoir être mis ſous les yeux de votre Majeſté; la manufacture de ſavon, dont il eſt queſtion, pourrait faire un objet intéreſſant pour les Etats de V. M. où je crois qu'il ne s'en fabrique pas. Si le projet que l'on propoſe avait votre agrément, Sire, je mettrais les intéreſſés ici vis-à-vis du miniſtre de V. M. pour diſcuter leurs intérêts et ceux de ſes ſujets.

Je joins encore ici, Sire, la deſcription de ſix tableaux qui m'ont été propoſés, et qui ſont des chef-d'œuvres dans leur genre; ſi V. M. penſait

1755. qu'ils puſſent lui plaire, je les ferais voir à M. le baron de *Kniphauſen*, qui pourrait s'ajuſter ſur le prix avec le propriétaire, qui juſques-là ne veut pas être connu. Malgré la perfection de l'ouvrage, je crains que les ſujets ne ſoient pas du goût de V. M. qui d'ailleurs ne m'a pas paru faire grand cas de la mignature.

La Pucelle eſt imprimée à Liège; on en a déjà des exemplaires ici arrivés très-clandeſtinement; l'édition n'eſt pas belle, et eſt remplie de fautes auſſi bien que les copies manuſcrites qui fourmillent dans le public. V. M. trouvera le duc *de Nivernois* très-inſtruit ſur toutes les anecdotes de notre littérature. Il eſt déjà entré ici, ainſi que M. le maréchal *de Belleisle* et Mad. de *Pompadour*, dans mes intérêts, ſur la ſeule réputation que j'ai d'être un ancien domeſtique de V. M. auquel elle veut bien quelquefois penſer encore. Que ne dois-je pas eſpérer, Sire, quand vous daignerez faire connaître à M. *de Nivernois* que je ſuis aſſez heureux en effet, pour avoir encore quelque part dans le ſouvenir de V. M.; la ſuppreſſion des ſous-fermes a rendu les moyens de fortune ſi difficiles, qu'il n'y a que le poids de la protection qui puiſſe aſſurer des ſuccès. Celle dont m'honore V. M. fait ma ſeule eſpérance, et j'oſe lui en demander la continuation et les effets avec la reſpectueuſe confiance dont elle a bien voulu me permettre l'uſage.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de décembre.

JE ne doute pas que les mignatures dont vous me parlez ne ſoient très-belles; elles ſont, je l'avoue, d'après les deſſins, d'un grand maître; mais je n'aime pas ce genre-là, et vous ſavez que je ne l'ai jamais aimé. Quant aux entrepreneurs de la manufacture de ſavon, ils ſont abſolument inutiles dans mes Etats; on y fait du ſavon dans toutes les villes, il y eſt à très-bon marché, et vous devez vous rappeler qu'on blanchiſſait très-bien votre linge. Je ne vous en ſais pas moins bon gré du zèle que vous ne ceſſez de me témoigner, et ſoyez aſſuré que je ſerai toujours charmé, lorſque les circonſtances me le permettront, de vous donner des marques de ma bienveillance. 1755.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIX.

DE M. DARGET.

A Paris, le 6 de février.

1756. Il paraît ici, mais fort myſtérieuſement encore, deux ouvrages qui ſont également recherchés; l'un eſt un poëme, intitulé *le Plaiſir*, que l'on donne à M. le duc de *Nivernois*, que je n'ai pas lu, et qui répond, dit-on, à la délicateſſe de ſon goût et de ſon eſprit, que V. M. ſi bon juge dans cette partie, eſt à préſent à même d'apprécier. L'autre ouvrage eſt de M. de *Voltaire*; c'eſt un poëme en quatre chants, ſur la Religion naturelle, et qui ne laiſſe rien à déſirer, ni pour la juſteſſe des idées, ni pour la bonté de la poéſie: c'eſt enfin, de l'aveu des connaiſſeurs, le morceau le plus complètement beau qui ſoit ſorti de ſa plume. Comme il eſt dédié à V. M. et qu'elle y eſt citée plus d'une fois à propos des principes qui y ſont établis, je ne doute point que l'auteur ne l'ait envoyé à votre Majeſté. Cet ouvrage n'eſt point imprimé; il n'eſt pas même poſſible d'en avoir de copie.

Je n'oſe parler à votre Majeſté du ſujet qui fait en ce moment l'entretien de toute l'Europe. Tout ce qu'il laiſſe enviſager, me pénètre plus que je ne pourrais l'exprimer. Ma deſtinée, Sire, m'a fait deux patries; je ſuis né citoyen zélé de l'une; la reconnaiſſance m'attache éternellement à l'autre; et je trouvais une ſatisfaction infinie à pouvoir former

des vœux qui étaient toujours réunis dans leur objet. L'époque qui pourrait les séparer, ne sortira jamais de ma mémoire, et m'intéressera toujours le plus sensiblement. Je supplie V. M. de permettre cet aveu au dévouement si sincère et si durable qu'elle me connaît pour elle. 1756.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XL.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de février.

J'AI reçu vos deux lettres, datées toutes les deux du même jour et contenant les mêmes choses, à l'exception d'une, où vous me faites part de vos alarmes sur la convention de Londres ; mais je suis surpris qu'un homme comme vous, accoutumé aux affaires, ait pris pour des faits vrais, des discours et des raisonnemens du peuple. Soyez tranquille, ma convention ne trouble en rien la bonne harmonie avec laquelle j'ai vécu jusqu'ici avec la France, et vous pouvez faire, en toute sureté, des vœux pour ma prospérité, sans trahir les intérêts de votre patrie. Je vous remercie au reste de l'attachement que vous ne cessez de me témoigner. Pissez à votre aise, mon pauvre *Darget*, et ne craignez rien pour l'Europe.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DARGET.

Le 2 de mars.

SIRE,

1756. Si j'amais j'ai reçu une marque de la bonté infinie de V. M. c'eſt aſſurément dans la manière dont elle daigne me pardonner les deux lettres qu'elle a reçu de moi le même jour, et contenant les mêmes détails de littérature. Je ne puis juſtifier cette apparence d'étourderie, ſi éloignée de mon reſpect pour V. M. qu'en lui diſant la vérité avec cette franchiſe qu'elle aime, et que je lui ai vouée.

Mes alarmes, Sire, ſur la convention de Londres, étaient puiſées dans des ſources plus pures et plus importantes que les propos du peuple; et comme j'envoie cette lettre à Berlin d'une manière ſûre; j'oſerai dire à V. M. qu'il n'y a point d'efforts que les ennemis communs de la France et de V. M. n'aient faits dans cette occaſion, pour ſéparer abſolument des intérêts qui ſont ſi bien faits pour être réunis; et qu'il n'y a point auſſi de moyen de ſéduction que l'on n'ait cherché à employer pour déterminer les eſprits.

Ce n'était point dans le fond de l'objet, Sire, que ces mêmes ennemis puiſaient leurs dangereux argumens. On convient aſſez univerſellement que V. M. a fait ce que ſes intérêts exigeaient, ſans

doute pour le moment préſent, en maintenant en Allemagne une tranquillité qui peut ſi bien ſervir à celle de l'Europe, au moins pour la guerre de terre. C'eſt ſur la forme que l'on s'eſt efforcé d'aigrir les eſprits, et il n'y a point, encore une fois, de propos que les ennemis communs, ou ceux qui tiennent à leurs intérêts, ne ſe ſoient permis, pour couvrir du vernis le plus dangereux le myſtère que V. M. a penſé devoir obſerver dans cette occaſion avec notre cour. 1756.

C'eſt dans le fort de ces mouvemens, et pénétré des conſéquences que j'en voyais tirer par les perſonnes mêmes les plus attachées ici aux intérêts de V. M. que j'oſai lui écrire le 6 du mois dernier à mon retour de Verſailles; mais, comme je ſentais bien qu'il pouvait ne pas me convenir de mettre de pareils objets ſous les yeux de V. M., j'envoyai à M. le baron de *Kniphauſen* mes deux lettres marquées différemment, en lui obſervant ce que j'oſais mander à V. M. ſur la circonſtance préſente, et que quelque riſque que je puſſe courir vis-à-vis d'Elle, en prenant cette liberté, mon zèle m'y feſait livrer, s'il penſait qu'il fût eſſentiel aux intérêts communs, que V. M. fût informée, même par d'autres que par lui, des impreſſions de notre cour dans ce moment-là. Ce miniſtre ſait mieux qu'un autre, Sire, juſqu'où, ſans manquer à mon pays, je porte l'étendue de mes ſentimens pour V. M. J'avais marqué ces lettres différemment, afin qu'i jugeât lui-même, d'après ſes propres réflexions, laquelle devait être envoyée et qu'il brûlât l'autre. c'eſt ſans doute par un mal entendu de celui qui a

1756. fait le paquet, que toutes les deux ſont parvenues à V. M. Elle eſt inſtruite à préſent de la vérité d'un objet qui a dû lui paraître ſi ridicule qu'il ne fallait pas moins qu'elle pour l'excuſer. Permettez-moi, Sire, d'attribuer ce nouveau témoignage de votre bonté à la connaiſſance que V. M. a du fond de mon cœur pour elle; je lui demande en grâce de me juger toujours d'après ce principe qui ne variera jamais; et je ſupplie V. M. de me raſſurer ſur la crainte où je ſuis que ma liberté dans cette occaſion ne lui ait déplu. Elle eſt inſtruite à préſent qu'elle n'a point été occaſionnée par une prévention qui ſerait ridiculement avantageuſe de ma part, mais uniquement par mon zèle et mon attachement pour V. M. et pour ma patrie.

Je ſuis, etc.

LETTRE XLII.

DU ROI.

A Potsdam, le 23 de mars.

J'AI reconnu avec grand plaiſir par votre lettre du 2 de ce mois, les ſentimens de zèle et d'attachement que vous m'avez témoignés, et l'empreſſement que vous conſervez à m'en donner des marques convaincantes. Les choſes ſingulières que vous y avez touchées ont trop de rapport à mes intérêts pour ne pas vous remercier de ce que vous avez bien voulu m'en inſtruire. Il n'y a nulle faute commiſe dans l'envoi de vos deux lettres,

elles m'ont également fait plaiſir. Soyez aſſuré de ma façon de penſer pour tout ce qui vous intéreſſe, qui ne ſera jamais ſuſceptible de changement. 1756.

J'ai aſſez d'ennemis, mon bon *Darget*, mais je ne les crains pas. Piſſez bien, cela vaut mieux que tous les royaumes du monde.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 2 d'avril.

Je vous remercie de la part que vous prenez à la paix conclue en dernier lieu. Les vœux que vous me préſentez à cette occaſion ſont le langage de votre cœur, et vous pouvez vous tenir aſſuré que j'y ſuis ſenſible, etc. 1763.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

A Berlin, le 7 de janvier.

1768. J'AI reçu votre lettre : je vous remercie des vœux que vous faites pour moi, et que je crois ſincères. Je ſouhaite que vous vous portiez bien, que votre vue ſe conſerve. Si vos dents tombent, les miennes éprouvent le même ſort. Tout ce qui exiſte eſt ſujet aux changemens : ainſi vous devez prendre votre parti. La vie, mon bon *Darget*, eſt une f... choſe quand on devient vieux; ou il faut ſe réſoudre à périr tout de ſuite, ou de ſe voir mourir en détail. Mais indépendamment de cela, il y a une manière d'être heureux; il faut ſe rajeunir idéalement, faire abſtraction de ſon corps, et conſerver une gaieté d'eſprit juſqu'à la fin de la pièce, et ſemer de fleurs les derniers pas de ſa carrière : c'eſt ce que je vous ſouhaite.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLV.

DU ROI.

A Potsdam, le 6 de ſeptembre.

C'EST avec plaiſir que je défère à la permiſſion que vous me demandez par votre lettre du 16 d'août dernier, pour votre fils, de pouvoir ſe préſenter à moi pendant le ſéjour qu'il compte de faire dans mes Etats. Connaiſſant le père, je ſerai également bien aiſe de voir le fils; de ſorte que vous n'aurez qu'à me l'adreſſer. 1771.

FÉDÉRIC.

Fin des Lettres du Roi de Pruſſe et de M. Darget.

TANTALE

EN PROCÈS.

COMEDIE.

Tantalus a labris ſitiens fugientia captat
Flumina.

FACTUM,

SERVANT DE

PROLOGUE.

EQUITABLE PUBLIC! Je ſuis juif, et l'homme contre qui je plaide eſt un poëte, nommé *Arouet de Voltaire*. Le ſujet de mon procès, que je prends la liberté d'expoſer à votre jugement, pourra développer ſon caractère, et vous faire connaître combien il eſt dangereux d'avoir à faire à ma partie. Je ne chercherai point comme lui à ſéduire le public par un mémoire pour les juges, rempli de menſonges et de faits entièrement oppoſés aux pièces rapportées de part et d'autre, et remiſes entre les mains du grand chancelier. Je n'irai point comme lui ſonner à toutes les portes pour débiter moi-même mon factum.

Je ne puis comme lui emprunter l'habit noir d'un libraire pour aller à la cour, et me jeter aux pieds des princes et princeſſes, pour implorer leur protection. Je ne ſuis pas ſi mal aviſé, comme lui, de preſcrire à mes juges ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire. Je ne haſarderai jamais, comme lui, de ratiſſer des mots dans un billet, et d'y ajouter des lignes entières au préjudice de mon adverſaire. Enfin je n'aurai jamais l'effronterie de taxer mes juges d'ignorance, et de prétendre, comme lui, qu'on

doive (pour ſauver ma réputation) changer des lois établies pour le bonheur de la ſociété, pour raſſurer le petit contre le grand, et le moins riche contre celui qui vit dans l'opulence. Non! je vous reſpecte trop, juſte et clairvoyant Public, pour ſonger à vous en impoſer, et m'expoſer par des menſonges à mériter votre indignation, votre indifférence pour mon affaire et votre mépris. Je ſuis négociant, deux mille écus ne peuvent me ruiner, ni faire ma fortune; mais celle-ci dépend de la bonne ou mauvaiſe idée que vous pouvez avoir de mon commerce.

Je jure, par ce qu'il y a de plus ſacré, par vous-même, que je n'ajoute et ne diminue rien aux circonſtances qui ont donné lieu aux plaintes que j'ai pris la liberté de faire à Sa Majeſté contre *Voltaire*, et au procès dans lequel j'ai été entraîné par les indignes procédés du plus ladre et déteſtable des poëtes et des hommes: c'eſt l'auteur de la Henriade. Pardonnez, cher Public, les expreſſions dictées par la douleur d'un jeune homme malheureux, auquel la cruelle vengeance de *Voltaire*, contre le fils, vient d'enlever ce qu'il avait de plus cher au monde, un père, qui aimait et était tendrement aimé de ſes enfans, dont il feſait ſeul tout le bonheur; un père bon citoyen, et j'oſe le dire, eſtimé de tous ceux dont il avait l'honneur d'être connu; oui, c'eſt de ce père que je pleure, et que l'ingratitude, l'avarice et la friponnerie la plus avérée vient de m'enlever pour jamais. La garde qu'on m'a

donnée

donnée par la ſurpriſe de *Voltaire* à l'inſçu du grand chancelier, vient de donner à ce père une mort ſubite ; et M. *de Voltaire* ſerait-il encore aſſez dénaturé pour entendre les plaintes et les cris de pluſieurs orphelins, pour voir ſans remords les larmes et la déſolation d'une famille entière, ſa triſte ſituation et ſon déſeſpoir, ouvrage unique des fourberies du ſieur *de Voltaire!*

Pardon encore, cher Public! mon cœur ulcéré me fait oublier ce que je vous dois, c'eſt de vous parler de mon procès, pour pleurer l'irréparable perte que je fais en perdant un bon père; et qui de vous ſerait aſſez affreux ſtoïcien pour condamner les larmes que je verſe ſur ce papier?

EXPOSÉ DU PROCES.

Le 23 novembre 1750, M. *de Voltaire* me fit venir à Potsdam, et me propoſa d'aller pour ſon compte à Dresde, lui acheter des billets de la *ſteuer* à trente-cinq pour cent de perte. Je répondis audit ſieur *Voltaire*, qu'un pareil commerce ne pouvait manquer de déplaire au roi de Pruſſe; ſur quoi il me proteſta qu'il était trop prudent pour rien entreprendre ſans le conſentement de Sa Majeſté; qu'au contraire, ſi je m'acquittais bien de ſa commiſſion et lui procurais des billets à trente-cinq pour cent de perte, je pourrais ſurement compter ſur ſa protection, et ſur un titre extrêmement flatteur pour moi. De pareilles eſpérances me firent accepter une lettre de change de quarante mille livres ſur Paris, une autre de quatre mille écus ſur le juif *Ephraïm*, une autre de quatre mille quatre cents quatre écus ſur mon père. Enfin, ſuivant des conventions faites entre nous, je lui remis des diamans, qu'il garda pour ſa ſureté, de la ſomme de dix-huit mille quatre cents trente écus, qu'il venait de me confier avant de partir pour Dresde. Le juif *Ephraïm* refuſa de me payer les quatre mille écus, diſant ne rien devoir au ſieur *Voltaire*. Celui-ci envoya à différentes repriſes ſon domeſtique, et lui ordonna à la fin de ne me point quitter que je ne fuſſe ſorti de la ville. Le lendemain de mon

départ, *Ephraïm* lui repréſenta qu'il avait mal fait de m'employer pour un commerce dans lequel je ne me mêlerais ſurement pas, parce que je vendais ſouvent des diamans à la cour de Dresde, et que je pourrais fort bien le trahir. *Ephraïm* lui offrit en même temps de lui faire avoir pour trente mille écus des billets de la *fleuer*, ſans prétendre de lui ni argent ni aucune lettre de change, avant que de lui avoir livré les billets, et lui demanda ſeulement l'honneur de ſa protection à la cour, ce que le ſieur *Voltaire* ne refuſe jamais à pareil prix. Cette offre du juif *Ephraïm* fit d'abord repentir *Voltaire* de la commiſſion qu'il m'avait donnée, et l'engagea la poſte ſuivante à faire proteſter à mon inſçu la lettre de change de quarante mille livres qu'il m'avait donnée à négocier ſur Paris, et que j'avais effectivement négociée par M. *Homan* de Leipſic. J'ai un billet en main ſigné du ſieur *Voltaire*, dans lequel il eſt dit que je ne dois lui tenir compte de la lettre de quarante mille livres que le 14 décembre. Cependant cette lettre ſe trouvait déjà le 12 de ce mois proteſtée par l'ordre du ſieur *Voltaire* à Paris. J'ai appris tout cela à mon retour de Dresde, et j'ai fait des reproches au ſieur *Voltaire* ſur le tort infini que ce protêt m'allait faire dans mon commerce. Je lui repréſentai qu'il m'aurait ruiné ſans reſſource, ſi j'avais été aſſez malheureux d'acheter des billets; qu'il était très-facile d'apercevoir dans ſon procédé la mauvaiſe intention qu'il avait de me laiſſer dans l'embarras, ayant proteſté la lettre

de change que je n'avais acceptée que pour lui faire plaisir ; n'ayant pas comme lui de la protection suffisante pour me garantir des suites d'un pareil trafic. Le sieur *Voltaire* me répondit que j'avais été trop lent à le servir dans une affaire aussi pressante ; que toutes mes démarches étaient des fraudes ; que je devais tâcher à les réparer ; que rien n'est plus facile que d'acheter de ces billets de *fleuet* au prix courant, quand on est sur les lieux ; et qu'il était très-mécontent de me revoir sans ces billets ; qu'il les aurait surement gardés. Là-dessus je lui dis que je ne pouvais laisser passer cette affaire sans me plaindre. Lui, pour m'appaiser, me dit qu'il me dédommagerait de tout, qu'il payerait les frais du protêt et ceux de mon voyage. Quant à ma peine et à ma perte de temps, que je ferais content ; qu'il voulait commencer par m'acheter les brillans qu'il avait eus à moi pendant mon absence, les ayant déjà portés à Potsdam sur sa croix et sur son habit de théâtre. Effectivement, le jour de son arrivée à Berlin, il m'acheta pour trois mille écus de brillans, dont je lui rendis le surplus de la somme de quatre mille quatre cents trente écus, qu'il m'avait assignés sur mon père. Nous nous donnames à cet égard réciproquement des quittances, comme quoi nous n'avions plus rien à prétendre l'un de l'autre, touchant ces brillans ; la lettre protestée et le tort infini que cela me fait dans mon commerce mis à part. Trois jours après ce marché fini, le sieur

Voltaire me demanda encore des bagues pour la valeur de deux mille écus, et me dit de revenir dans quelques jours. Dans cet intervalle, il envoya chez moi pour me prier de lui céder quelques meubles. Là-dessus je lui envoyai un grand miroir, et je me rendis chez lui pour le prier de finir le dernier marché, ou de me rendre mes diamans. Le sieur *Voltaire* enferma ce miroir dans son cabinet, en me disant, qu'il ne me payerait pas les derniers brillans ni le miroir; qu'il les garderait pour se dédommager du marché trop précipité qu'il prétendait avoir fait avec moi trois jours auparavant, quoique ces brillans de trois mille écus eussent été taxés par M. *Reclam*, avant le marché conclu. Il me tira par force en même temps une bague du doigt dans le château: son domestique, nommé *Picard*, était présent! il me ferma la porte au nez, et me dit de m'aller plaindre où je voudrais. Le lendemain *Voltaire* vint chez un lieutenant-colonel au service du roi, le prit pour juge de cette affaire, et le pria de me faire venir chez lui. A peine fus-je entré, que *Voltaire*, en présence du lieutenant-colonel, me poursuivit par toute la chambre, le poing sur la gorge, en me disant que j'étais un fripon, et que je ne savais pas à qui j'avais à faire; qu'il avait un pouvoir en main de me faire mettre dans une basse-fosse pour le reste de mes jours; mais que sa clémence d'ailleurs était encore ouverte à mes infamies, si je voulais reprendre les brillans que je lui avais vendus, et lui rendre les trois mille écus et tous les billets de sa main. Je lui

répondis que cela ne ſe pouvait pas, et qu'il n'aurait pas acheté les brillans, s'il n'y avait pas trouvé ſon compte; d'autant plus qu'il les avait fait taxer avant le marché. *Voltaire* en fureur, voulut me maltraiter. Je ſortis de la chambre pour aller porter mes plaintes à S. M. Le roi indigné du procédé de *Voltaire*, a renvoyé mes plaintes au grand chancelier, avec ordre de nous juger avec rigueur. J'ai déjà comparu avec le ſieur *Voltaire* à deux ſéances. Son domeſtique *Picard* aſſermenté, lui a déjà donné un démenti, ſur ce qu'il niait m'avoir pris une bague par force. Je le ſomme de préſenter les conventions faites entre nous. Il dit qu'il n'y en a point; qu'il m'a confié la ſomme de dix-huit mille trente écus, ſans ſe faire donner le moindre contre-billet, ce qui reſſemble bien à *Voltaire*! Il affirme de plus qu'il m'a donné cette ſomme, pour acheter à Dresde des diamans et des peliſſes au prix courant à trente-cinq écus la pièce. Je lui prouve par pluſieurs billets et des ordres écrits de ſa main, la vérité de tout ce que j'avance; il eſt aſſez hardi de dire que ce ſont des billets que j'ai retirés de la cheminée, après qu'il les avait jeté au feu. Je lui ai donné un billet qui commence: *J'ai vendu à Mr. les articles ſuivans*, il a paſſé la plume par-deſſus toutes ces lettres pour que cela reſſemblât à ſon écriture, et a ajouté au haut du billet *pour payement de trois mille écus, par moi réglé.* Ce ſtyle laconique ſe meſurait ſur le peu de place qu'il y avait au haut du billet, d'où il a rayé l'accent de l'*é* du mot taxé, et a ajouté *ables*, pour en faire brillans taxa-

bles, ce qu'il n'a pu faire dans le même billet du mot eſtimé, parce qu'il était trop près des autres mots. Cette contradiction, le ſtile, la différente couleur de l'encre, l'eſtropiement des lettres, le commencement du mot *j'ai vendu* par un grand *J*, lui prouve aſſez ſon crime. Je préſente un certificat comme quoi il a envoyé les diamans pour être taxés chez *Reclam*, et il oſe le nier; il préſente une autre taxe qui était faite par cinq metteurs en œuvre, tous gens qui travaillent uniquement pour *Ephraïm*, et qui ont taxé ſelon qu'*Ephraïm* le leur a commandé.

Juſte et reſpectable Public, quelles doivent être mes prétentions ? ſoyez mon juge, oubliez pour un moment les ouvrages immortels du grand poëte et du philoſophe, et prononcez vous-même ma ſentence.

PERSONNAGES.

ANGOULE-TOUT, Tantale en procès.
MAMON, génie d'*Angoule-Tout.*
ISMAEL, juif jouaillier.
RABINET, jouaillier juif, fils d'*Iſmaël.*
ABIME-LOUCHE, conſeiller de juſtice.
GRIPE-PAR-TOUT, I ſergent.
AVALOIRE, II ſergent.
CRISPIN, valet d'*Angoule-Tout.*
BOUDINET, avocat d'*Angoule-Tout.*
BRANLEFIN, avocat de *Rabinet.*
Garde de ſoldats.

TANTALE

EN PROCÈS.

SCENE PREMIERE.

ANGOULE-TOUT MAMON.

ANGOULE-TOUT *l'embraſſant.*

VIENS-ÇA, mon cher Mamon, ne m'abandonnes pas,
Toi ſeul es ce que j'ai de plus cher ici bas,
Soutien de ma vieilleſſe, appui qui me ſoulage,
Mes plus beaux vers ſans toi ne ſeraient plus d'uſage;
Tu fais ſeul mon bonheur et ma félicité,
Sans toi mes vers iraient dans le fleuve Léthé,
Mais grâce à tes faveurs, je n'ai point ces alarmes,
Les grands dans tous mes vers trouvent beaucoup de charmes;
Mon nom eſt recherché, j'en tire des honneurs,
Il eſt même connu de tous les imprimeurs,
Viens-donc, approche-toi, tu réveilles mes rimes,
Tu ranimes en moi les vers les plus ſublimes.
Quoi, tu ne me dis rien! quel eſt donc ce défaut!

MAMON.

Monſieur, je ſuis rouillé du bas juſques en haut.

ANGOULE-TOUT.

Comment?

MAMON.

Vous me laiſſez toujours comme un hermite,
Je ſuis reclus chez vous quand on vous rend viſite,
Je ne puis voir aucun qui vous ſoit bien connu,
Qu'auſſi-tôt dans un coin je ne ſois détenu.
Vous m'empêchez de voir et ma peine eſt mortelle,
Je ne vous ſuis jamais plus cher qu'à la chandelle;
Si vous perſévérez à me tenir caché
Vous mourrez, que je crois, dans ce vilain péché.

ANGOULE-TOUT.

Hélas! mon cher Mamon, tu connais peu le monde,
S'il jetait l'œil ſur toi ma perte eſt ſans ſeconde;
Je ne te verrais plus, tu ſerais enlevé;
Mon cœur dans le chagrin ſe verrait engravé;
Le jour me porterait un malheur ſans reſſource
Si tu voulais le voir y faire quelque courſe;
Non, crois-le, je le dis, il eſt plus à propos
Que tu reſtes chez moi dans un coin en repos.

MAMON.

Mais, Monſieur, je m'enrouille à reſter de la ſorte;
Un peu d'air fait grand bien, ſur-tout l'air de la porte.

ANGOULE-TOUT.

Tu ne ſortiras point, j'y prends trop intérêt.

MAMON.

Hé! Monſieur, penſez-y; quoi! toujours en arrêt?

C'eſt augmenter ma rouille.

ANGOULE-TOUT.

Il n'importe, te dis-je,
Tu dois être content que moi ſeul te dirige;
La rouille ne fait rien; mais pour fuir tout jarnac
Comme un autre Scapin, fourre-toi dans ce ſac.
Il lui montre un grand ſac.
J'appréhende quelqu'un, les filoux font leur ronde;
Que ſi je te perdais, je perdrais tout le monde.

MAMON.

Mais, Monſieur, m'enfermer dans un ſac! quel moyen!
Je m'en vais étouffer; cela n'ira pas bien.

ANGOULE-TOUT.

Tu n'étoufferas pas, j'aurai ſoin d'heure en heure
De t'aller viſiter. (*)
Ici il le fourre dans le ſac.

MAMON, *dans le ſac.*

Quelle ſombre demeure
Que d'être dans un ſac!

(*) Il faut conſidérer que ce Mamon qui eſt le génie de notre héros doit être un homme habillé de Frédérics d'or et de ducats de la même eſpèce, qu'il en doit être farci depuis la tête juſqu'aux pieds, tant par devant que par derrière.

ANGOULE-TOUT.

C'eſt pour ta ſureté
Ainſi que pour la mienne.

MAMON.

Ah ! j'aime la clarté.

ANGOULE-TOUT.

Tu ne la verras pas, fais ce que je t'ordonne.
Fourre-toi pour ton bien comme pour ma perſonne,
Fourre-toi dans ce ſac et n'en bouge jamais,
Que quand je te ferai reſpirer un air frais.
Angoule-Tout ici le fourre.

MAMON.

Comme vous me fourrez ! mais qu'un diable m'enlève
Si je ne vous fuis pas, pour peu que le ſac crève.

ANGOULE-TOUT *avec de la cire et une chandelle.*

Vas, n'appréhende rien, le ſac n'eſt pas ſi clair ;
Je le cacheterai pour qu'il n'entre point d'air.

MAMON.

Mais prenez garde ici de brûler ma cervelle,
La cire eſt un peu chaude et j'en aurais dans l'aile.

ANGOULE-TOUT.

Ne crains rien, fourre-toi, bon, voilà qui va bien,
Cachetons.

MAMON.

Ahi! la cire!

ANGOULE-TOUT.

Hé! tout cela n'eſt rien,
Ne dis mot, c'eſt un feu qui paſſe comme l'ombre.

MAMON.

Ne quitterai-je point cette demeure ſombre?

ANGOULE-TOUT.

Non, je te le défends, je t'y tiens tout exprès;
Sur le ſac j'aurai l'œil, n'en bougerai d'auprès.

SCENE II.

ANGOULE-TOUT, *parle ſeul à côté de Mamon qui eſt dans le ſac.*

APPELONS maintenant mon valet, c'eſt un drôle,
Qu'ont tient par-tout furtif, c'eſt ce qui me déſole;
Sa manière d'agir m'irrite quelquefois,
Et je crois toujours voir à ſes mains de la poix;
Quand chez moi je me mets à compter des eſpèces,
Il me mange des yeux, viſite mes adreſſes,
Lit et relit ſouvent ce qui n'eſt pas permis;
Quoique je n'en ai qu'un, il vaut cent ennemis,
Criſpin!

SCENE III.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, et MAMON *dans le ſac.*

CRISPIN.

MONSIEUR!

ANGOULE-TOUT.

Allons, qu'on me faſſe un meſſage,
Qu'on ne me prenne rien, et ſur-tout qu'on ſoit ſage!

Dis moi, n'as-tu point mis ici rien de côté ?
il lui tâte les poches.

CRISPIN.

Monſieur, vous faites tort à ma fidélité.

ANGOULE-TOUT.

Voilà comme tous ceux que l'on voit en ſervice
Raiſonnent, mais pourtant ſi je trouve un indice
Qui t'accuſe d'avoir uſurpé ſur mon bien,
Que me répondras-tu ?

CRISPIN.

Monſieur, il n'en eſt rien ;
Je ſuis valet fidèle et ne ſuis jamais traître.

ANGOULE-TOUT.

Oui, mais tu manges trop, et moi qui ſuis ton maître,
Ignores-tu, dis-moi, qu'il me faut payer tout ?
Ce trop grand appétit n'eſt pas trop de mon goût,
Tu dois te modérer, quoi qu'enfin l'on te diſe,
Prendre un peu ſur ta bouche et fuir la gourmandiſe ;
Je ne vois point en toi que tu t'es amendé.

CRISPIN.

Je ne ſais pas, Monſieur, comme vous l'entendez ;
Vos ſoupçons envers moi me paraiſſent funeſtes ;
Sans jamais déjeûner, je n'ai rien que vos reſtes,
Encor petitement.

ANGOULE-TOUT.

Voyez le franc menteur,
Après qu'il s'eſt ſoûlé fait le murmurateur,

Finiſſons tout ceci ſans tarder davantage;
Il faut dès à préſent m'aller faire un meſſage
Chez un juif jouailler qu'on nomme Rabinet;
Dis-lui que je l'attends ſeul dans mon cabinet,
Qu'il apporte avec lui de ſes plus rares pierres,
Et des bagues auſſi de toutes les manières;
Emeraudes, brillans, en un mot ce qu'il a;
Pour mieux en acheter je veux voir tout cela;
Vas, ne perds point de temps, la choſe eſt néceſſaire;
Je veux paraître en cour un homme extraordinaire.
Ici Criſpin jette un coup d'œil ſur le ſac.
Que regardes-tu là?

CRISPIN.

Ce ſac eſt bien groſſi.

ANGOULE-TOUT.

Ce n'eſt pas pour ton nez que le four chauffe ici,
Va-t'en, fais ſeulement ce que je te commande.

CRISPIN *à part en s'en allant.*

Oui j'y vais... mais vit-on avarice plus grande?
La preuve en eſt certaine et quand j'y ſonge encor
Je ne puis l'oublier ſans perdre l'eſſor.

SCÈNE

SCENE IV.

RABINET, CRISPIN.

CRISPIN.

Ce crasseux, ce vilain, ce maître en ladreries
Renferme encor sous clef tout reste de bougies;
Un jour que par hasard j'en pris un ou deux bouts,
Lors il me menaça de me rouer de coups,
Me traita de fripon, me vomit mille injures,
Il me fallut pourtant essuyer ses murmures;
Et sur-tout l'habit noir qu'il a fait ré-récir
L'ayant eu d'un bourgeois ne pouvant s'en servir.

RABINET.

Comment? que vous a dit Monsieur Angoule-tout?
D'acheter mes brillans serait-il bien résout?

CRISPIN.

Il est résous, vous dis-je, effacez tous vos doutes,
Pour vos pierres, croyez qu'il vous les prendra toutes;
Pierres ou bien brillans, il en est amateur;
Suivez-moi, vous verrez si je suis un menteur.

RABINET.

Je vais donc me charger de toutes mes richesses.

CRISPIN.

Vous ne ferez pas mal, comptez sur ses espèces;
Il en est bien pourvu; comme il a du crédit,
Qu'il est aimé des grands, allons, sans contredit.
Suivez-moi, Rabinet.

RABINET.

La valeur que je porte.

CRISPIN *l'interrompant.*

Mon Dieu, je n'entends rien au calcul.

RABINET.

Il importe
Pour dix-huit mille écus, c'est la juste valeur;
Je sais bien que la cour ne souffre aucun voleur;
Et comme votre maître est un fameux poëte
Je ne risquerai rien de lui livrer ma boëte.

CRISPIN.

Non, vous dis-je, partons sans tarder cette fois,
Suivez-moi, Rabinet, sans compter sur vos doigts,
Je vais vous faire voir son cabinet sur l'heure;
Entrez et parlez-lui, c'est ici sa demeure.
Il le tire par la manche.
Attendez, laissez moi, je veux vous devancer;
On n'entre pas ainsi, je vais vous annoncer.

RABINET.

Hé bien! allez, j'attends, revenez au plus vîte.

SCENE V.

RABINET *ſeul avec ſes brillans.*

Je compte m'enrichir d'une telle viſite ;
Si ſon maître m'achète ici tout ce que j'ai,
Perſonne ne ſaura le gain que je ferai.
Je paſſerai d'ici pour aller en Hollande ;
Des Juifs je me verrai de la plus riche bande,
De-là je parcourrai les terres et les mers,
Sans craindre le danger de ſes gouffres amers ;
Et dès que j'aurai vu les quatre coins du monde,
Lors je m'établirai, c'eſt ſur quoi je me fonde.
Mais voilà juſtement le maître et ſon valet.

SCENE VI.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, RABINET.

CRISPIN *à Angoule-tout.*

Monsieur, voilà le juif, mais juif en tout complet,
Qui porte des brillans comme des gringuenaudes.

RABINET *à Angoule-tout.*

Excuſez, il veut dire ici des émeraudes.

CRISPIN.

C'eſt juſtement cela ; je ſuis peu connaiſſeur.

ANGOULE-TOUT *à Rabinet.*

En fait de beaux brillans, je ſuis votre acheteur;
En avez-vous beaucoup?

RABINET.

Oui, bien pour dix-huit mille
Quatre cents trente écus; nul jouailler en ville
N'y pourrait contredire.

ANGOULE-TOUT.

Hé bien! ſoit entre nous,
Montrez-les ſans façon, je les achète tous.

RABINET.

Monſieur, voilà ma boîte et ſans cérémonie.

ANGOULE-TOUT.

Ouvrez-la donc un peu.

RABINET *la lui ouvre.*

Je l'ai fort bien garnie;
Sa valeur monte bien à dix-huit mille écus,
Quatre cents trente.

ANGOULE-TOUT, *prenant ſa boîte.*

Allez, nous ſommes convaincus
De ſa valeur, je crois que le tout eſt de priſe,
Que vous n'avez jamais de fauſſe marchandiſe.
Ici il tire un billet de ſa poche en place d'argent.
Mais prenez ce billet, mon nom y porte coup,
Mon banquier de Paris vous remettra le tout.

RABINET.

Monſieur, je ne ſaurais, la choſe eſt impoſſible;
L'argent comptant vaut mieux.

ANGOULE-TOUT *tenant toujours ſa boîte.*

Vous êtes bien terrible,
Allez, allez-vous-en à Dresde; je connais
Certain autre banquier qui, par-tout où j'étais,
M'a toujours fait plaiſir, c'eſt un de mes intimes;
Il ſait auſſi combien j'ai gagné par mes rimes;
Il ne manquera pas, en voyant mon billet,
De bien vous rembourſer juſqu'au bas du feuillet.

RABINET.

Voyons-le donc, eſt il conforme à la juſtice?

ANGOULE-TOUT *lui donne un billet faux, gardant ſa boîte.*

Oui, vous n'y trouverez ni fraude ni malice.

RABINET *le prenant comme bon.*

Je partirai demain indubitablement.

ANGOULE-TOUT.

Adieu donc, à revoir.

CRISPIN *à part, s'en allant avec ſon maître.*
Il en tient ſurement.

Ouvrez les yeux, mon fils, pénétrez bien les choſes:
Les épines toujours ſont couvertes de roſes;
Tout billet griffonné, je n'en dis rien de bon.

RABINET.

Ah! ciel! quand je le pris, je l'ai pris à tâtons,
Je vais le rapporter, ciel! ſoyez-moi propice
Vit-on pareille fourbe et plus grande injuſtice?

ISMAEL.

Allez, mon fils, allez, je vais à la maiſon,
Tâchez, ſi vous pouvez, d'en retirer raiſon.

SCENE IX.

RABINET, CRISPIN.

RABINET.

Je ſuis perdu Criſpin, j'ai fait une bévue,
Ou ton maître, je crois, n'a pas eu bonne vue;
Mais comme on ſait au fond qu'il eſt judicieux,
Ici il lui montre le billet en queſtion.
Sur ce billet ici qu'il ouvre un peu les yeux,
Il verra qu'il eſt faux et tout à fait contraire
A l'accord qu'avec lui j'ai fait.

CRISPIN.

Méchante affaire!
Mon pauvre Rabinet, par ma foi, je vous plains,

Réglez-vous aujourd'hui ſans attendre à demain ;
Si le billet eſt faux, comme vous dites l'être,
J'appréhende pour vous, car je connais mon maître.
Il vous niera le fait, et dans ce reniment
Il ſoutiendra ſa cauſe ; et tout ſoudainement,
Comme il a force en main, il peut vous faire mettre,
Dans un cachot d'abord, je puis vous le promettre,
S'il vient à vous nier que ce billet ſoit faux
Ou bien que vous l'ayez changé.

RABINET.

De ces défauts
Je ne ſuis point capable, et je ſuis trop ſincère
Pour faire un pareil coup ; non, tout ce que j'eſpère,
C'eſt d'en avoir un autre en rendant celui-ci ;
Allez lui dire, allez, je vous attends ici.

SCENE X.

RABINET *ſeul.*

Les poëtes ſouvent ſont des oiſeaux à craindre,
Mais avec celui-ci je ne puis me contraindre ;
J'aime la vérité, la droiture, et mon cœur
S'en eſt toujours flatté ſans faire aucune erreur ;
Que s'il ne reprend pas ſon billet, qu'il me rende
Au moins tous mes brillans, ou je veux qu'on me pende,
Si je ne vais au prince en faire mon rapport,
Nous verrons qui de nous aura droit, aura tort ;
Il a ma marchandiſe, il ne peut s'en défendre ;

Les quatre cents écus, je veux bien les lui rendre,
Reprendre mes brillans, et ce feſant ainſi
Je me verrai bientôt hors de tout ce ſouci.
Mais le voilà qui vient.

SCENE XI.

ANGOULE-TOUT, Gardes de ſoldats, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

QUEL eſt donc ce murmure?
Vous n'êtes pas parti? quoi! faut-il que j'endure
Un juif qui m'a trompé, qui pour de faux brillans
Prend quatre cents écus, et filoute céans.

RABINET.

Comment! votre billet eſt faux, n'eſt point fidèle;
Je viens pour vous le rendre, et la ſomme réelle
De quatre cents écus que j'ai reçus de vous.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, ſaiſiſſez-moi ce maître des filoux,
Qui fouille impunément la demeure royale
Par des tours de fripons. Cette ame déloyale
D'un juſte-au-corps de pierre il faut le revêtir;
Prenez-le ſans quartier, s'il ne veut pas ſortir.

RABINET.

Oui, oui, je ſortirai, telle ſupercherie
Le prince la ſaura, c'eſt une fourberie;

Il eſt trop juſte et ſage, en cette occaſion
Pour ne m'en pas donner de ſatisfaction.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, tenez-le bien, empêchez qu'il ne ſorte;
Avec un pareil drôle il faut avoir main-forte;
Otez-lui cette bague, elle appartient à moi,
Le coquin me l'a priſe. Ah! je jure, ma foi;
Mais voyez ce fripon, que la fièvre quartaine
Le puiſſe bien ſerrer pour l'apprendre à voler.

RABINET *à la garde qui veut s'en ſaiſir.*

Elle eſt à moi, Meſſieurs, laiſſez-moi donc parler,
Depuis ſix ans entiers j'ai porté cette bague,
J'en ai fait un achat lorſque j'étais à Prague;
Comment peut-elle donc être à lui? ſur ce cas
J'en ai ſur moi, Meſſieurs, de bons certificats;
Qu'il me rende plutôt mes brillans qu'il recèle,
Ou je vais chez le prince en porter la nouvelle.

Il ſort.

SCENE XII.

ANGOULE-TOUT, Gardes de ſoldats, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT *à la garde.*

COMMENT ! vous le laiſſez partir ? c'eſt un fripon,
Il ne faut pas le croire, et j'en aurai raiſon.
Gardes, retirez-vous, vous avez les mains mortes,
Je ſaurai bien l'avoir par d'autres mains plus fortes.
Ici la garde ſe retire.

SCENE XIII.

ANGOULE-TOUT, CRISPIN, et MAMON *dans le ſac.*

ANGOULE-TOUT.

CRISPIN, ne laiſſe plus entrer un tel fripon ;
Que s'il revient encor, donne-lui du bâton,
Et qu'on me laiſſe ſeul.

SCENE XIV.

ANGOULE-TOUT, MAMON *dans le ſac.*

ANGOULE-TOUT.

Ma cervelle eſt troublée;
Le monde tous les jours me vient prendre d'emblée;
Je ne puis faire un pas ſans voir quelque fripon,
Mais voyons dans le ſac, mon cher ami Mamon.
Es-tu là, dis-le moi ?

MAMON *dans le ſac.*

Certes, Monſieur, j'étouffe,
Faute de reſpirer, ah ! c'en eſt fait, je bouffe,
Que ſi votre ſac crève, adieu le ſuperflu ;
Je fuirai par un trou, vous ne me tiendrez plus.

ANGOULE-TOUT.

Comment, mon cher Mamon ! je crois que tu veux rire,
Le ſac eſt des meilleurs, comme je le déſire ;
Tiens, je viens t'apporter, pour augmenter ton prix,
Des brillans des plus beaux, dont tu ſeras ſurpris.

MAMON.

Ouvrez-moi donc le ſac que je les conſidère.

ANGOULE-TOUT *lui donne ici de l'air.*

Attends, je vais l'ouvrir.

Ici Mamon montre seulement sa tête hors du sac.

Les vois-tu bien? j'espère
Que tu les garderas bien précieusement.

MAMON.

Oui, je les garderai.

ANGOULE-TOUT.

Fais m'en donc serment.

MAMON.

Foi de Mamon.

ANGOULE-TOUT.

Fort bien, rentre donc en ton centre.

MAMON.

Vous m'allez renfermer?

ANGOULE-TOUT.

Je crains que quelqu'un n'entre,
Garde-moi ces brillans, ne souffle pas un mot;
Reste tranquille ici, je reviendrai tantôt.

MAMON.

Vous me rempaquetez d'une façon terrible;
Je voudrais que le sac ne fût pour vous qu'un crible.

ANGOULE-TOUT.

Tous tes souhaits sont vains, sur un ton absolu
A te serrer toujours je suis fort résolu.

MAMON, *rentrant au ſac.*

Pauvre Mamon !

ANGOULE-TOUT, *le fourrant dans le ſac.*

Tais-toi, pauvre avec des richeſſes,
C'eſt-là l'unique but de toutes mes tendreſſes.

Ici la muſique fait un intermède en attendant que le procès vienne.

SCENE XV.

RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, BOUDINET, BRANLEFIN.

RABINET, *à Abime-louche.*

O temps ! ô ſiècle ! ô mœurs ! un ſavant l'a bien dit.
Je viens à vous, Monſieur, pour avoir du crédit,
Contre un Angoule-tout, c'eſt ainſi qu'on le nomme.
Oui, de chagrin mon père en eſt mort. Le pauvre homme
Ayant appris ma perte et les brillans changés,
Car ce ne ſont pas ceux dont je m'étais chargé,
Ce ladre au fond du cœur par un tour de poëte,
Pour quatre cents écus s'eſt ſaiſi de ma boîte,
Tandis que dix-huit mille au fait manquent encor,
Il prétend retenir ce que j'ai de tréſor.
Mais je le plaiderai de quel côté il courbe.
Cette bague à mon doigt fait connaître ſa fourbe,
Il voulut s'en ſaiſir, me traitant de voleur ;

Mon père l'apprenant en eſt mort de douleur,
Cependant j'ai fait voir que j'avais cette bague,
Depuis ſix ans entiers, que je l'avais de Prague:
Mais lui ſans s'émouvoir m'a traité de fripon,
Retenu mes brillans ſans aucune raiſon;
Je viens très-humblement implorer la juſtice
Contre un crime pareil fait à mon préjudice.

ABIME-LOUCHE.

Si vos rapports ſont vrais, qu'ils ſoient bien aſſortis,
Pour m'en éclaircir mieux je veux voir les parties;
Car j'ai l'ordre du prince, et ſur pareille choſe
Il faut vous préparer à plaider votre cauſe;
Que ſi vous la perdez il y va de la mort,
Un favori n'eſt pas pour qu'on lui faſſe tort.
Ici il dit à un des ſergens:
Qu'on aille le chercher promptement.

GRIPE-PARTOUT.

Il arrive.

AVALOIRE.

Par ma foi, le voilà.

SCENE

SCENE XVI.

ANGOULE-TOUT, RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, BOUDINET, BRANLEFIN, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

COMMENT! cette ame juive
Oſe paraître ici.

RABINET.

Qui n'y paraîtrait pas?
Vous avez mes brillans.

ABIME-LOUCHE.

Terminez vos débats.
Angoule-tout parlez.

ANGOULE-TOUT.

Faut-il que l'impoſture
Règne dans le commerce et qu'encore on l'endure.
Que la fraude ſe gliſſe à tout moment chez nous,
Qu'on nous faſſe paſſer pour fins de faux bijoux.
Oui, j'ai tous ſes brillans comme un entier indice
Qu'ils ſont faux, et je viens les montrer en juſtice
Contre lui, ce fripon! je le dis hautement.
Ici il tire de ſa poche de faux brillans qu'il jette ſur une table.
Jugez-en, les voilà, l'injuſte les dément;

Mais je les tiens pour faux, qu'il dise le contraire,
Voudrait-il démentir le meilleur lapidaire ?

RABINET *les examinant.*

Ah ! ce ne sont pas ceux que je vous ai vendus ;
Si vous le soutenez, je suis homme perdu.

ANGOULE-TOUT.

Oui, je te le soutiens, méchante conscience !
Veux-tu qu'après ce tour j'aie en toi confiance.

BRANLEFIN *à Abime-louche.*

Monsieur, cet homme est faux dans son raisonnement.

RABINET.

J'en leverai les mains sur mon propre serment.

BOUDINET.

Non, nous n'admettons point qu'un juif parmi nous jure.
Le prince ne veut pas de telle procédure.

BRANLEFIN.

Mais lorsque Angoule-tout n'a pas l'air d'un chrétien,
Rabinet peut jurer sans faire tort à rien.

ABIME-LOUCHE.

Cette réplique rend les choses indécises,
Mais moi je vais ici les rendre plus concises ;
Décidons ce procès, j'ai l'ordre de la cour,
Si ces brillans sont faux, comme on le voit au jour,

Ou qu'on les ait changés comme le juif rapporte,
Angoule-tout, donnez la clef de votre porte.
Si vous êtes croyable, on le verra par-là.

ANGOULE-TOUT.

Non, vous ne l'aurez pas. Qu'eſt-ce donc que cela?
Croyez-vous contre moi jouer ce méchant rôle,
Vous devriez vous taire et croire à ma parole.

ABIME-LOUCHE.

Doucement, votre clef terminera le tout;
J'ai droit de procéder, de juger juſqu'au bout.

ANGOULE-TOUT.

Je ne la donne point.

ABIME-LOUCHE.

Il faut rendre juſtice
A qui le droit eſt dû.

GRIPE-PARTOUT *à Angoule-tout.*

Çà que l'on obéiſſe;
Le prince le prétend.

AVALOIRE *le pouſſe et lui prend la clef de ſa poche.*

Allons donc, ſans mic-mac.

ANGOULE-TOUT.

Quoi! vous me la prenez! ô voleur! ah! mon ſac!

ABIME-LOUCHE.

Il faut que tout ſoit vu, qu'on faſſe la viſite.
Allez ſergens, allez, qu'on l'exécute vîte.

SCENE XVII.

ABIME-LOÜCHE, ANGOULE-TOUT, RABINET, BRANLEFIN, BOUDINET, CRISPIN.

ABIME-LOUCHE *à Angoulè-tout.*

En attendant, Monſieur, repoſez-vous un peu.

CRISPIN *à part.*

Ah! j'ai peur que ſon ſac ne perde à tout ce jeu.

ANGOULE-TOUT *s'aſſeyant.*

Contre le droit des gens, faut-il que l'on agiſſe?

ABIME-LOUCHE *s'aſſeyant.*

Mais le prince l'ordonne, il faut qu'on obéiſſe;
Croyez que ce qu'il fait eſt toujours juſte et bon;
Qu'il ne laiſſe jamais impuni un fripon.

ANGOULE-TOUT.

Comment faut-il qu'un juif me faſſe telle affaire,
Qu'il me cite en juſtice et ſoit mon adverſaire?
Un coquin à rouer.

RABINET.

Je ſuis fort innocent.
Je veux ce qui m'eſt dû, la juſtice y conſent.

ABIME-LOUCHE.

Paix. Voilà le retour de nos ſergens.

SCENE XVIII.

GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, *portans tous deux Mamon dans le ſac*, ANGOULE-TOUT, CRISPIN, RABINET, BRANLE-FIN, BOUDINET.

GRIPE-PARTOUT *poſant le ſac à terre.*

La peine
De porter ce gros ſac, nous a mis hors d'haleine.

AVALOIRE *poſant l'autre bout.*

Il eſt diablement lourd.

ABIME-LOUCHE *aux ſergens.*

Faites-en l'ouverture.

ANGOULE-TOUT *les en empêchant.*

Je m'oppoſe à ce fait, et romps la procédure;
Le Dieu de ma ſanté s'y trouve, il eſt dedans;
Si vous l'allez ôter, je cours mille accidens.

ABIME-LOUCHE.

Ouvrez le ſac, ſergens, laiſſez-le toujours dire.

ANGOULE-TOUT.

Criſpin, aide-moi donc, prends ce bout contre eux, tire.

MAMON *dans le ſac, fait entendre une groſſe voix, diſant.*

Je ſuis le Réſiſtible.

ABIME-LOUCHE *étonné s'enfuit avec les autres.*

O! prodige étonnant.

GRIPE-PARTOUT.

Un ſac qui parle.

RABINET.

Ah Ciel!

AVALOIRE *et les autres..*

Fuyons tous maintenant.

SCENE XIX.

ANGOULE-TOUT, MAMON, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

Je vois que le ciel prend fort à cœur ma cauſe.
Ici il s'aſſied ſur le ſac.
Mon aimable Mamon, ſur toi je me repoſe.

MAMON.

Monſieur, vous me bleſſez par votre peſanteur;
Qu'ai-je donc entendu? quelle eſt donc cette rumeur?
Ouvrez, je veux voir clair; l'enfermé me ſuffoque;
Ce ſac, à tout moment, contre moi s'entre-choque:
Je me ſens baloter, je ne ſais pas comment.
Pourquoi donc me donner un autre mouvement?

ANGOULE-TOUT.

Hélas! mon cher Mamon, ce n'eſt pas moi; la pièce
Qu'on vient de me jouer de beaucoup t'intéreſſe;
Si tu n'avais parlé des coquins t'auraient pris;
Mais ton parler les a fort vivement ſurpris,
De ſorte qu'ils ſe ſont mis à fuir tous enſemble,
Mais va, raſſure-toi, je vais comme il me ſemble,
Te remettre en ton trou, ne bouge pas de-là.
Je m'en vais à la cour rapporter tout cela.

SCENE XX.

CRISPIN *ſeul.*

Je ne ſais ſi je dors, ſi je rêve, ou je veille;
Mon maître eſt un grand homme, et c'eſt une merveille.
Quand on le voit parler à ſon ſac, on dirait
Que quelque diablerie ici s'en mêlerait:
Il rompt toute juſtice, il envoie un juif paître,
Lui retient ſes brillans, que penſer d'un tel maître?

Avare, ladre, chiche; à ces trois qualités
On peut le reconnaître. Il a plusieurs traités:
Traité d'ame hautaine, et traité d'avarice,
Traité de ladrerie, et traité d'injustice,
Traité de pur orgueil, traité d'ambition,
Traité de vrai mépris, traité de passions,
Traité sur son Mamon, traité des plus traitables;
Et pour conclure enfin, traité de tous les diables.

Fin du Tantale en procès.

PORTRAIT DE M. DE VOLTAIRE, 1756.

La taille de Mr. de *Voltaire* eſt très-mince, moyenne plutôt que grande ; avec une conſtitution échauffée et atrabilaire, et un viſage décharné, il a un regard ardent et pénétrant, des yeux vifs et malins. Ses actions par fois abſurdes par vivacité, paraiſſent animées du même feu que ſes ouvrages. Semblable à un météore, qui ſe préſente et s'éclipſe inceſſamment devant nos yeux, il nous éblouit par ſon luſtre. Un homme d'une pareille conſtitution ne ſauraît être que valétudinaire. C'eſt la lame qui uſe ſon fourreau. Gai par habitude, grave par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe ; connaiſſant le monde et le négligeant ; il eſt tour à tour Ariſtippe et Diogène ; aimant le faſte et mépriſant les grands, il eſt ſans gène avec ſes ſupérieurs, retenu envers ſes égaux. Poli dès le premier abord il devient bientôt froid et vous glace. Il ſe plaît à la cour et s'en rebute. Avec un grand fond de ſenſibilité il ne forme que peu de liaiſons et ne s'abſtient des plaiſirs que faute de paſſion. S'il s'attache c'eſt par légèreté plutôt que par choix. Il raiſonne ſans principes, et par-là eſt ſujet, comme tout autre, à des accès de folie. Avec une tête ouverte il a un cœur corrompu ; il penſe ſur tout, et tourne tout en ridicule. Libertin ſans tempérament, il moraliſe ſans avoir des mœurs. Vain au ſuprême dégré, mais encore plus avaricieux que vain, il écrit moins pour la gloire que pour l'argent, ne travaillant, pour ainſi dire, que pour vivre ; quoique fait pour jouir il ne ſe laſſe d'amaſſer. Tel eſt l'homme, voici l'auteur.

Nul poëte ne fait des vers avec plus d'aiſance ; mais cette facilité le gâte, parce qu'il en abuſe.

Aucune de ſes pièces n'eſt finie, car il ne ſe ſoucie pas de les retoucher avec attention. Ses vers ſont riches, élégans, et pleins d'eſprit; cependant il réuſſirait mieux dans l'hiſtoire, s'il était moins prodigue de réflexions et plus heureux dans ſes comparaiſons, par leſquelles il a néanmoins mérité des applaudiſſemens. Dans ſon dernier ouvrage où il critique et corrige *Bayle*, il le copie et l'imite.

Un auteur qui veut écrire ſans paſſion et ſans préjugé doit, dit-on, n'avoir ni religion, ni patrie: c'eſt preſque le cas de *Voltaire*. Perſonne ne le taxera de partialité pour ſa nation; il eſt au contraire poſſédé par la rage des vieux radoteurs qui vantent ſans ceſſe le temps paſſé aux dépens du préſent. *Voltaire* loue continuellement les différens pays de l'Europe, il n'y a que le ſien dont il ſe plaigne. Sur la religion il ne s'eſt point formé de ſyſtème, et ſans quelque levain anti-janſéniſte, qui perce en pluſieurs endroits de ſes écrits, il poſſéderait ſans contredit cette indifférence et ce déſintéreſſement ſi déſirés pour former l'auteur.

Verſé dans la littérature étrangère, autant que dans la françaiſe, il n'eſt pas moins fort dans cette érudition mixte ſi en vogue de nos jours. Il eſt politique, phyſicien, géomètre, enfin tout ce qu'il veut; mais manquant de force pour approfondir ces ſciences, il n'a pu que les effleurer; ſans beaucoup d'eſprit il ne brillerait dans aucune. Son goût eſt plus délicat que juſte. Il eſt ſatyrique, agréable et ingénieux, mauvais critique, et amateur des ſciences abſtraites; il a l'imagination très-vive, et, ce qui paraîtra étrange, il n'a preſque point d'invention. On lui reproche qu'en paſſant ſans ceſſe d'une extrémité à l'autre, il eſt tantôt philantrope, tantôt cynique, tantôt panégyriſte immodéré, tantôt ſatyrique outré. En un mot, *Voltaire* voudrait être un homme extraordinaire, et il l'eſt très-certainement.

62632563